

L'autogestion pour un changement de paradigme social ? L'exemple du Refugee Village for Freedom

Auteur : Chaussebourg, Lou

Promoteur(s) : 6601

Faculté : Gembloux Agro-Bio Tech (GxABT)

Diplôme : Master en agroécologie, à finalité spécialisée

Année académique : 2018-2019

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/7772>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

L'AUTOGESTION POUR UN CHANGEMENT DE PARADIGME SOCIAL ? L'EXEMPLE DU REFUGEE VILLAGE FOR FREEDOM.

LOU CHAUSSEBOURG

**TRAVAIL DE FIN D'ÉTUDES PRÉSENTÉ EN VUE DE L'OBTENTION DU DIPLÔME DE
MASTER INTERUNIVERSITAIRE EN AGROÉCOLOGIE**

ANNÉE ACADÉMIQUE 2018-2019

PROMOTRICE : MARIE GÉRARD
CO-PROMOTRICE : MARJOLEIN VISSER
LECTEUR : PIERRE STASSART

« Toute reproduction du présent document, par quelque procédé que ce soit, ne peut être réalisée qu'avec l'autorisation de l'auteur et de l'autorité académique de Gembloux Agro-Bio Tech. »

« Le présent document n'engage que son auteur »

L'AUTOGESTION POUR UN CHANGEMENT DE PARADIGME SOCIAL ? L'EXEMPLE DU REFUGEE VILLAGE FOR FREEDOM.

LOU CHAUSSEBOURG

**TRAVAIL DE FIN D'ÉTUDES PRÉSENTÉ EN VUE DE L'OBTENTION DU DIPLÔME DE
MASTER INTERUNIVERSITAIRE EN AGROÉCOLOGIE**

ANNÉE ACADÉMIQUE 2018-2019

PROMOTRICE : MARIE GÉRARD
CO-PROMOTRICE : MARJOLEIN VISSER
LECTEUR : PIERRE STASSART

Résumé - Abstract

Français :

L'autogestion est une forme d'organisation collective où chaque membre du groupe prend part au processus décisionnel qui s'exprime dans la recherche de consensus. Depuis ses débuts, la pensée libertaire propose, à travers ce type d'organisation, de quitter le paradigme capitalisme. Elle rejette non seulement la domination et l'exploitation de l'humain sur l'humain mais aussi l'emprise de l'humain sur son environnement qui conduit à sa destruction. Depuis trois ans, en Grèce, le Refugee Village for Freedom est un collectif autogestionnaire de réfugié.e.s qui pratique une agriculture en marge des circuits conventionnels. La souveraineté alimentaire pour le collectif est visée tout comme la solidarité, avec l'apport gratuit et régulier de produits sains et frais à plus d'un millier de réfugié.e.s vivant à Athènes. À travers une enquête sur le terrain et d'entretiens qualitatifs avec certains de ses membres, ce travail va analyser l'apprentissage du Refugee Village for Freedom dont le fondement libertaire offre un potentiel de transformation sociale rendu possible par l'autogestion.

English :

Self-organisation is a form of collective organisation where each member of the group participates in the decision-making process as a way of obtaining consensus. Since its inception, libertarian thought has proposed, through this type of organisation, to depart from the capitalism paradigm. It rejects not only the domination and exploitation of humans over humans but also the control of humans over their environment that leads to its destruction. For the past three years, in Greece, the Refugee Village for Freedom is a refugee collective based on the principles of self-organisation. In light of this, this collective has tended to practice a form of farming outside the conventional agriculture. Food sovereignty for the collective is targeted, alongside solidarity, with the free and regular supply of healthy and fresh products to more than a thousand refugees living in Athens. Through the use of field research and qualitative interviews with some of its members, this work will analyze the learnings observed from the Refugee Village for Freedom whose libertarian foundation offers a potential for social transformation, made possible by self-organisation.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier ma promotrice, Marie Gérard, qui a su me guider avec justesse et subtilité tout en me laissant libre dans le déploiement de mes réflexions tout au long de ma recherche.

Merci à ma famille pour son soutien enthousiaste, que je sois à des milliers de kilomètres où à la maison et tout particulièrement à ma mère pour ses patientes relectures et ses conseils éclairés.

Je remercie du fond du cœur Roxane pour son soutien moral, sensible et joyeux, pour ses conseils précieux et pour sa solidarité inestimable.

Je remercie Alex, pour sa tendresse et nos conversations flamboyantes.

Un grand merci à nos délégués Joaquim et Valentin, sans qui beaucoup de procédures à suivre seraient restées confuses.

Mais surtout, surtout... un immense merci à toutes personnes rencontrées au Refugee Village for Freedom et au 5th School Squat, qui m'ont accueillie à bras ouverts et m'ont considérée dès les premiers instants comme un membre à part entière de cette grande famille.

قد تكون الحياة حلوة لك
تحيا الحرية

« *Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom
[...]*

*Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom
[...]*

*Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom
[...]*

*Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer*

Liberté. »

Liberté

Paul Eluard

Poésie et vérité, 1942 (recueil clandestin)

Table des matières

Copyright	3
Résumé - Abstract	6
Remerciements	7
Table des matières	9
Introduction	12
Chapitre I - Méthodologie et contexte	14
I. Sujet de recherche et méthodologie	14
a) Sociologie qualitative et choix du sujet de recherche	14
b) Objectifs scientifiques, question de recherche	15
c) Méthodologie	17
II. Mise en place du contexte	21
a) Système alimentaire et contexte agricole	21
b) Contexte économique	22
c) Le contexte migratoire	23
d) Exarcheia et le 5th School Squat	24
Chapitre II - Présentation du Refugee Village for Freedom	26
I. Présentation des interviewé.e.s	26
II. Création du projet	29
a) L'idée première du Village : l'indépendance face aux organisations humanitaires	30
b) Le désir d'autonomie : l'autogestion	31
c) La mise en place du Village	32
d) Faire croître le Village	33
III. Situation géographique et agronomique	34
IV. Actions du Village	37
a) Nourrir la population de réfugié.e.s d'Exarcheia	37
b) La gestion de l'argent	38
c) Le marché	38
d) L'épicerie solidaire	39
e) Volontaires et réfugiés travaillant ensemble	39
f) Un lieu de vacances	40
g) Installation des familles	40
h) Les projets du Village	41
i) Les interactions avec la population grecque des environs	42
j) Un projet agroécologique ?	43
Chapitre III- Les différentes perceptions et discours autour du Village	45

I. La pluralité des discours autour du Refugee Village for Freedom	46
a) Un discours engagé et qui se projette dans le futur	46
b) Un discours centré sur la solidarité, sur les liens affectifs et sur la sérénité du lieu	50
c) Un discours critique envers le Village	52
II. Liens entre implication individuelle et imaginaire autour du projet	53
a) Implication différentes, discours différents	53
b) Intégrer les individus pour changer leur perception du Village	55
III. Les points de liaison et groupe d'affinité	56
Chapitre IV - L'autosuffisance et l'autogestion, concepts et réalités	58
1) I. Le concept de la souveraineté alimentaire	58
1) II. La souveraineté alimentaire au Refugee Village for Freedom	59
2) I. L'autogestion, principes et applications au Village	62
a) Des principes de bases qui prennent de multiples formes	62
b) Les cercles de décisions du Village	63
2) II. Les difficultés de l'autogestion et leurs expressions au Village	65
a) De l'organisation pyramidale de la société	65
b) La question du temps	66
2) III. Définir les règles du collectif	68
2) IV. Les notions de pouvoir	70
a) « Pouvoirs sur »	70
b) « Pouvoirs de »	72
2) V. Le potentiel de transformation sociale de l'autogestion	76
a) Transformation individuelle et collective	76
b) Être contre un système défaillant	77
c) Le potentiel de transformation sociale du Village	78
Chapitre V - Discussion autour de l'écologisme réformiste	83
et de l'écologisme radical	83
I- Définition des différents types d'écologie	84
II- Critique de l'écologie réformiste	85
a) La récupération de l'écologie par le capitalisme et la neutralisation de la résistance	86
b) Diviser pour régner	87
c) « L'ONG-isation de la résistance » et soutien des mouvements citoyens par le capital	87
d) Les « technologies vertes »	88
e) Le mythe de l'individu et la réduction du rôle de citoyen à celui de consommateur	89
f) Un écologisme de classe	90
i) Naturalisation des problèmes	91
j) Le leurre de l'urgence climatique	92
k) Simplification de la pensée et dépolitisation de la résistance écologiste	93

III- En quoi le Refugee Village for Freedom est-il une forme de résistance écologique radicale ?	95
IV- La nécessité de l'agroécologie à rester politique	98
a) De l'agroécologie radicale	99
b) S'inspirer d'expériences contestataires	100
Conclusion	102
Bibliographie	105
Annexes	109
Interview Fahed	109
Interview Majed	116
Interview Yassin	119
Interview Ibrahim	126
Interview Naji	132
Interview Kastro	135
Interview Erika	141
Vasilis	147

Introduction

Dans un contexte globalisé où les « crises » prolifèrent et s'accumulent (crise écologique, crise(s) économique(s), crise(s) migratoire(s)...), des lieux de résistance locale se multiplient. Ces groupes de citoyens cherchent à sortir du système dominant pour faire face aux conséquences de ces « crises ». Ces dites crises ne sont plus considérées comme les causes de nos maux sociaux mais bien plutôt comme les syndromes du marasme de notre société. Ces collectifs prennent le problème à la racine pour trouver des solutions à leur échelle. À travers leur organisation et leurs actions, ils réinventent entièrement leur rapport à autrui, et par là même leur rapport à leur environnement. Ils créent une nouvelle manière de vivre *ensemble*.

Le Refugee Village for Freedom, en Grèce, est un de ces collectifs qui a décidé de se séparer du système dominant pour construire un monde plus juste. C'est un collectif de réfugié.e.s, solidaire avec des populations précaires. Grâce à son organisation autogestionnaire et à la pratique d'une agriculture hors des circuits conventionnels, le Refugee Village for Freedom tente de briser les chaînes de soumission multiples auxquelles les réfugié.e.s sont lié.e.s à cause de leur précarité. La mise en relation complexe des problèmes abordés par ce collectif et la profondeur de sa réflexion sur notre paradigme social en font un cas d'étude extrêmement intéressant.

L'objectif de ce travail, grâce à une analyse qualitative éclairée par les théories libertaires sur l'autogestion, est de comprendre en quoi cette démarche collective égalitaire est un facteur de transformation sociale, aussi bien au niveau de l'individu qu'au niveau de la société. Cette analyse montre également que la pratique autogestionnaire est avant tout faite d'expérimentation, rencontre des difficultés internes et que l'avancée vers un idéal égalitaire se fait par essais et par erreurs.

Mais aussi, au regard de la résistance radicale de ce type de collectif face au paradigme capitaliste, ce travail ouvre un questionnement. Un questionnement sur la forme que prend depuis quelques années le courant dominant de résistance écologiste, à travers le monde Occidental. Cet écologisme, qui a tendance à sous-estimer la complexité des rapports entre problèmes écologiques et problèmes sociaux. Cette vision réductrice le pousse à ne revendiquer que des *modifications* à apporter au paradigme dominant tandis que, dans une toute autre démarche, les collectifs de résistance radicale cherchent à le *transformer*.

Le travail ici présent se divise en cinq chapitres. Le chapitre I - « Méthodologie et contexte », permet tout d'abord de placer le sujet de recherche sur l'autogestion à travers l'étude de cas du Refugee Village for Freedom et de le placer dans le contexte grec. Une première partie développe le sujet de recherche et ses objectifs scientifiques, présente la question de recherche et la méthodologie utilisée pour ce travail, c'est-à-dire la recherche qualitative et la recherche bibliographique sur les thématiques du sujet. Une deuxième partie présente le contexte dans lequel se trouve le Refugee Village for Freedom : le contexte agricole du pays, la crise économique grecque, le phénomène d'arrivée importante de réfugié.e.s en Grèce et enfin le quartier libertaire d'Exarcheia où est née l'idée du Village.

Puis le chapitre II - « Présentation du Refugee Village for Freedom » décrit le collectif. Une première partie présente les personnes qui ont été interviewées lors de la recherche sur le terrain, qui font partie du

Village de plus ou moins loin. La deuxième partie revient sur la création du projet pour comprendre quelles sont les idées qui ont poussé certains individus à se regrouper en un collectif autogestionnaire et comment le projet s'est développé. Puis une troisième partie s'intéresse à la situation géographique et agronomique du Village. Enfin, une quatrième partie s'intéresse à la multitude d'actions qu'a mis en place Le Refugee Village for Freedom.

Le chapitre III - « Les différentes perceptions et discours autour du Village » analyse en profondeur comment le Village est perçu par les individus qui le composent et ce que cela implique pour le collectif. La première partie met en exergue les trois différents types de discours rencontrés : un discours engagé dans la critique du système dominant et qui se projette dans le futur du Village, un discours qui se centre avant tout sur la solidarité et les liens affectifs qui se créent au Village ainsi que sur la tranquillité des lieux et enfin un discours critique sur un certain échec dans la concrétisation réelle d'une organisation égalitaire au Village. La deuxième partie explique en quoi ces discours sont en lien avec le niveau d'implication des individus qui les tiennent dans le projet. Enfin, une dernière partie montre quels sont les points de liaison entre tous ces discours et en quoi le Refugee Village for Freedom est un groupe d'affinité.

Grâce à cette analyse qualitative, le chapitre IV - « Autosuffisance et autogestion, concept et réalités », s'efforce de mettre en lien les théories de ces concepts et ce qu'il se passe au sein du Refugee Village for Freedom. Dans une première division du chapitre, l'autosuffisance est abordée. La première partie rappelle le concept de la souveraineté alimentaire et la deuxième observe à quel niveau d'autosuffisance se situe le Village et quels sont ses objectifs de ce point de vue. Une deuxième division du chapitre aborde l'autogestion. La première partie expose les principes de ce concept et comment ils sont appliqués au Refugee Village for Freedom. La deuxième partie souligne les difficultés que présente l'organisation autogestionnaire, tant qu'elles sont présentées dans la littérature que leurs expressions dans la réalité du Village. La troisième partie avance les règles qu'il convient de définir dans un collectif autogestionnaire. La quatrième partie décrit les notions de pouvoirs qui s'expriment malgré tout dans les expériences autogestionnaires et les manières de les réduire, la théorie éclairée par le cas d'étude. Enfin, la cinquième partie, grâce à tout ce qui a été développé précédemment, aborde le potentiel de transformation sociale de l'autogestion, tel qu'il est décrit dans la littérature et comment il s'exprime au Refugee Village for Freedom.

Le chapitre V - « Discussion autour de l'écologisme réformiste et de l'écologisme radical » ouvre une discussion pour aller plus loin en développant cette idée de potentiel de transformation sociale qu'apporte l'expérience autogestionnaire. Il s'intéresse à deux formes opposées de résistance écologiste citoyenne : l'une réformiste, l'autre radicale. La première partie définit l'écologie réformiste. La deuxième la critique afin de mettre en exergue la puissance de transformation sociale de la radicalité des changements de comportements qu'induit l'autogestion. La troisième partie montre en quoi le Refugee Village for Freedom est une forme de résistance écologiste radicale grâce à ses actions et ses organisations. Pour terminer, la quatrième partie appelle l'agroécologie sous toutes ses formes à rester politique et engagée dans la justice sociale.

La conclusion clos ce mémoire en revenant sur ce qui a été appris sur le Refugee Village for Freedom et ce qui a été mis en lumière pour une réflexion théorique. La conclusion se termine en ouvrant de nouvelles pistes de recherche.

Chapitre I - Méthodologie et contexte

I. Sujet de recherche et méthodologie

Dans cette partie, je vais d'abord exposer les raisons qui m'ont poussé à faire une recherche qualitative ainsi que mon choix de sujet d'étude. Je présenterai ensuite les objectifs scientifiques de cette étude et ma question de recherche. Enfin, j'expliquerai la méthodologie utilisée pour mon travail de mémoire.

a) Sociologie qualitative et choix du sujet de recherche

La recherche qualitative est pour moi très importante. À mon sens, la recherche en sciences humaines doit sortir d'un contexte purement universitaire et s'engager de manière active dans la construction d'un monde plus juste. Ceci grâce à sa compréhension profonde des problèmes sociaux et de ce que font déjà les acteurs sociaux sur le terrain pour les résoudre. Les études qui portent sur des groupes qui prennent en main les problèmes qu'ils rencontrent dans leur quotidien, ouvrent à la recherche des voies de réflexions et de théorisation. La théorie inspirée de terrains concrets permet de délivrer des clés pour que d'autres acteurs s'en saisissent et fassent redescendre la théorie sur leur terrain à eux, comme outils pour tendre vers plus de justice sociale. C'est pourquoi j'ai voulu tourner mon travail de mémoire vers la recherche qualitative.

Durant mes années de licence je m'inquiétais de voir que la sociologie s'enfermait trop à mon goût dans le milieu universitaire, car pour moi, la recherche ne doit pas se cantonner « à la recherche » mais doit aussi passer à l'action. L'agroécologie me permettait de voir la fin de cette dichotomie stérile. En effet, elle ne se limite pas au monde scientifique : elle est aussi portée par des mouvements sociaux. L'agroécologie, à mon sens, réinvente une agriculture et un système alimentaire respectueux de l'être humain et de son environnement, pour lutter contre les inégalités sociales et la catastrophe écologique en cours. Pendant mon Master, je me suis particulièrement intéressée aux questions d'accès en circuits courts à une nourriture saine pour des populations à faibles revenus, voire précaires, avec des prix justes pour les producteurs. Je voulais donc porter les recherches de mon mémoire sur ces questions.

De plus, je suis particulièrement sensible à la question des réfugié.e.s. Avant de me diriger vers l'agroécologie, j'ai hésité à me spécialiser dans la sociologie des migrations. Cette année, je vivais dans une colocation où nous hébergions des réfugiés presque tous les jours. Cela a attisé ma révolte contre la façon dont les réfugié.e.s sont « accueilli.e.s » dans le monde Occidental et m'a poussé à me demander ce qu'il pourrait être fait pour remédier à ce problème de mauvais accueil. C'est à cette période que j'ai entendu parler du Refugee Village for Freedom¹. On me l'a présenté comme un projet agroécologique mené par des réfugié.e.s. J'ai immédiatement été saisie par la pertinence d'allier l'agroécologie et l'accueil de réfugié.e.s. En

¹ Le projet sera longuement détaillé au chapitre suivant.

faisant des recherches, j'ai été frappée du manque de littérature sur ces deux sujets réunis. Ce manque scientifique sur la place à donner aux réfugié.e.s dans l'agroécologie m'a déterminée à m'emparer de ce cas d'étude.

Mon intérêt pour la justice sociale et ma formation bourdieusienne de la sociologie me poussent également à me questionner sur l'agroécologie du point de vue des classes sociales. Dans le contexte que je connais le mieux, c'est-à-dire en Belgique et en France, j'observe que les personnes qui connaissent l'agroécologie, qui y pensent et/ou qui la pratique sont sensiblement issues du même milieu social. Une étude approfondie à ce sujet serait extrêmement intéressante, mais pour tracer de très grands traits, disons que ces personnes sont diplômées, viennent du milieu urbain et ont une certaine aisance économique, quand il ne s'agit pas des producteurs. C'est ce constat qui m'a fait m'inquiéter de l'accès de consommateurs à faibles revenus à une nourriture respectueuse de l'environnement et des producteurs.

Mais ce constat me questionne également sur le visage que prennent les mouvements citoyens écologistes que l'on voit fleurir un peu partout en Occident. Les méthodes de protestations contre l'inaction des gouvernements face à la catastrophe écologique et les résolutions d'une consommation dite plus éthique semblent uniformisées, mais me paraissent, surtout, inefficaces. C'est pourquoi l'étude de l'expérience du Refugee Village for Freedom s'avère d'autant plus passionnante : à travers l'autogestion, il montre à voir une autre forme de prise en main des problèmes environnementaux mais aussi sociaux et cherche à les résoudre de manière plus profonde, plus *radicale*.

b) Objectifs scientifiques, question de recherche

• Objectifs de la recherche

Les objectifs scientifiques de cette recherche sont donc, en premier lieu, d'ouvrir le champ de connaissance sur les liens qui peuvent se créer entre la pratique de l'agroécologie et l'accueil de réfugié.e.s. Beaucoup de recherches ont été menées sur la pratique de l'agroécologie comme mouvement social ayant pour visée la souveraineté alimentaire de populations paysannes précaires (par exemple en Amérique du Sud ou en Afrique). Des études se sont aussi intéressées aux migrant.e.s travaillant dans le secteur agricole, souvent comme saisonnier.ère.s. Mais ces études restent séparées. Le peu d'initiatives qui cherchent à mêler accueil de réfugié.e.s et pratiques agroécologiques sont à peine visibles¹. Il en est de même pour les expériences autogestionnaires. Sans avoir la prétention d'atteindre un grand public, j'espère cependant que ma recherche peut apporter une pierre à l'édifice de la multiplication de telles initiatives ou du moins éveiller la curiosité et l'intérêt de mes lectrices et lecteurs. J'espère qu'elle ouvrira des pistes de réflexion. Enfin, mon

¹ Avant d'aller sur le terrain j'ai seulement trouvé sur Internet les Fermes d'Avenir, en France, qui ont créé une formation agroécologique pour les réfugiés, en association avec le secteur Solidarité du Groupe SOS (« S'attaquer à l'urgence écologique en formant les réfugiés », Coulaud (21/11/18), *Libération*). Ainsi que Terre et Humanisme avec l'association « La Boussole » à Montpellier (« Semer des jardins agroécologiques avec les migrants pour cultiver la solidarité » (26/06/18), site internet *Terre et Humanisme*).

analyse sera pertinente, je le souhaite, pour les personnes qui participent au Village Refugee for Freedom, car un point de vue extérieur est toujours bénéfique pour la réflexivité¹.

- *Questionnements*

Puisqu'il n'y a pas de bibliographie spécifique sur mon sujet, je naviguais avant de partir dans une littérature diversifiée : sur la souveraineté alimentaire, sur les migrant.e.s dans l'agriculture mais aussi sur l'agroécologie comme solution en temps de crise (puisque la Grèce est en crise économique et que l'arrivée importante de réfugié.e.s en Europe est souvent qualifiée de « crise migratoire »). Je me suis intéressée au contexte grec en lien avec les réfugié.e.s. Enfin, je me renseignais sur la pensée anarchiste car l'organisation du Refugee Village for Freedom est autogestionnaire, qui est un concept libertaire². De plus ce projet est né dans le quartier anarchiste d'Exarcheia d'Athènes, qui va être présenté plus loin. Il apparaissait donc essentiel de connaître les idées qui traversent l'anarchie : des idées d'égalité sociale. Comme j'estime que l'agroécologie doit être plus « engagée » j'ai trouvé le visage libertaire du Refugee Village for Freedom particulièrement intéressant.

L'idée était donc de partir sur le terrain avec un premier bagage théorique et un bon nombre de questions à explorer. Le terrain nourrirait ensuite ma réflexion, éclairerait des chemins à prendre pour ma recherche, affinerait mes questions — et c'est tout à fait ce qu'il s'est passé. Puis, comme il était prévu, le retour de terrain a servi à prendre avec plus de recul mes observations et à explorer de nouveau la littérature, sur mes questionnements désormais plus précis. Les allers-retours entre terrain et théorie m'ont ainsi permis d'aiguiser mon analyse et de permettre une montée en théorisation de mon cas d'étude.

Forte de mes réflexions et de mon bagage bibliographique, je suis partie sur le terrain avec plusieurs questionnements et donc des pistes à observer sur place. Je me demandais en quoi l'agroécologie peut être une réponse à une situation de « crises » multiples. Je me posais la question de comment l'agroécologie pouvait permettre de sortir de l'assistanat afin de retrouver une certaine dignité pour des personnes précaires, ce qui est en lien avec la souveraineté alimentaire. Je me demandais aussi en quoi des projets agroécologiques peuvent servir de point d'ancrage pour des populations déplacées, déracinées. Enfin, je voulais explorer la possibilité de faire émerger des nouvelles formes de société locales face à des problèmes globaux aux multiples facettes et ce en opposition avec l'écologisme « *mainstream* »³.

¹ J'ai longuement hésité à écrire ce mémoire en anglais. Craignant de perdre en finesse et de manquer de temps, j'ai pris la décision d'écrire en français. Cependant, après le rendu, je m'efforcerai de traduire une version, probablement abrégée, de mon travail afin qu'il soit lisible pour les personnes de Grèce qui me l'ont demandé et, peut-être, pour d'autres personnes anglophones intéressées par mon sujet.

² Je ne fais pas de distinction ici entre « anarchiste » et « libertaire ». Ce dernier mot est un néologisme de la fin du XIXe siècle créé par l'écrivain anarchiste Joseph Déjacque. Le débat est parfois ouvert sur leur signification respective mais il semble communément admis dans la littérature qu'ils soient synonyme. Cependant, je trouve que beaucoup d'idées préconçues font parfois défaut à la compréhension de l'anarchie. Utiliser le mot « libertaire » permettra peut-être les diminuer ? De plus ce mot souligne bien l'idéal de liberté qu'il prône. Le Refugee Village for Freedom ne se revendique pas comme anarchiste, nous en parlerons plus loin, mais la « liberté » est bien présente dans son nom même.

³ Littéralement « du courant dominant » mais souvent traduit par « grand public », une traduction que je trouve malheureuse car elle sonne, selon le point de vue, ou bien péjorative pour les alternatives (alors fermées sur elles-mêmes) ou bien péjorative pour le « grand public » (qui semble alors être une masse informe et sans jugement).

- *Question de recherche*

La réalité de terrain m'a permis de recentrer mes questionnements. Tout d'abord, j'ai été prise totalement au dépourvu : « agroécologie » n'est pas un mot qui fait partie du vocabulaire des personnes qui participent au Refugee Village for Freedom. La réflexion sur les méthodes agricoles, en dehors du fait de refuser d'utiliser des intrants chimiques et des semences issues des circuits conventionnels, ne semblaient pas particulièrement poussée. Puis, au fur et à mesure, je me suis rendue compte qu'avec la barrière de la langue¹ et seulement trois mois de terrain, je ne pourrais pas explorer bien loin mes questionnements sur l'ancrage. En revanche, j'ai vu l'importance accordée à la pratique autogestionnaire, la défense farouche de cette liberté dans l'égalité que portait la plupart de personnes que j'ai rencontré et dans le refus d'aide d'entités extérieures. J'ai aussi perçu toutes les difficultés qu'il y avait à appliquer la théorie autogestionnaire à la réalité. Mais surtout je me suis rendue compte à quel point l'autogestion prônait la remise en question du système dominant tout en proposant un nouveau modèle de relations sociales. Qui plus est, mise en lien avec l'agriculture comme outil pour parvenir à une certaine autonomie, la pratique autogestionnaire offre également un nouveau rapport à l'environnement. Mes recherches bibliographiques sur l'autogestion m'ont confortée dans la direction que devait prendre mon mémoire : la pratique de l'autogestion comme facteur de transformation sociale.

Cela m'amène à la question de recherche suivante : « *À travers l'analyse de l'organisation libertaire du Refugee Village for Freedom, en quoi pouvons-nous dire que l'expérience autogestionnaire est un facteur de transformation sociale ?* »

c) Méthodologie

- *Terrain et entretiens*

Aller sur le terrain impliquait de m'y plonger entièrement puisque je devais me rendre en Grèce. Afin d'y passer un moment suffisant pour recueillir des données exploitables et tout en respectant les contraintes de temps du rendu du mémoire, je décidais d'y passer trois mois : de fin avril à fin juin. N'ayant aucun autre contact en Grèce que les personnes du Refugee Village for Freedom — d'autant plus des personnes de culture arabe, très différente de la mienne — j'y suis presque partie en anthropologue, en immersion totale.

La méthodologie de ce travail est donc celle de la sociologie qualitative, grâce à de l'observation participante et des entretiens. Olivier de Sardan (1995) décrypte la validité scientifique de l'enquête de terrain et explique son intérêt. Tout d'abord, ce type d'enquête, grâce à des interactions prolongées entre le chercheur et la population locale permet « de produire des connaissances *in situ*, contextualisées, transversales, visant à rendre compte 'du point de vue de l'acteur' » (Olivier de Sardan, 1995). Pour garantir la rigueur de son travail, l'enquêteur possède différents des outils méthodologiques.

¹ La plupart des personnes rencontrées parlent un anglais approximatif et bien entendu, malgré toute ma bonne volonté il est impossible d'acquérir en trois mois un arabe suffisant pour mener des conversations.

Pour Olivier de Sardan (ibid.), l'expérience répétée de recherches qualitatives garanti un certain savoir-faire. Sans prétendre avoir le savoir-faire d'une experte, j'ai cependant eu l'occasion de mener plusieurs travaux de recherches qualitatives au cours de mes études supérieures, jamais aussi longs cependant. Mais j'ai pu apprendre certaines qualités d'observation et d'écoute ainsi que des facilités d'intégration dans des milieux sociaux différents du mien.

Le carnet de terrain est l'outil de l'anthropologue, il lui permet de consigner ses observations pour les transformer plus tard en données (Olivier de Sardan, 1995). Il ne faut cependant pas oublier que « Les données sont la transformation en traces objectivées de “morceaux de réel” tels qu'ils ont été sélectionnés et perçus par le chercheur » et que « les observations du chercheur sont structurées par ce qu'il cherche, par son langage, sa problématique, sa formation, sa personnalité. » (ibid, p.4) Cependant, ledit carnet permet à l'enquêteur.trice de toujours revenir à des efforts de réflexivité. C'est dans cet état d'esprit que j'ai tenu mon propre carnet de terrain.

Ainsi que je l'ai exprimé plus haut, je suis partie sur mon terrain avec des questionnements mais je souhaitais avant tout m'enrichir de mon expérience sur place. Même après un certain temps sur le terrain, je m'efforçais de toujours laisser de la place à ma curiosité pour voir de nouvelles choses, ce qui n'est pas toujours facile. C'est ce que préconise Olivier de Sardan (1995) : il faut pouvoir observer ce à quoi nous ne sommes pas préparé. Par exemple, je me suis longtemps obstinée à trouver de « l'agroécologie » telle que je la connaissais dans le Refugee Village. Ce n'est qu'en abandonnant cette préoccupation que j'ai ouvert les yeux sur le désir d'autogestion qui régnait dans le Village. Ainsi, la problématique initiale du.de la chercheur.se « peut, grâce à l'observation, se modifier, se déplacer, s'élargir. » (Olivier de Sardan, 1995 p.4). C'est ce qui est arrivé à ma recherche.

Olivier de Sardan (1995) montre aussi que si l'enquêteur.trice n'est pas toujours en situation d'observation mais participe entièrement aux interactions, cela fait partie de l'imprégnation et lui est en réalité utile pour comprendre la vie quotidienne, les interactions sur son terrain. Il faut cependant que le.la chercheur.se ait conscience que sa simple présence peut modifier les interactions entre les enquêté.e.s. Cette prise de conscience lui permet en même temps d'essayer de réduire cette interférence. Comprendre sa position sociale est également important : je mène un peu plus bas un effort réflexif. Mon immersion pendant trois mois sur mon terrain a été bénéfique pour comprendre les personnes avec qui j'interagissais. En effet, nos cultures très différentes, les vécus et la barrière de la langue ont été des difficultés de compréhension. J'ai au début eu beaucoup de craintes quant à mon statut d'étudiante occidentale et de la violence symbolique que ma position sociale aurait pu imposer aux personnes réfugiées. J'essayais donc de toujours rester vigilante sur ce fait. Je me questionnais aussi sur la place qu'on m'accorderait en tant que femme¹. Cependant, je me suis très vite intégrée au groupe et j'ai vite été sensible aux attitudes et aux communications non verbales. Les personnes avec qui j'étais m'ont rapidement fait confiance et m'ont tout de suite considérée comme faisant partie de « la famille ».

¹ L'objectif de ma recherche ne se porte pas sur la question du genre. Il y aurait cependant beaucoup à dire car le Refugee Village for Freedom est composé en grande partie d'hommes, originaires qui plus est d'une culture où les rôles de genre sont encore très séparés et hiérarchisés. En tant que femme, c'est une problématique à laquelle j'ai dû faire face et pour ne pas l'invisibiliser, j'y consacre un encadré METTRE PAGE

Enfin, un autre outil de l'enquête qualitative sont les entretiens. Olivier de Sardan (1995) estime qu'il n'y a pas de « technique » d'entretien. Une fois de plus, grâce à ma formation j'ai cependant pu m'exercer. Mais sur mon terrain j'ai surtout dû faire du « bricolage » (ibid.). Tout d'abord, j'ai choisi les personnes à interviewer en fonction de leur aisance en anglais. Mon idée initiale était de demander au moins deux entretiens par enquêté.e.s. Mais je me suis confrontée à plusieurs problèmes. J'ai tout d'abord senti qu'il fallait que j'acquies une certaine familiarité avec mes enquêtés¹ pour pouvoir les solliciter en interview, de peur de mettre des barrières entre nous (même si je ne leur ai jamais caché les raisons de ma présence). Je ne les ai sentis « prêts » à l'interview qu'assez tard. J'ai d'ailleurs essuyé un refus qui m'a surprise. Une fois l'idée de l'entretien acceptée, il a fallu pour moi user d'ingéniosité pour les réaliser. Nous le verrons plus tard mais, il m'était impossible de fixer un « rendez-vous » pour un entretien. Le temps n'a pas la même importance pour mes enquêtés que pour des personnes de culture occidentale. Pour chacun de mes interviews, j'ai dû demander plusieurs fois, sans succès, puis j'ai dû saisir à l'improviste des moments que je sentais opportuns. Mais ces temps mettaient parfois du temps à arriver. J'ai donc été prise de court et je n'ai pas pu mener de seconds entretiens. Le moment de l'interview était aussi toujours fait d'improvisation. Je voulais faire des entretiens non-directifs mais moins le niveau d'anglais de l'interviewé était aisé, plus je devais diriger l'entretien, poser des questions. Certains étaient très gênés à l'idée d'être enregistrés. L'un d'eux a même refusé de l'être. Certains m'ont parfois demandé de recommencer l'interview au bout de quelques minutes. Même si l'enregistrement se faisait petit à petit oublier, il reste un biais dans les réponses des enquêtés. Cependant, la confiance qui s'est établie entre les enquêtés et moi tout au long de mon séjour ont permis, d'une manière générale, une qualité dans le contenu des entretiens.

- *Théorie*

Comme dit précédemment, je me suis tout d'abord formé un premier bagage théorique avant de partir sur le terrain. En redirigeant mes questionnements au contact de mon terrain, je me suis donc replongée dans la littérature lorsque j'ai quitté la Grèce. J'ai choisi de ne mener cette deuxième exploration qu'à mon retour pour avoir plus de recul par rapport à mon terrain. Je me suis donc centrée sur l'autogestion et sur son potentiel de transformation sociale. Dans une démarche à laquelle je crois dans le monde de l'étude scientifique, je cherche dans mon travail écrit à faire des allers-retours entre la théorie et mon cas d'étude, pour que l'une et l'autre se nourrissent de leurs apports respectifs.

- *Effort réflexif*

La réflexivité est importante en sciences sociales afin de tendre au maximum vers l'objectivité. En effet, l'objectivité absolue est impossible, malgré tous les efforts de la ou du chercheur.se. S'efforcer de réfléchir sur sa position sociale par rapport aux personnes étudiées et de comprendre sa relation à l'objet permet au.à la chercheur.se de placer des barrières à sa subjectivité. De plus, présenter la subjectivité de la personne menant la recherche permet aux lectrices et aux lecteurs de comprendre les biais qui peuvent malgré

¹ A l'exception d'Erika que je connaissais très peu mais qui est très encline à parler. Je l'ai rencontrée assez tard lors de mon séjour. C'est la seule femme de mon groupe d'interviewé.e.s, je laisse donc de côté l'écriture inclusive dans ce paragraphe car je ne désigne que des hommes.

tout se placer dans l'analyse scientifique. La sociologie critique de Pierre Bourdieu s'efforce de montrer la position sociale du.de la chercheur.se face aux personnes qu'il.elle étudie. Dans beaucoup de travaux de recherche en sciences sociales, la réflexivité est montrée comme gage de la « neutralité axiologique¹ » (Weber, 1963, [1919]) du.de la chercheur.se sur son terrain.

Grâce à mes années d'études en sociologie puis en agroécologie, j'ai souvent du réfléchir à ma propre position sociale. Mon contexte familial m'y avait déjà préparée. Je suis née dans un foyer de classe moyenne-élevée, avec un capital économique raisonnable et un capital culturel important. Mon enfance entourée de livre m'a gentiment placée sur le chemin des études supérieures même si l'ouverture d'esprit de mes parents ne m'aurait probablement pas empêchée de choisir un travail manuel si je l'avais voulu (mais bien entendu, ma tête était pleine d'écrits, ce choix n'est donc pas arrivé). Sans péjoration aucune, je suis le pur produit de mes parents. Je porte en moi les préoccupations écologiste de ma mère, son amour des plantes et des livres et j'ai appris son respect bienveillant pour tout être humain. En même temps, je porte la révolte de mon père contre le système, contre l'autorité abusive du gouvernement et de la police, je prône comme lui la lutte des classes. Mais surtout, j'ai toujours été bercée par ses rappels sur notre condition sociale privilégiée qui ne devait pas anesthésier notre esprit critique. Les sciences sociales m'ont armées d'outils théoriques et méthodologiques pour développer cet esprit critique. Je suis donc partie en Grèce en ayant conscience de ma position sociale très privilégiée d'étudiante occidentale et avec la détermination de réduire au maximum la violence symbolique que je pouvais imposer auprès des personnes que je rencontrerai.

- *L'affect*

Malgré toutes les précautions prises pour se parer d'une neutralité scientifique, je rejoins cependant Jeanne Favret-Saada (2009) pour qui il est impossible de ne pas se laisser « affecter » par son terrain. Elle explique (2009, p.159) : « si le projet de connaissance est omniprésent, il ne se passe rien. Mais s'il se passe quelque chose et que le projet de connaissance n'a pas sombré dans l'aventure, alors une ethnographie est possible ». Le.la chercheur.se peut vivre des moments où il ou elle est dépassé par l'affect et d'autres où son recul scientifique ne lui permet pas de comprendre les situations qui s'offrent à lui.elle. Ainsi « les opérations de connaissance sont étalées dans le temps et disjointes les unes des autres [...] le temps de l'analyse viendra plus tard » (Favret-Saada, 2009, p.160). Pour Favret-Saada (ibid.) le.la chercheur.se doit ainsi accepter de vivre une forme de « schize ».

Pour tendre vers plus d'objectivité, je dois bien reconnaître que je me suis laissée « affectée » par mon terrain. N'ayant pas d'autres obligations, pas d'autres connaissances, j'ai passé, dès le début, le plus clair de mon temps avec un groupe de jeunes Palestiniens et Syriens qui participaient de près ou de loin au Refugee Village for Freedom. Je vivais en permanence cette « schize » dont parle Favret-Saada (1995). Je nouais des relations d'amitié tout en ayant les objectifs d'observation en tête. Et plus l'amitié se développait, plus je m'engageais. Le fait que ces personnes aient des histoires de vie très difficiles faisait peser sur moi une forte charge émotionnelle. Les uns me racontaient leurs histoires, je percevais les blessures des autres. Malgré mon intérêt pour la question des réfugié.e.s, je me suis rendue compte à quel point j'avais vécu dans

1. Posture méthodologique qui permet au.à la chercheur.se de réduire ses jugements de valeurs sur son objet d'étude grâce à l'analyse de ses propres valeurs.

l'ignorance totale de leur réalité. J'en étais malade. Sur ce point là, j'étais incapable de prendre du recul. C'est paradoxalement l'affect qui m'a permis de relativiser. En développant mes amitiés, en commençant à faire partie du groupe je me suis rendue compte à quel point eux prenaient de la distance sur leur situation et que la vie ne s'arrêtait pas. Tous me l'ont dit plus ou moins directement : c'est, je le crois, ma sensibilité qui m'a permis de faire partie de « la famille » de ce groupe.

Voyons maintenant le contexte grec afin de mieux comprendre dans quel environnement se trouve le Refugee Village for Freedom.

II. Mise en place du contexte

Cette partie présente le contexte dans lequel évolue le Refugee Village for Freedom nous allons tout d'abord voir comment se présente le système alimentaire en Grèce et sa situation agricole. Puis, nous aborderons un bref rappel du contexte économique grec, suivi par une présentation du contexte migratoire. Enfin, pour resserrer le cadrage. Afin, nous explorerons le quartier anarchiste d'Exarcheia à Athènes.

a) Système alimentaire et contexte agricole

Il existe peu de littérature francophone ou anglophone sur le contexte agricole grec actuel. Il serait donc intéressant de mener plus de recherche à ce sujet, d'autant plus à la lumière de la crise économique grecque. Dans cette partie les informations qui ne sont pas justifiées par de la littérature scientifique proviennent de discussions que j'ai pu avoir avec des acteurs sur le terrain.

Dans le système alimentaire grec, les intermédiaires et en particulier les supermarchés ont un pouvoir énorme et même monopolistique. Il existe peu de circuits alternatifs. Cette absence de débouchés alternatifs et la petite taille de la plupart des exploitations grecques, qui ont donc une faible quantité de production, force les agriculteurs à passer par des intermédiaires (Konstantinidis, 2016). Depuis les années 80, les coopératives agricoles ont été méthodiquement discréditées et coulées sous l'endettement, ce qui a fait perdre aux agriculteurs un outil important d'action collective (ibid.). J'ai pu remarquer, ce qui est confirmé par Konstantinidis (2016) qu'il n'y a, à Athènes, aucun producteur sur les marchés, seulement des revendeurs. Ces marchés se déroulent toute la semaine à Athènes, changeant de quartier tous les jours. À ma connaissance, il n'y a qu'un seul un marché hebdomadaire où se rendent les producteurs et auquel participe le Refugee Village for Freedom. Ce marché a lieu une semaine sur deux à Exarcheia. Je n'y ai jamais vu plus d'une dizaine de producteurs, toujours avec de minuscules étals comparé à ceux des autres marchés, croulants sous des montagnes de fruits et de légumes. Les politiques gouvernementales ont consolidé le rôle majeur des intermédiaires dans le système alimentaire grec (Konstantinidis, 2016). Avec la crise économique, les gouvernements successifs ont fortement poussé la dérégulation des marchés agricoles et la libéralisation de l'agri-

culture (ibid.). Les prix des denrées alimentaires n'ont d'ailleurs pas baissés avec la crise, malgré leur dévaluation interne et la baisse importante des revenus des ménages (ibid.). Konstantinidis (2016) précise que les producteurs touchent généralement 35% du prix des consommateurs. Les supermarchés sont les gagnants de la libéralisation du système alimentaire mais surtout les groupes les plus grands : les quatre groupes les plus importants contrôlent 80% des ventes (Konstantinidis, 2016)

Comme on vient de le voir, les exploitations agricoles de ce pays au climat méditerranéen sont de petite taille. Elles utilisent des méthodes conventionnelles. L'agriculture biologique ou toute agriculture alternative sont très peu développées en Grèce. Pas même l'agriculture biologique industrielle. Les produits bio sont quasiment absents des supermarchés. Il existe à Athènes quelques rares supérettes spécialisées mais les prix sont très élevés et les produits sont pour la plupart importés. Il y a cependant quelques initiatives paysannes. Par exemple, le Refugee Village for Freedom se fournit en semences rustiques auprès d'un collectif paysan. Mais d'une manière générale, un long chemin est encore à parcourir en Grèce pour sortir du système conventionnel. Le Refugee Village for Freedom fait donc figure d'exception.

b) Contexte économique

La Grèce est aujourd'hui tristement célèbre pour sa crise de la dette publique qui a débuté en 2008 et dont elle n'est toujours pas sortie. Chercheurs et chercheuses tentent encore d'expliquer toutes les raisons qui ont fait plonger la Grèce financièrement. Je vais donc modestement me contenter ici de rappeler les conséquences les plus marquantes qu'a subit la population grecque. La crise économique mondiale de 2008 a plongé la Grèce dans le surendettement. En 2009, la dette publique s'élevait à 279 milliards d'euros, soit 115% du PIB (Geisswiller, 2015). Afin de limiter l'augmentation de la dette, le gouvernement met en place des « plans de rigueurs » faits de nombreuses mesures d'austérité (par exemple la réduction de 10% des frais de l'État et la privatisation des propriétés foncières de l'État) (ibid.). Pourtant cela ne convainc pas les marchés internationaux, qui empêchent la Grèce d'emprunter : le pays se retrouve alors à cours de liquidités (ibid.). En 2010, les pays de la zone Euro lancent un plan d'aide internationale afin de sauver la Grèce de la faillite : cela ne suffit toujours pas et la Grèce fait de nouveau défaut de paiement en 2011 (ibid.). Un deuxième plan d'aide international est lancé. Pour en bénéficier la Grèce doit faire preuve de ses efforts : elle passe sept plans d'austérités jusqu'en 2015 alors que la dette publique atteint les 175% du PIB (ibid.). Ceci pèse lourdement sur la population : entre 2009 et 2015 les impôts directs ont augmenté de 53% alors que les revenus ont baissé de 30% et que le taux de chômage a doublé (de 12% à 25%) (ibid.). La Grèce est donc traversée par de nombreux mouvements sociaux qui expriment leur désaccord, dont certains finissent en affrontements violents avec la police.

Le parti de gauche radicale Syriza est élu lors des législatives de 2015. Malgré les promesses du Premier Ministre Alexis Tsipras, les négociations avec les créanciers du pays pour obtenir des aides supplémentaires, alléger la dette et arrêter les plans d'austérité échouent (Geisswiller, 2015). Mais surtout, le Premier Ministre ne mène pas le « Grexit » réclamé par les Grecs qui s'indignent des plans d'austérité ré-

clamés par la zone Euro. Pendant ces années de crise, la Grèce s'est paupérisée. De nombreuses personnes ont perdu leur emploi et ont été contraintes de vendre leur maison. Beaucoup de Grec.que.s se sont retrouvé.e.s à la rue. Malgré les lentes améliorations avec une croissance économique enregistrée à 1,8% au deuxième semestre de 2018 et un taux de chômage descendu à 20% (Rafenberg, 2018), les années de Syriza au gouvernement ont déçu les espérances de la population qui étouffe encore sous l'austérité et dont une partie est encore en proie à la précarité. Aux législatives anticipées du 8 juillet 2019, c'est Kyriakos Mitsotakis du parti conservateur de centre-droit Nea Dimokratia (Nouvelle Démocratie) qui est élu à la tête du pays. Il promet de « relever » la Grèce d'une « main forte » (AFP, 2019) en relançant l'économie et en créant de meilleurs emplois.

c) Le contexte migratoire

En Europe, le débat sémantique sur les termes à utiliser, « migrant.e.s » ou « réfugié.e.s » reste encore ouvert. Depuis 2015 cependant, on entend de plus en plus le terme de « réfugié.e.s ». D'après Olga Lafazani (2018, p.622), la « figure du migrant » a changé dans les représentations médiatiques, passant de l'homme seul impliqué dans des activités criminelles à « la famille réfugiée ». C'est le terme de réfugié.e.s que je vais employer tout au long de ce mémoire. Tout d'abord parce que les personnes concernées que j'ai rencontré se désignent elles-mêmes ainsi, *refugee*, tout comme toutes les personnes non réfugiées à leur contact. Une convention de Genève « relative au statut des réfugiés », signée en 1951 par cent quarante-trois États-membres des Nations Unis définit le terme de 'réfugié'¹ avec des mots qui correspondent à la situation des personnes que j'ai rencontré.

À la crise économique grecque s'ajoute une « crise migratoire » qui a atteint son pic en 2015. Depuis 1990 la Grèce, par sa proximité avec l'espace Schengen, est présentée dans les médias comme « la porte de l'Europe » des flux migratoires venant du Moyen-Orient, de l'Asie et de l'Afrique. Pierre Sintès (2011), Laurence Pillant (2016) et Olga Lafazani (2018) décrivent comment, au cours des deux dernières décennies, les migrations ont été rendues de plus en plus illégales et comment les migrations illégales ont été de plus en plus criminalisées. La peur de ces migrant.e.s, vus comme des menaces pour l'économie des pays, est attisée dans toute l'Europe ; en Grèce cette peur est exacerbée par la crise économique (Lafazani, 2018). La présentation de la Grèce comme « rempart » de l'Europe, justifie la mise en place de nombreux dispositifs européens dans ce pays pour empêcher les migrant.e.s de passer, par la terre comme par la mer (Sintès, 2011). La peur permet de justifier, face à la population, les violences faites aux migrant.e.s. Il y a les violences de l'État avec les dispositifs d'enfermement, de renvois, les expulsions policières... (Sintès, 2011, Lafazani, 2018). Mais il y a aussi du racisme dont la forme la plus violente en Grèce est celle de groupuscules d'extrême droite qui s'en prennent directement et physiquement à des réfugié.e.s. Les partis de droite comme d'extrême droite s'emparent d'ailleurs de l'inquiétude des Grec.que.s plongés dans la crise économique face à la migra-

¹ « Le terme "réfugié" s'appliquera à toute personne (...) qui, craignant d'être persécutée du fait de sa race [son origine], de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays ; ou qui, si elle n'a pas de nationalité et se trouve hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle à la suite de tels événements, ne peut ou, en raison de ladite crainte, ne veut y retourner. » ONU, Convention relative au Statut de réfugié (1951) (cité par Pouchard, 2018).

tion illégale pour prôner des mesures drastiques de répression. Ce mois de juillet, trois jours après son investiture, le Premier Ministre de Nea Dimokratia a exposé son plan de répression policière « loi et ordre », tourné contre le quartier anarchiste et autogéré d'Exarcheia qui accueille de nombreux squats de réfugié.e.s. Cependant, dans les personnes réfugiées que j'ai rencontré, certaines ont pu voyager à travers l'Europe grâce à leur statut légalisé. Toutes m'ont dit que la Grèce était le pays où elles subissaient le moins de racisme, ne serait-ce que dans la rue.

En 2015, la Grèce fait face à une forte « crise migratoire », comme elle est souvent appelée. L'intensification des conflits au Moyen-Orient amène une vague de réfugié.e.s, qui se retrouvent pris.es au piège en Grèce car, qui plus est, les pays limitrophes ont fermé leurs frontières. Pourtant, plutôt qu'un rejet de la part de la population grecque auquel on aurait pu s'attendre, une grande solidarité s'est mise en place. La population locale, notamment à Athènes, a apporté son aide aux réfugié.e.s, en particulier en ouvrant des squats pour les loger, surtout à Exarcheia. Galvanisés par cette solidarité autogestionnaire, de nombreux individus ou collectifs des quatre coins de l'Europe se sont rendus sur place pour aider ou ont envoyé de l'aide humanitaire à Athènes (Youlountas, 2018). Aujourd'hui, si la « vague » de solidarité a un peu diminuée il reste encore de nombreux collectifs qui s'occupent de l'accueil des réfugié.e.s et qui militent pour leurs droits. La plupart des squats sont gérés par les réfugié.e.s et elles.ils lancent des projets et créent des collectifs. C'est le cas du Refugee Village for Freedom que nous allons étudier dans ce mémoire.

d) Exarcheia et le 5th School Squat

On ne peut pas parler du Refugee Village for Freedom sans évoquer le 5th School Squat et Exarcheia¹. L'évocation du nom de ce petit quartier au centre d'Athènes fait probablement vibrer le cœur de nombre d'activistes antiautoritaires. Exarcheia est considéré comme le foyer de l'anarchisme en Grèce depuis plusieurs décennies. C'est un quartier présenté comme autogéré. Beaucoup de collectifs aux affinités libertaires s'y trouvent. Quand on arrive dans Exarcheia, on le sait. Toutes les rues sont couvertes des plus grandes pièces de street art aux plus petits graffitis. Pas un bâtiment n'est dépourvu de messages antiautoritaires, dans une multitude de langues. Chaque jour de nouvelles affiches collées partout rappellent la réunion de tel collectif à telle heure, invite à une fête ouverte à tout.e.s ou condamne la gentrification du quartier. Les nombreuses terrasses de café rassemblent des populations bariolées, de tous âges, de toute appartenance sociale. Les rues étroites, pleines de végétation, raisonnent de bruits de jour comme de nuit : rires, éclats de voix, moteurs, brouhaha...



*Une rue d'Exarcheia,
L.Chausebourg (2019)*

¹ Se prononce : « Ex-ar-ki-a ».

Sur la petite place centrale, Exarcheion, des groupes de réfugiés, des grec.que.s au style punk, des sans abris, des Européens de passage s’y retrouvent, discutent, se chamaillent, rient... La nuit, un grand feu est allumé, sous des banderoles contestataires. Impossible de trouver une banque dans le quartier, elles ont toutes été chassées. La police n’entre pas mais surveille Exarcheia en permanence : on sait qu’on sort du quartier lorsque l’on croise des policiers, matraque à la ceinture et bouclier anti-émeute à portée de main, à côté de camions grillagés. Régulièrement le soir, des affrontements éclatent : police et foulards noirs se provoquent. De nombreux bâtiments abandonnés à cause de la crise économique ont trouvé une deuxième vie à travers les squats autogérés. Ils sont la cible de violentes évictions, parfois même d’attaques de groupes d’extrême droite. Beaucoup de ces squats accueillent des réfugié.e.s, sans que les grec.que.s interfèrent dans leur organisation.

C’est le cas du 5th School Squat, un ancien lycée sur les hauteurs d’Exarcheia. Ce squat, que tout le monde appelle « l’École » fait partie des squats les plus connus d’Exarcheia. Sa reconnaissance médiatique semble l’avoir jusque là épargné de l’éviction. Des dizaines de familles, ainsi que des hommes voyageant seuls y habitent : environ deux cent personnes. Elles viennent principalement du Moyen-Orient et d’Asie Centrale. Le hall résonne de rires d’enfants et de bruits de vaisselle qu’on range, des échos d’une sono. A toute heure du jour ou de la nuit on croise du monde. Des volontaires Européens viennent donner des cours de langue, une cantine solidaire grecque cuisine dans la cour deux fois par semaine. Des assemblées générales se déroulent régulièrement, pour rediscuter de l’organisation, des tâches à effectuer et de toute autre chose que les habitant.e.s veulent partager. Les réunions sont parfois bruyantes et désordonnées mais toujours bon enfant. Les propos sont traduits en arabe, farsi, urdu, anglais et parfois grec si des volontaires sont présents. C’est d’une assemblée à la 5th School qu’est née l’idée du Refugee Village for Freedom, de réfugié.e.s et de volontaires. C’est à l’École qu’est distribuée une partie de ces produits. Mais c’est surtout ici que vivent la plupart des personnes qui sont impliqués dans le projet.

Maintenant que le sujet de recherche et la méthodologie ont été posés et que le contexte a été exposé, nous allons pouvoir nous intéresser de plus près au Refugee Village for Freedom.

Chapitre II - Présentation du Refugee Village for Freedom

Ce chapitre présenter le Refugee Village for Freedom : ceci permet sa compréhension pour poser la base de l'analyse. Ce compréhension est permise par l'observation participante que j'ai menée pendant trois mois au sein de ce collectif. La première partie je vais présenter les personnes que j'ai eu l'occasion d'interviewer. J'exposerai ensuite la situation géographique et agronomique du Village. Enfin, je décrirai les actions que mène le collectif.

I. Présentation des interviewé.e.s

Passons maintenant à la présentation des personnes que j'ai interviewées afin de comprendre qui elles sont et où se situe leur point de vue. Tous les noms, sauf celui de Kastro, figure médiatisée du projet, et celui d'Erika, activiste d'une petite ONG des Pays-Bas, ont été modifiés. En effet, la plupart sont des réfugiés Syriens et Palestiniens dans des situations de migration parfois illégales ou en cours de procédure administrative de demande de papiers. D'autres ont préféré tout simplement garder l'anonymat par pudeur, comme l'agriculteur grec. J'ai interviewé les personnes dont le niveau d'anglais permettait de mener un entretien en tête-à-tête mais j'ai aussi forgé ma compréhension du Refugee Village for Freedom à travers d'autres individus. Les interviewé.e.s représentent ce pendant un bon échantillon des personnes qui participent au projet. La retranscription de leurs interviews se trouvent en annexe de ce mémoire, à l'exception de celle de Vasilis, qui n'a pas souhaité que notre conversation soit publiée.

Fahed

Fahed est un Gazaoui de 29 ans. Il est parti de la Palestine en partie à cause de son engagement politique, qui lui a causé de grands problèmes avec les autorités. Il a fait des études de Sciences Politiques à Gaza et en Égypte. Il possède deux Masters dans ce domaine et veut continuer ses études en Europe. Il est en Grèce depuis trois ans et y a obtenu le statut de réfugié mais souhaite demander l'asile en Angleterre. Il a été très actif à Athènes en s'investissant dans de nombreux collectifs et en participant à l'organisation de plusieurs squats de réfugié.e.s. Il a entendu parler du Village il y a deux ans (soit un an après la création du projet) au moment de son arrivée dans le 5th School Squat. Séduit par l'idée d'indépendance du projet, il a décidé de s'y investir. Au moment de mon séjour Fahed commençait cependant à s'en éloigner ainsi que de tous les squats, fatigué de toute l'énergie qu'il avait donné dans tous ces projets. Il montrait parfois de l'amertume : peu de réfugié.e.s souhaitent rester en Grèce, ce qui rend difficile leur investissement dans la vie athénienne, faisant de lui un Don Quichotte luttant à peine perdue. Malgré cela, Fahed porte toujours très haut ses idéaux de justice sociale et de liberté. Fahed a été mon premier contact au sein du Refugee Village for Freedom et c'est lui qui m'a introduite au groupe.

Majed

Majed, 32 ans, est né en Syrie mais d'une famille Palestinienne : il n'a pas la nationalité syrienne mais un statut de « réfugié » depuis sa naissance. Il se sent d'ailleurs Palestinien sans être jamais allé en Palestine. En Syrie, il était plombier et agriculteur : il possédait quelques vaches, était en autonomie fourragère et faisait un peu de maraîchage. Son engagement dans des partis politiques de travailleurs et de libération de

la Palestine lui ont causé quelques années d'emprisonnement. Il a fui avec son épouse Layla en Turquie, où le couple est resté plusieurs années avant d'aller en Grèce. Majed a ensuite travaillé en Allemagne avec un statut de réfugié mais il est revenu car Layla et leur fille de maintenant trois ans ne parvenaient pas à obtenir des papiers. La famille habite dans un squat de réfugiés à Exarcheia. Au début de mon séjour voulait attendre que son épouse et sa fille aient des papiers pour repartir en Allemagne ou en Autriche. Mais son discours a changé pour préférer rester au Village, auquel il participe depuis deux ans de manière très active. Il est très attaché au travail agricole et trouve sa liberté dans l'organisation horizontale du projet, ayant en horreur le patronat. Il trouve aussi qu'il y a moins de discrimination raciste en Grèce qu'en Allemagne. Layla ne veut pas rester en Grèce et encore moins au Village, alors que le groupe a proposé que la famille habite dans la nouvelle maison. C'est une source de tension permanente, ce qui assombri parfois la sempiternelle bonne humeur de Majed.

Yassin et son cousin

Yassin a eu 17 ans en mai. En passant par la Turquie, il est arrivé en Grèce depuis un peu moins d'un an avec son cousin âgé de 26 ans. Ils sont tous les deux Gazaoui d'origine Bédouine. Ils sont partis pour fuir la violence du conflit à cause leur perspectives d'avenir bouchées à Gaza, malgré leur milieu familial aisé. Considéré comme mineur isolé par la Grèce, Yassin a obtenu la permission de demander l'asile en Suède où se trouvent plusieurs de ses frères et son oncle. Il est parti en juin. Son cousin, qui n'a pas été « dubliné¹ » a attendu que Yassin ait atteint la Suède pour le rejoindre en voyageant de manière illégale. C'est lui qui m'a refusé l'interview, je pense par gêne d'être mis face à des questions et surtout d'être enregistré. Les deux cousins ont habité au 5th School dès leur arrivée en Grèce et ont donc eu connaissance du Refugee Village for Freedom à ce moment là. Ils n'ont pas vécu la saison estivale des récoltes très active mais se sont quand même parfois rendu au Village, surtout Yassin. À Gaza, Yassin possédait un petit potager avec sa famille et quelques chevaux.

Ibrahim

Ibrahim, la trentaine, est un infirmier Syrien. Il a quitté son pays à cause du conflit. Il a d'abord vécu en Turquie puis son voyage en Europe m'est un peu flou. J'ai cru comprendre qu'il est passé par la Grèce où il s'est fait « dubliné », il a ensuite vécu un certain temps en Allemagne où il a obtenu un statut de réfugié provisoire mais a dû retourner en Grèce pour finaliser sa procédure administrative. Pendant tout mon séjour, il attendait son passeport afin de repartir en Allemagne. En Syrie, il habitait dans un petit village et avait un potager. Il habite depuis presque un an au 5th School Squat et se rend dès qu'il le peut au Refugee Village for Freedom même s'il restait souvent à Athènes lors de mon séjour, pouvant être appelé à tout moment pour récupérer son passeport. Son frère est passé avant lui au Village, où il s'est investi pendant plus d'un an avant de partir en Autriche.

Naji

Naji a un peu plus de trente ans et était professeur des collèges et lycées en mathématiques en Syrie. Il est originaire d'une famille d'agriculteurs. Il est parti pour fuir la guerre et il arrivé en Grèce il y a presque

¹ C'est-à-dire qu'il n'a jamais été enregistré par les autorités grecques ce qui, au regard des accords de Dublin, lui aurait bloqué la possibilité de demander l'asile ailleurs en Europe.

un an. Il attend d'avoir son statut de réfugié pour pouvoir se rendre en France ou en Belgique. Il vit au 5th School. Il ne se rend jamais au Village mais a travaillé à l'épicerie solidaire qui lui était rattaché à Exarcheia.

Kastro

Kastro, presque la soixantaine, a fui la Syrie pour des raisons politiques il y a près de trente ans et vit à Athènes depuis. Son surnom, qui (selon la légende) lui a été donné depuis son enfance, ne pourrait mieux lui aller. De caractère impétueux mais plein de bienveillance, est l'une des figures connues d'Exarcheia, admirée ou détestée. Kastro est notamment célèbre pour avoir fait partie des « Sept prisonniers de Thessalonique » en 2003¹. Puis en 2015 il a ouvert plusieurs squats à Exarcheia avec des activistes grec.que.s pour accueillir les milliers de réfugiés. Il a jeté son dévolu sur la 5th School, le squat où il s'est investi le plus. Il a fait partie du groupe qui a eu l'idée de créer le Refugee Village for Freedom, presque toutes les autres personnes de ce groupe sont parties. Lui qui rêve de justice sociale et d'organisation égalitaire, Kastro s'est malgré lui imposé comme le pilier de nombreux squats et du Village où il se rend aussi souvent que possible. Alors qu'il rêve parfois de s'installer dans la solitude des montagnes pour se consacrer à la peinture, il est sans cesse sollicité pour les plus petits comme les plus gros problèmes des squats, et n'a jamais une minute à lui. Son interview a d'ailleurs été le plus difficile à décrocher.

Erika

Erika est une femme hollandaise qui a connu le Refugee Village for Freedom un peu après ses débuts. Elle a monté la petite ONG HulpKaravaan naar Griekenland (La Caravane d'aide pour la Grèce) en 2015 afin d'apporter par convoi des donations (surtout des vêtements, des produits hygiéniques et des jouets) lorsque des milliers de réfugié.e.s sont arrivés. L'idée était de fournir des collectifs grecs pour les soulager du travail de collecte afin qu'ils aient seulement à distribuer et à s'occuper d'autres choses plus importantes. Son ONG a rapidement eu un grand succès mais elle insiste pour la garder à taille humaine et ne pas tomber dans le piège lucratif (seuls 4% des dons et recettes grâce à des concerts et autres sont utilisés pour faire fonctionner l'ONG et il n'y a aucun.e salarié.e). Elle est activiste de longue date après avoir été dégoûtée par un passage dans la politique. C'est au moment où les donations sont devenues moins nécessaires en Grèce qu'elle a rencontré Kastro. Le Refugee Village for Freedom lui a immédiatement plu. Elle l'a fait connaître à son réseau de volontaires et de donateur.trice.s et son ONG apporte désormais régulièrement son aide financière. Erika se rend maintenant environ tous les deux mois en Grèce. Énergique, elle s'est investie personnellement dans le Village ainsi que dans d'autres collectifs comme par exemple un squat de réfugiées enceintes. Elle souligne également malgré les dons, son organisation ne fait pas dans l'aide humanitaire puisque par exemple, elle sollicite l'aide de Kastro pour lui rendre des services (notamment grâce à son réseau de connaissances) sur mes autres projets où elle participe.

Vasilis

Vasilis est un jeune homme grec qui vit à Kaparelli, le village où se trouve le Refugee Village for Freedom. En 2016, il travaillait avec Kastro dans un restaurant collectif. Vasilis, son père et son oncle sont agriculteurs à Kaparelli, un petit village au Nord-Ouest d'Athènes. Vasilis essaie de cultiver en agriculture

¹ Ces sept activistes ont été arrêtés pour avoir participé à la manifestation contre le Sommet Européen de Thessalonique en juin 2003. Ils ont mené une grève de la faim de plus d'un mois pour réclamer leur libération.

biologique, notamment des pois-chiches, mais il trouve qu'il y a trop peu de débouchés pour le bio. La mère de Vasilis, docteure engagée dans la cause des réfugié.e.s, avait rencontré Kastro sur une île près de la Turquie, où ils apportaient tout deux leur aide en tant que volontaires aux personnes enfermées dans les camps. Elle l'a ensuite aidé à ouvrir un squat à Athènes. La famille de Vasilis avait déjà pour idée de « commencer quelque chose »¹ dans leur village avec des personnes réfugiées. Lorsque Kastro a parlé de ce projet agricole à Vasilis, ce dernier a immédiatement proposé à son oncle de leur louer certaines de ses parcelles pour très peu. Vasilis a pris part à la mise en place du Refugee Village for Freedom mais en se tenant toujours un peu en retrait. Une ancienne volontaire que j'ai rencontré m'a raconté de Kastro et Vasilis étaient un peu « les frères ennemis ». Vasilis a commencé à avoir des problèmes de santé il y a un an, ce qui a fait qu'il a arrêté de participer au projet mais il vient régulièrement rendre visite au Village.

J'ai choisi cet échantillonnage de personnes à interviewer car elles présentaient toutes des points de vue différents sur le Refugee Village for Freedom. Ces points de vue seront analysés et comparés au chapitre III- « Les différentes perceptions et discours autour du Village.

II. Création du projet

Le Refugee Village for Freedom (dont l'orthographe varie parfois en « Refugees' Village for Freedom, mais nous garderons cette première écriture, plus courante) a été créé il y a trois ans, en 2016. Je l'appellerai la plupart du temps le Village, à l'instar de toutes les personnes qui participent de près ou de loin au projet. Ce sont majoritairement des personnes réfugiées venant de Syrie et de Palestine qui s'occupent du Village au quotidien avec le soutien infaillible de quelques grec.que.s et autres Européen.e.s qui essaient de s'y rendre aussi souvent que possible. Remonter à la naissance du Village pour connaître ce qui s'est passé exactement lors de sa création n'est pas chose aisée. En effet, la plupart des personnes avec qui j'ai pu m'entretenir n'étaient pas là à ses débuts. Le projet est né lors d'une assemblée, entre des réfugié.e.s et des volontaires, au 5th School Squat (appelé 5th School ou même tout simplement l'École). La plupart des réfugié.e.s de cette assemblée sont partis, les volontaires aussi. Dans les personnes interviewées, seul Kastro a participé à la genèse du Village. Cependant cet homme d'action préfère parler au présent et au futur : le passé ne semble pas mériter autant d'attention. Il n'en donne que le strict minimum et n'hésite pas à utiliser son humour espiègle et tranchant pour balayer toute question qu'il considère trop insistante.

Dans cette partie abordant la création du projet, nous allons tout d'abord discuter de la volonté de ne plus dépendre de l'aide alimentaire pour se nourrir car recevoir cette aide est perçu comme dégradant. Puis, nous allons aborder le désir de fonctionner en autogestion au sein du Village. Le chapitre IV sera consacré à l'autogestion. Ensuite, nous aborderons comment le Village a été mis en place à ses débuts, comment les terres et le bétail ont été acquis. Enfin, nous allons voir comment de nouvelles personnes réfugiées entendent parler du Village.

¹ Selon les mots de Vasilis

a) L'idée première du Village : l'indépendance face aux organisations humanitaires

L'idée de base de laquelle est partie la création du Village est simple : se défaire de la dépendance à l'aide humanitaire. Ne plus « attendre » des organisations, du gouvernement, de l'Union Européenne, etc... et commencer à « faire » par soi-même. Cet esprit d'indépendance de petits collectifs face à ces grandes entités est celui qui règne dans Exarcheia, comme nous l'avons vu dans le chapitre I, partie II.d).

Premièrement, vivre exclusivement de l'aide humanitaire est perçu de la part de certain.e.s réfugié.e.s comme une perte d'autonomie qui prend la forme d'une mendicité dégradante. Comme le clame Kastro d'une voix forte, lors d'une assemblée à l'École : « Pour moi, il est important de faire sa nourriture. Je ne veux pas demander, supplier qu'on me donne à manger c'est pour les animaux ! ». Il faut ajouter à cela que les dons alimentaires sont des denrées qui doivent se conserver longtemps : des pâtes, du riz, des haricots secs mais aussi des boîtes de conserve et du lait en poudre. Les fruits, légumes et produits laitiers ne sont pas de mise, il est donc impossible d'avoir une alimentation équilibrée. Les personnes recevant l'aide alimentaire ne peuvent pas choisir les produits qu'elles consomment. Elles n'ont aucune prise sur la composition de leur repas, qui peut alors être loin de leurs habitudes et préférences culturelles. De plus, les aliments reçus sont pour la plupart des produits premiers prix, bas de gamme, pauvres en goût et en qualité nutritive comme plusieurs personnes me l'ont souligné.

Ensuite, il y a aussi une attitude générale des associations d'aide humanitaire qui exaspère lorsque ces organisations sont trop grosses et qu'elles s'occupe de trop de choses à la fois : elles ne prennent pas le temps de s'arrêter et de s'intéresser aux populations qu'elles sont censées aider. Comme Kastro me l'a dit lors d'un entretien, les dons humanitaires créent un rapport d'inégalité entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent :

K : Eh, this... we must stop this. '...] I don't know it's very stupid, if you eat from the organizations... it's not good.

L : Why do you say it's not good ? [...]

K : Ok, the people who they give you food, they never believe you are the same. When I give you food, sure in somewhere I feel [bombe le torse] and you feel [courbe le dos] : you never feel the same.

On peut dire que l'essence du Village c'est de ne plus jamais avoir à baisser la tête. L'image qu'ils ont d'ailleurs choisie pour illustrer leurs posters et étiquettes c'est une poignée de réfugiés et volontaires, tout sourire, debout dans un champ, levant un poing révolutionnaire ou leurs outils, certains écartant les bras en geste d'accueil, comme on peut voir ci-dessous :



*Photo choisie pour les étiquettes des conserves du Refugee Village for Freedom
(<https://syrianunitedrefugeefund.org/2017/07/26/refugee-village-for-freedom/>)*

Pour ajouter à la rancœur face aux ONG humanitaires, certaines d'entre elles, qui ont pourtant une reconnaissance internationale sont prises dans des affaires de corruption qui touchent directement les populations de réfugiés en Grèce. Par exemple il y en a qui n'hésitent pas à réclamer à l'État, en plus de subventions, des bâtiments occupés illégalement mais rénovés par les squatteurs qui se font évincer violemment pour qu'au final, les ONG n'utilisent même pas ces bâtiments.

En plus de se défaire de l'aide humanitaire alimentaire, le Village veut se rendre indépendant face à l'Europe et au gouvernement grec. Ne demander aucune subvention. Premièrement parce que l'Union Européenne et le gouvernement grec font bien comprendre aux réfugié.e.s qu'ils et elles ne sont pas les bienvenus ici : enfermés dans des camps lorsque ces personnes arrivent de la Turquie sur îles, camps surpeuplés où les conditions de vie sont terribles, puis relâché.e.s mais sans ressources, devant vivre dans des squats. Squats souvent menacés d'éviction par la police qui intervient parfois violemment pour fermer des bâtiments, mettant de nombreuses familles à la rue. Les réfugié.e.s doivent aussi faire face à des procédures administratives extrêmement longues et complexes, à l'impossibilité de trouver un travail... En Grèce, celles et ceux qui n'ont aucun papier ont une liberté de mouvement très réduite car les contrôles d'identité sont réguliers. Tout cela sans parler des groupes fascistes qui sévissent. Ces groupes attaquent et détruisent parfois des squats, ce qui a pu mener à la mort de certain.e.s réfugié.e.s. De plus, les volontaires qui aident les réfugié.e.s ne sont pas épargné.e.s par la police, qui les cherche parfois prioritairement lors des évictions. Il est donc difficile pour les réfugié.e.s de faire confiance au gouvernement, ou de vouloir s'y allier, lorsque la répression policière est si forte et que l'administration ne semble pas se préoccuper de leur cas.

b) Le désir d'autonomie : l'autogestion

Ce qui a également motivé la création du Village, c'est de s'organiser de manière non-hiérarchisée, ce qui pousse encore plus loin cette volonté d'indépendance. L'autogestion est très présente dans les squats d'Athènes, où des assemblées générales sont souvent organisées pour prendre les décisions.

Que ce soit dans les squats de plus d'une centaine de personnes ou dans le Village dont à peine quelques dizaines de personnes forment son cœur, la prise de décision horizontale n'est pas la plus aisée, mais elle est primordiale dans les valeurs égalitaires de celles et ceux qui participent au Village. Certain.e.s font aussi partie des personnes qui se démènent pour organiser les squats de réfugié.e.s. Le chapitre IV de ce mémoire sera consacré aux principes de l'autogestion et à ses applications au Village.

Le désir de se défaire de multiples formes de dépendance, c'est la graine qui a fait germer le Refuge Village for Freedom. Le mot « liberté » est extrêmement fort pour celles et ceux qui participent à cette aventure. La « liberté » peut s'exprimer de manières différentes selon les individus. Ainsi certain.e.s s'y sentent libres des soucis quotidiens des procédures administratives et des tensions qui peuvent exister dans les squats. La liberté peut prendre la forme du repos ou au contraire celle du travail choisi. Certain.e.s voient le Village comme une façon de se libérer des chaînes du capitalisme et de ses injonctions à la consommation et l'accumulation de biens. Ceci est d'autant plus puissant lorsque pour ces personnes l'aspect le plus sombre du capitalisme, le business de guerre, est ce qui ravage leurs pays. Enfin, il y a aussi la liberté de prendre des décisions par soi-même, en accord avec un groupe de confiance, qui permet de reprendre en main son existence pour des personnes qui subissent l'exil. Tel du mycélium toutes ces perceptions s'entremêlent et se complètent. C'est cette rencontre de toutes ces idées, leur mise en commun, leur réarrangement lors de leur contact qui font que le Village est ce qu'il est : un village pour la liberté. Cette rencontre des idées, ces formes d'indépendance face à toutes sortes de servitude (entités, façons de faire figées dans un certain modèle, soucis personnel...) sont rendues possibles par l'autogestion. En effet l'autogestion place au cœur de son fonctionnement la discussion : les idéaux et les désirs de chacun.e sont pris en compte pour que tou.te.s se retrouvent dans les valeurs du projet. Ceci sera abordé plus longuement au chapitre suivant (chapitre III « Les différentes perceptions et discours autour du Village »).

c) La mise en place du Village

À peine la graine de l'idée du Village a-t-elle germé qu'elle a tout de suite été plantée, sans attendre qu'elle se développe un peu plus dans une pépinière, comme pour être sûrs qu'elle donnera un bel arbre. Ici celles et ceux qui ont eu l'idée du Village se sont tout de suite mis en action pour lui donner une réalité.

Grâce à Vasilis, un ami grec que connaissait Kastro, quelques terres sont mises à leur disposition, tout d'abord gratuitement. Puis, petit à petit, les personnes du Village rencontrent des personnes des environs, grâce à Kastro qui parle couramment grec et qui n'hésite pas à aborder les gens. Ainsi, dès la deuxième année le Village a pu louer plus de terres et acquérir des animaux (vaches, moutons et chèvres), cela financé par les dons de particuliers et les recettes générées par la vente des premières récoltes.

F : In the beginning you know, it's not easy to find a place, a land to rent it. So there is one friend of us, he help us to get land, or small land to rent from his uncle and after that, we started to talk with our friends, like to get some animals [...]. His father was mayor before. Yeah and, eh, he helped so much in the beginning, and until now to be honest with you [...]. [This] is facilitated with Kastro because he speaks Greek, and it's easier to make communication and...

L : Did he knew people already in the area ? [...]

F : No, no, no.

L : You met them ?

F : Yeah, we met them... when we started the project and because his Greek language and this character, it was too easy to build friendship with people in the Village.

Le Village a donc pu démarrer assez vite et a apporté des légumes à différents squats dès le premier été, puis des produits laitiers dès la deuxième année.

Le Village a mûri au cours de ses trois ans d'existence. L'idée va désormais au-delà de l'apport alimentaire. Le Village est maintenant aussi un lieu où des familles subissant l'exil peuvent choisir de s'arrêter afin d'y commencer une nouvelle vie, comme l'explique Fahed :

F : The Village is one project project build by self-organise...with solidarity. This project... is stand, or build, to help the families and refugees in squats. This was the main idea : to independ ourselves to create and make our food, without waiting the... founders or donators to bring food for this building. After that, the idea get bigger and to... create or... give a chance for some refugees or some families they would like to stay in Greece to work and... like... make some money to... to have stable life.

d) Faire croître le Village

Lors des assemblées du 5th School Squat, Kastro mentionne régulièrement l'existence du projet pour les nouvelles et nouveaux arrivant.e.s ou celles et ceux qui ne sont pas encore venu.e.s. Pendant une assemblée à l'École à laquelle j'ai pu assister, Kastro parle du projet à la fin de l'assemblée. Il aborde le fait que beaucoup de produits du Village arrivent régulièrement à la 5th School. Après avoir critiqué avec véhémence l'aide humanitaire comme décrit plus haut, il ajoute : « Je pense qu'il est possible de nourrir tout le monde ici avec le Village, mais il y a beaucoup de travail. Pour le moment il y a sept personnes qui travaillent mais ce n'est pas possible de nourrir les 200 personnes de l'École pour le moment [hors saison]. Des gens nous ont donné des choses pour le Village les années d'avant, beaucoup d'argent. Cette année encore : j'ai demandé des terres et des plantes. On en a déjà planté 13 000 : des tomates, des concombres, des haricots... mais on doit encore travailler. Tout le monde ici peut venir. Les familles peuvent venir pour des vacances et pour aider. » Il ajoute non sans humour : « Si vous voulez aider, venez, si vous ne voulez pas c'est bien, mais venez quand même. » (notes du carnet de terrain, 23 mai 2019). Il essaie d'amener régulièrement des familles, une différente par semaine, pour leur montrer ce qu'est le projet, pour leur donner envie de s'impliquer. Ceci avec plus ou moins de succès. Mais il me répète souvent qu'il est optimiste grâce à la famille qui vient de s'installer pour de bon au Village, d'après lui cela donnera sûrement envie à d'autres personnes de faire de

même. En effet, comme nous allons le détailler dans la partie II. g) de ce chapitre, le but est de trouver une maison, au tout du moins un espace de vie personnel aux familles ou personnes seules (ce qui n'est pas encore arrivé) qui veulent s'installer au Village. En plus de cela elles auront une parcelle pour elles, qui augmentera en taille avec les années passées au projet et auront une part des recettes gérées par la vente des produits du Village.

Kastro parle aussi personnellement du projet aux familles ou hommes célibataires qui arrivent pour habiter à l'École, surtout s'il sait que ces personnes viennent de milieux ruraux. En effet, ce sont plus souvent ces dernières qui sont intéressées par le projet, les personnes venant de milieux urbains étant plus rebutées par le travail agricole. Ce phénomène sera abordé au chapitre II. Comme l'explique Ibrahim, lorsqu'il discute avec Kastro lors de son arrivée à l'École, il lui propose de venir au Village dès qu'il sait qu'Ibrahim vient lui-même d'un village en Syrie.

L : When you arrived in the School, you knew straight away about the Village ? [...]

I : Kastro speak with me : « you want go to the Village ? » « yes, I want go. »

L : Mmh.

I : He don't... « you come to the Village. », he don't speak. I come : « Where are you from ? » « I am from Syria ». « You... Wen [= where] live ? City or village ? » I speak with Kastro : « In a village ». « Ok, we have Village Freedom, you want go ? » « Ok I like village » Yeah... I don't like city for all person, all cars, all... Yes. I go to the Village... the Village Freedom I like [...] Yes. [giggles]

Le bouche-à-oreille fonctionne aussi, entre amis ou membres de la même famille. Par exemple, Hassan, le frère d'Ibrahim est resté pendant un an au 5th School Squat avant qu'Ibrahim arrive et a participé activement au Village. Comme il parlait quotidiennement à son frère par téléphone, Hassan a pu lui raconter au jour le jour ce qu'il faisait au Village et il lui envoyait des photos. C'est donc tout naturellement qu'Ibrahim s'est dirigé vers l'École et le Village lorsqu'il est arrivé en Grèce, alors qu'Hassan était déjà parti aux Pays-Bas.

Ainsi, si certaines personnes partent du Village, d'autres arrivent aussi, le but étant d'en intéresser le plus possible, pour le faire grandir.

III. Situation géographique et agronomique

Le Refugee Village for Freedom se situe à 70 kilomètres du centre d'Athènes, soit 1h30 de trajet en voiture, au Nord-Ouest. La ville la plus proche est Thèbes, au Nord-Est. La première maison louée est dans le petit village de Kaparelli, tandis que la nouvelle qui va être progressivement achetée, selon les dons et les recettes du projet, se situe seule sur la route entre Platées et Erythres à environ 10 minutes en voiture de ces villages, d'un côté ou de l'autre. Il y a environ 3500 habitants à Platées et 4000 Erythres, Kaparelli est beau-

coup plus petit. Les habitué.e.s du projet se rendent souvent à Erythres, pour leurs petites courses ou prendre un *caffè freddo*, dans le café d'une jeune grecque très amie avec Kastro et Majed. Les parcelles sont réparties au milieu d'autres champs dans les environs, jamais à plus de 15 minutes en voiture. On y accède par des chemins cabossés, on s'arrête souvent pour dire bonjour aux agriculteurs voisins, on salue les travailleurs agricoles, majoritairement Pakistanais. La région est vallonnée, de hautes collines la coupe du Golfe de Corinthe qui se trouve à une quinzaine de kilomètres de là, au Sud-Ouest. Le climat est méditerranéen, avec des étés très chauds (2018, Beck et al.). Quand on fait référence au lieu et non pas au projet, ce que désigne le « Village », c'est d'abord la première maison, qui maintenant est appelée « la maison de Kaparelli » et maintenant c'est la deuxième maison, acquise courant mai, que l'on désigne ainsi, les champs faisant partie de cette entité.



Vue du chemin de la maison de Kaparelli

L. Chaussebourg, 2019

Lors de mes différents séjours au Village, on ne m'a emmenée que sur une parcelle, la plus grande, mais on m'a assurée qu'il y en avait d'autres, dont l'une est une oliveraie avec des vignes. Les renseignements agronomiques ont été les plus difficile à trouver, comme si cela était le cadet des soucis des personnes que j'ai pu interviewer, rechignant à me donner des informations précises et passant vite à autre chose. Le Village loue en tout 64 000 m² de terres arables réparties en trois parcelles : une de 6 000 m², une de 18 000 m² et une dernière de 4 ha. La location de ces terres coûte en tout 5680 euros par an. Le sol de la région est calcaire (2015, OPEKEPE; Aristotle University of Thessaloniki) et différents interviewés m'ont plusieurs fois répété que la terre était bonne à cultiver. Afin de s'assurer une certaine qualité de sol, sans produits chimiques, les terres louées sont des terres qui ont été abandonnées pendant une quinzaine d'années :

K : We rent field who they don't work for long time. We don't go to field who last year have chemicals, like this. We find fields who maybe... Fifteen years they don't work. And it's clean.

Pour les semences, elles sont achetées à un collectif grec qui se donne pour mission de préserver les semences rustiques de la région en agriculture biologique et dont je n'ai pas pu avoir plus d'information, malgré mes questions répétées. La dépense en semences par an s'élève à 2200 euros.

Pour ce qui est de l'eau sur la grande parcelle, où cette année sont plantées majoritairement des tomates avec aussi quelques lignes de pois et plantes aromatiques, c'est un voisin qui partage la sienne. Il paye son accès, qui vient d'un forage. En échange, il cultive lui aussi des tomates sur la moitié du champ loué par le Refugee Village for Freedom, avec pour condition de ne pas utiliser de produits chimiques, afin de ne pas polluer leur culture à eux. Il arrose toute la parcelle grâce à son vieux pulvérisateur. Il y a également deux containers sur le terrain, l'un étant des sanitaires, utilisés probablement lors de la saison estivale où des volontaires dorment sous tentes sur la parcelle et le second servant à entreposer du matériel. Le verrou de ce dernier a été forcé, certains outils ont été volés, c'est pourquoi il faut parfois vérifier que tout est bien en place.

La location de la maison de Kaparelli coûte 100 euros par mois et la nouvelle maison va être achetée pour 40 000 euros. Elle sera payée en plusieurs fois selon les ressources du projet, qui fluctuent puisqu'elles dépendent en grande partie de dons individuels et ponctuels et de la saison. L'acquisition de cette maison est perçue par tous ceux qui participent au projet comme un tournant majeur dans l'évolution du Village, dont le champ d'action va pouvoir s'étendre. En effet la première maison ne comptait qu'une pièce commune qui a été divisée en deux avec des rideaux pour faire une chambre et un salon, une cuisine et une salle de bain. À l'extérieur, il y a petit potager, envahi d'adventices lors de mon séjour. La nouvelle maison quant à elle, bleue et blanche, est beaucoup plus grande et elle compte un étage. Il y a quatre chambres et deux salles de bain, une salle à manger-cuisine, une kitchenette qui peut servir de chambre et trois grandes pièces ressemblant pour l'instant à des caves/ garages mais qui seront aménagées comme nous allons le voir dans la partie suivante. Il y a aussi une extension d'une pièce sur le bord de la route qui sert pour le moment de débarras et dans la cour deux cabanes de jardin dont l'une a été transformée en étable pour les veaux. Cette grande cour ombragée va accueillir une étable pour les vaches et un poulailler. Erika m'a fait remarquer la présence d'un très beau cèdre en face de la maison, arbre chargé de symboles dans la religion musulmane, qui ne peut être que de bon augure pour le Village.

Il y a très peu de machinerie et d'outillage au Village. À la fin du mois de juin, une petite ONG Allemande, qui travaille avec des réfugiés en Turquie sur un projet similaire à celui du Village, a acheté un vieux tracteur, au plus grand bonheur de ceux travaillant le plus souvent dans les champs. Jusque là, le collectif demandait aux voisins d'aider pour les gros travaux en échange d'autres services ou de produits. Il fallait par exemple couper à la faucille de quoi nourrir les deux vaches chaque jour, 50 m² d'herbes hautes dans des jachères majoritairement des graminées avec quelques légumineuses, soit 200 kg de matière par jour d'après Majed. Elles sont aussi parfois mises à pâturer dans des terrains abandonnées. Pour l'hiver, Majed m'explique qu'entre 10 et 20 tonnes d'herbe coupée par eux-mêmes seront stockées sous plastique, sans pouvoir décrire de manière particulière de faire. Cela leur évite d'acheter de la nourriture pour bétail, pleine de produits chimiques mauvais pour la santé .

IV. Actions du Village

a) Nourrir la population de réfugié.e.s d'Exarcheia

Dès ses débuts, en 2016, le Refugee Village for Freedom a produit assez de légumes pour approvisionner régulièrement plusieurs squats de réfugiés, c'est à dire 1300 personnes (à raison de 200 personnes par squat environ), durant la saison estivale.

K : And we started from three years... to plan chickpeas, wheat, fasólia [beans]... and vegetables... and we asked from all the squats to make organization about this to... organize all this, and first years we give vegetables for all the squats.

L : How many squats ?

K : City Plaza, Notara [26], 5th [School], 2nd [School], [Acharon] 22, single men [Themistokleus 58], [Hotel] Oniro... Lavrio Camp.

L : So how much people is this ? 1000 ?

K : 1300.

L : And you gave them vegetables everyday ?

K : No. Look, sometimes, the car he go two times the day.

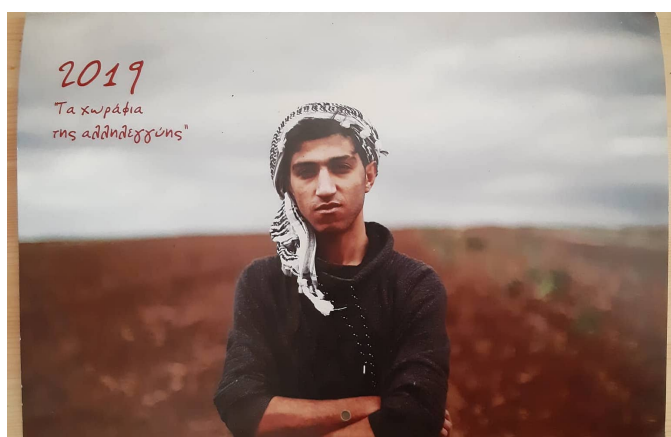
Lors de la deuxième année, le projet se dote de trois vaches, et de dix moutons grâce aux dons de particuliers. Les animaux sont gardés par un fermier des environs en échange d'une partie du lait et de services, comme par exemple l'aider à nettoyer les étables une fois par semaine. C'est Kastro qui l'a rencontré et qui lui a proposé cet échange en sympathisant avec lui. Cela permet de faire du yaourt et des fromages frais qui sont distribués avec du lait aux squats toutes les semaines lorsque les animaux ont du lait, les vaches ayant des petits une fois par an, et les brebis deux fois. Depuis l'acquisition de la nouvelle maison, une étable est en construction, les travaux sont fait à la main lorsque celles et ceux qui sont présent.e.s ont le temps de s'en occuper. Deux des vaches sont déjà sur place avec leurs veaux et la troisième sera amenée lorsqu'elle aura vêlé. Cela facilite leurs soins et évite de demander service au fermier pendant trop longtemps. Depuis cet été, une trentaine de poules ont été achetées, et le poulailler est également construit sur le site de la nouvelle maison et prévoit d'accueillir à terme une centaine de poules. Pour l'Aïd el-Fitr, les habitant.e.s de la 5th School ayant suivi le Ramadan ont demandé s'ils.elles pouvaient avoir une brebis pour fêter la rupture du jeûne. Kastro, végétarien depuis des dizaines d'années, leur a livré avec un pincement au cœur, me confiant qu'il préférerait ne pas être là quand il serait sacrifié. Mais le respect de la culture de chacun est primordial et l'accord était — presque — unanime. Aucune viande n'est d'ailleurs consommée au Village, seulement des oeufs et exceptionnellement du poisson échangé contre d'autres produits avec des pêcheurs de la région.

b) La gestion de l'argent

Dans une volonté de transparence et du rejet du système financier actuel, il n'y a pas de compte en banque pour le projet. Les donateur.trices.s sont des ami.e.s, des ami.e.s d'ami.e.s ou de petites ONG donnent. Elles.ils donnent ou bien de l'argent en liquide, en sachant pour quoi il va être utilisé (achat d'essence, de nourriture les habitant.e.s des maisons, de semences, de matériaux de rénovation...) ou bien achètent directement ce dont le Village a besoin (des animaux, des machines, une voiture...). Les personnes qui travaillent dans les champs et à l'épicerie solidaire (lorsqu'elle existait) sont rémunérées grâce aux recettes des ventes des produits, selon leur travail et non pas selon un salaire fixe. Ainsi, le travail reste libre et chacun.e peut travailler comme bon lui semble. Par décision collective, il a été décidé que les personnes qui s'investissent quotidiennement sur le long terme reçoivent une parcelle qui s'agrandit de 100 mètres carrés par an. Elles peuvent aussi être en charge d'animaux et donc prendre une part qu'elles estiment nécessaire à leurs besoins sur leur production. C'est le cas de Majed qui « a » une vache : il prend sur la traite le lait qu'il estime nécessaire pour nourrir sa famille et le reste est collectivisé.

c) Le marché

Le Village participe également au petit marché qui se tient sur la place d'Exarcheia un dimanche sur deux et vend parfois au marché de grossistes, ce qui est encore le cas aujourd'hui. Dès le début du projet, certains légumes sont transformés pour être mis en conserve, avec par exemple des tomates séchées, des navets marinés... Sur le marché, il y a aussi des fromages comme de la feta et des boules épicées et couvertes d'herbes aromatiques, une spécialité syrienne qui intriguent beaucoup les clients. Pour proposer plus de diversité sur leur étal, le Village s'associe avec certains producteurs des environs et proposent par exemple du miel, parfois des œufs, des lentilles que Vasilis dont nous avons parlé plus haut, cultive, des plantes aromatiques en pot ou récoltées ainsi que du « thé des montagnes »¹, extrêmement populaire en Grèce, dont une partie est issue de la cueillette sauvage, l'autre cultivée. Il y a également toujours sur l'étal le calendrier du Refugee Village for Freedom, très attractif avec ses photographies prenante d'un photographe grec qui a fait un reportage sur le Village (dont je n'ai malheureusement pas retrouvé le nom).



Page de couverture du calendrier 2019 du Refugee Village for Freedom

¹ *Sideritis montana*, Crapaudine des Montagnes

d) L'épicerie solidaire

Ces produits se retrouvaient aussi au « Falafel Shop », comme tout le monde l'appelait, quand il était ouvert. C'est un marché social que les réfugié.e.s et les volontaires du Village ont mis en place, de manière illégale, au cœur d'Exarcheia la deuxième année. Ouvert tous les jours, il proposait ces produits ainsi que sandwiches, dont bien entendu des falafels. Les prix étaient libres, voir même gratuits si la personne ne pouvait pas payer. Cette échoppe permettait à cinq ou sept personnes de travailler et d'apporter un peu d'argent de manière plus ou moins régulière, en particulier pour le coût des transports, le vieux van utilisé consommant beaucoup. Le « Falafel Shop » a été fermé durant mon séjour, fin mars 2019, pour plusieurs raisons. Tout d'abord les personnes qui s'en occupaient, des jeunes hommes habitant à la 5th School dont certains vont souvent au Village, se sont lancés dans des travaux de rénovation et ont arrêté par manque d'argent ou de motivation, selon les versions. Mais aussi parce que les élections Européennes approchant, la police était plus active sur les évictions, pour faire « place nette ». Or, vendre quoi que ce soit dans un endroit squatté peut être très risqué vis-à-vis de la justice, même si ce sont des actions de solidarité. Comme me l'a souligné Fahed, continuer cette activité aurait mis en danger les réfugiés y travaillant. Le problème du magasin est en suspend en ce moment mais certains se demandent s'il ne faudrait pas en ouvrir un de manière légale, seul ou en association avec d'autres producteurs. Ce projet sera abordé dans la partie II. h) suivante.

F : Falafel place yeah, was... Falafel, not only falafel. The falafel like one traditional sandwich for... was like a mirror for the project and there we can... make some money and after that... in that time, like... was very good. They are like five to seven people they work and [...] this project help them by money... help the project, like don't need to ask money, don't use all money, to go to the Village, to pick the people from squat, to go... they want to go to help and come back. But we... because everything illegally here, so... And in the end we try to help these people to get better life, so we... we decided to close this shop, because it's not more safe for this. And when the police come or... they don't believe this project, like sharing or... something for help. They will say « you use the building for business » and they want any reason to.. to put... refugees or migrants in jail or, like, to tell the local or the world : this dangerous. So we prefer to close this because we don't want to put the people they work there in dangerous cases.

L : Mmh...

F : So our goal, to give them, like to help them in the life.

e) Volontaires et réfugiés travaillant ensemble

Dès la première année, en été, beaucoup des habitant.e.s des squats viennent aider sur les champs. Pour Fahed, c'est un grand succès pour un lancement de projet :

F : Yeah, in the beginning, was good, was very succeed because a lot of refugees they come here and they leave So this project was give food and [...] collect plant, collect vegetables over families they live in squats or anywhere, and work like this circle like this : plant, give food, plant, give food... And the people they live inside the buildings, they go and help collect them... with the vegetables.

De plus, il y a environ une centaine de volontaires européens qui passent au Village sur la saison estivale, jamais plus d'une quinzaine à la fois, chacun restant selon ses envies, de quelques jours à un mois, voire plus. Ce sont des personnes qui entendent parler du projet par bouche à oreille la plupart du temps. Ou bien des amis les mettent en contact avec le Village, ou bien elles écrivent sur le groupe Facebook du Refuge Village for Freedom dont plusieurs personnes ont l'accès¹. En échange de leur investissement, les volontaires sont logés sur place s'ils et elles le désirent, jusqu'ici dans des tentes mais avec la maison plus grande une salle va être aménagée pour cela. Les volontaires sont aussi nourris avec les produits récoltés et autres aliments de base que le Village se procure, ou en achetant ou par l'aide humanitaire qui arrive dans les squats d'Athènes. Ils et elles sont les bienvenus à n'importe quel moment, tant qu'il y a du travail à faire et qu'ils et elles sont motivés et respectueux. En effet, l'organisation restant horizontale même avec les volontaires, tout le monde n'est pas toujours capable de faire preuve d'autoresponsabilité. Plusieurs personnes m'ont raconté que l'année dernière un 'volontaire' passait en fait ses journées à traîner à la maison, sans jamais venir aider ni aux champs ni lors des tâches quotidiennes. Au bout d'un certain temps, il a été prié de partir de manière plus ou moins tumultueuse. Cette année, un groupe de jeunes femmes a envoyé fin avril un message pour venir aider. Or aucun travail dans les champs n'avait été commencé et la nouvelle maison n'avait pas encore été achetée, il n'y avait donc 'rien' à leur proposer.

A ce propos, le travail agricole a commencé très tard dans la saison, environ fin mai, ce qui a été source de grande frustration pour moi. Il régnait une sorte d'inertie, comme si personne ne savait vraiment par quoi commencer. En effet Kastro est souvent celui qui prend les initiatives, or il était occupé à beaucoup d'autres choses à cette période. Une façon de faire dont nous discuterons un peu plus loin.

f) Un lieu de vacances

Dès le début, le Village est également un endroit où certaines personnes, surtout des familles viennent plus pour des « vacances » que pour travailler. Elles logent dans les maisons : à Kaparelli, il faut partager la même chambre alors que les quatre chambres de la nouvelle maison permettent aux familles d'avoir leur chambre à elles. C'est une manière d'échapper à la promiscuité des squats, à la chaleur étouffante d'Athènes et à tout les problèmes quotidiens de la ville comme les tensions avec la police ou même avec les Grecs ou encore d'autres réfugiés. C'est aussi une façon de tromper l'attente interminable des procédures administratives par lesquelles ils doivent passer. Cet aspect de vacances et de repos est d'ailleurs souligné par Vasilis, pour lui c'est ce qui devrait être le centre du projet et certains réfugiés considèrent en effet le Village ainsi, comme nous le verrons au chapitre III, partie I. b).

g) Installation des familles

¹ A ma connaissance Kastro, il m'a semblé Erika et Fahed lorsqu'il était plus impliqué

Depuis mi-mai, une famille s'est installée de manière permanente au Village, un jeune couple syrien avec le petit frère de 18 ans de l'épouse, dans la maison de Kaparelli. Cette famille arrive tout juste de Turquie où elle a travaillé dans une ferme, connaissant déjà le monde agricole. Majed passe aussi le plus clair de son temps au Village, dans la nouvelle maison, parfois accompagné de son épouse et de leur fille de 3 ans. Ces deux couples ont maintenant leur lopin de terre à eux, de part leur présence et investissement quotidiens sur le projet. Il a été décidé par commun accord que les personnes s'investissant le plus, c'est-à-dire étant sur place tous les jours ou presque, pouvaient avoir leur parcelle et donc décider d'eux-même quoi y faire. La taille de la parcelle est de 100 m² la première année et augmente de 100 m² tous les ans. C'est une manière de motiver les personnes à s'installer de manière permanente.

h) Les projets du Village

Nous sommes actuellement dans la troisième année du projet. Lors d'une conversation, Kastro m'a dit que le Village avait bien démarré à ses débuts mais qu'il avait subi une petite baisse de régime au cours de la deuxième année et en ce début de troisième année, en partie parce qu'il a fallu changer de champ et à cause du problème de l'épicerie sociale que nous avons mentionné. Mais Kastro pense que le projet est désormais sur une belle remontée grâce à la nouvelle maison et il m'a parlé de plusieurs projets que le groupe a pour le Village. Tout d'abord, et cet aspect est poussé par Erika, il faut faire des travaux dans une des salles du rez-de-chaussée pour la carrelé et mettre de bons frigos, afin qu'elle soit aux normes européennes pour faire la transformation du lait, afin de pouvoir étendre le circuit de vente (dans des magasins légaux par exemple). Une autre salle doit être aménagée afin d'accueillir les volontaires pour l'été, qui jusque là étaient installé.e.s dans des tentes. Ensuite, dans une extension au bord de la route, le groupe voudrait ouvrir un petit magasin, avec comme fer de lance des glaces, la route étant le chemin principal pour une douzaines de villages des environs afin de se rendre à la mer, à moins de 15 minutes. Il y a aussi le projet de fabriquer des cabanes capables d'accueillir des familles désirant rester ou visiter, afin de ne pas avoir à partager les chambres et changer vraiment de la promiscuité subie dans les squats. Un autre grand projet, à conjuguer au conditionnel, serait de récupérer la petite manufacture en face de la maison, un moulin désaffecté, afin d'être en capacité de transformer le blé qui est cultivé au Village. Pouvoir faire du pain (de type pitta) permettrait de tendre un peu plus vers l'autosuffisance alimentaire, d'autant plus que dans la culture du Moyen-Orient il fait systématiquement partie des repas et est parfois la base céréalière¹.

Pour remédier au problème de épicerie sociale d'Athènes, l'idée la plus concrète semble d'ouvrir légalement un magasin-sandwicherie avec certains des producteurs qui viennent au marché d'Exarcheia. La politique de prix « payez ce que vous pouvez » serait conservée, l'offre serait plus diversifiée et les coûts (charges et taxes) seraient partagés entre les vendeurs. Le Village est aussi en train de se renseigner pour par-

¹ La manière même de manger et de partager un repas implique ce pain : les plats sont disposés au milieu de la table, chacun a sa galette et déchire des morceaux pour piocher dans les plats, au gré des envies (que ce soit de la soupe, ou du riz). Cela nécessite une certaine dextérité qui fait fort défaut lorsque l'on n'est pas habitué.e.s ! On distribue ces pains jusqu'à plus faim, on les partage aussi parfois. On n'utilise que très rarement des assiettes personnelles et des couverts, d'ailleurs plutôt réservés aux plats plus Occidentaux, comme les pâtes.

ticiper aux marchés d'Erythres et de Thèbes et de voir si accéder à d'autres marchés des environs serait envisageable.

Un autre grand projet est de louer des maisons dans les villages (Platéas, Erythres, Kaparelli) en ciblant des bâtiments vides depuis longtemps, pour proposer aux propriétaires de les rénover et ainsi ne pas payer de loyer pour un ou deux ans. L'immobilier est assez accessible dans la campagne athénienne, une maison pouvant de coûter que 100 euros par mois. Kastro m'a dit être confiant à ce sujet, ce type de proposition étant intéressant pour les propriétaires car les maisons vides s'abîment, les rendant peu attractives pour de potentiels loueurs, étant déjà difficile à trouver. Cela pourrait permettre à des familles réfugiées de s'installer définitivement en Grèce, ayant un logement et du travail grâce au Village.

Certains grands projets sont partagés par tous, mais l'avenir du Village prend différents visages selon les interviewés, ce que nous allons découvrir dans le chapitre III.

i) Les interactions avec la population grecque des environs

Le Village veut s'investir auprès de la population grecque et ne pas rester fermé sur lui-même. Le Village récupère une petite partie de l'aide humanitaire que les squats d'Athènes reçoivent en quantité (denrées de base, vêtements, produits pour nourrisson...) et peut la partager avec quatre ou cinq familles grecques des environs touché par la crise. C'est aussi en raison de la crise le Refugee Village for Freedom préfère louer plutôt qu'acheter — à l'exception de la nouvelle maison — afin de ne pas déposséder les Grecs. Pour Kastro en plus d'une certaine éthique, c'est une manière de mettre en confiance les habitants de la région, pour que l'arrivée des réfugiés ne soit pas perçue comme une menace. Cela fait écho à tout un climat d'inquiétude Européen, où les personnes migrantes seraient 'voleuses de travail'. D'après lui, la population de la région ne croit pas forcément en la solidarité, ne veut pas s'y investir. Mais elle croit dans des relations de bon 'business'.

K : Look, in the Village, you see, we work together with some neighbors. This in the programme. Not because we need... we want to have good contacts with the neighbors. And we rent... And we rent fields, and we help some families.

L : Greek families ?

K : Yeah. In the clothes, in the food... like this. And eh... this very good for us. Why ? Because... you know, you can't have solidarity in the village. The people... they don't believe in solidarity, it's difficult. They want have with you... good work. Good business. And the first thing you do it's good... we don't come to take them their work. It's different, we give them work. We don't come take their money. We give them money because we rent and we ask some [services].

D'ailleurs, à l'exception de la famille de Vasilis, peu de monde dans les environs faisait confiance à ce nouveau projet. Mais lorsque que Village a fait ses preuves après la première saison, la méfiance s'est transformée en intérêt.

K : The first year, we have problems to rent. From second year, aaaall the people in the coffee... « Eh you want ? I have ! » « I have ! » « I have ! » you know. « If you want rent, I blah blah blah »... Because they know they [the refugees] don't lie and... they have [fields] and we pay... the second, have many fields without work, believe it [so it's good if someone rent them].

De plus, le Village essaie de promouvoir l'agriculture biologique auprès des agriculteurs des environs. Il y a très peu d'agriculture biologique en Grèce comme nous l'avons vu au chapitre I, partie II a). Plusieurs réunions, menées par Kastro qui parle grec, ont été organisées avec eux pour leur montrer les avantages à cultiver sans produits chimiques. Apparemment, l'argument de la santé ou celui de l'environnement ont peu de poids aux yeux de ces agriculteurs, Kastro appuie alors sur l'avantage économique, même si les résultats sont pour l'instant mitigés.

K : And we do three times meeting in the Village with the Greek people about... how it's better for the people... for... and economically. For economic, it's stupid, the people they make with pharmacy, for me stupid. [...]For economic, it's not better and for us, for health it's big problem ! But ok, because they don't worry about health, make economic... eh...

L : Mathematics.

K : Yeah, mathematics. You loose. Why ? Because they take some Mexican chickpeas and it's not from here, they can't live, you know ? It's very different climate like this and this another thing they must to do... they must save the... razza...the Greek razza [...]the chickpeas, they different, the Mexican and the... Ok the Mexican more nice and more bigger, but it's not form here, it's difficult... to live here... they need more chemicals, more... and all this it's bad for the health you know. [...]

L : And did some people changed their way of doing work ? Because of this ?

K : [chuckles :] In two years, one person. But first year, five persons. But now in last two years, father from Vasilis he changed, he start organic.

j) Un projet agroécologique ?

Le mot « agroécologie » ne semble pas connu par la plupart des personnes qui participent au Village. Elles parlent pourtant toutes d'« écologie » et de l'« environnement », avec leurs mots à elles. Cela est en partie dû à la langue : ces personnes parlent un anglais plus ou moins rudimentaire. Ensuite, il y a aussi la question de la culture. La plupart des réfugié.e.s participant au Village viennent du Moyen-Orient, surtout de Palestine et de Syrie : des pays aux contextes politiques violents. Si une réflexion contre les produits chimiques utilisés en agriculture est bien présente chez les personnes avec qui j'ai interagi, on peut se douter que les populations locales ont d'autres priorités que de réfléchir à « l'agroécologie ». Pour avoir étudié deux ans au sein de ce Master d'Agroécologie, je n'ai jamais entendu parler d'agroécologie dans cette région du monde et malgré mes recherches pour la rédaction de ce mémoire, je n'en ai pas trouvé non plus. De plus la Grèce, on l'a vu, ne s'intéresse à une agriculture se détachant du modèle conventionnel que depuis récem-

ment, et doucement. Mais avec un œil extérieur, on peut rattacher le Refugee Village for Freedom au mouvement agroécologique grâce à son esprit de transformations la suite de ce travail.

Maintenant qu'une connaissance approfondie du Refugee Village for Freedom a été développée, nous allons nous intéresser aux perceptions qu'ont les membres du collectif sur le projet et nous demander ce que cela implique.

Chapitre III- Les différentes perceptions et discours autour du Village

Dans ce chapitre, nous allons voir comment, au Village, s'exprime le potentiel de transformation au niveau des individus dans une expérience autogestionnaire. Cette analyse est permise grâce à l'enquête qualitative qui s'est déroulée sur trois mois d'observation participante, avec des notes de terrain et des entretiens sociologiques.

Un phénomène m'a beaucoup travaillé lorsque j'étais sur place : pendant de longues semaines il m'a été difficile de me représenter clairement ce qu'était le projet du Village. En plus de la barrière de la langue (peu parlaient un bon anglais et moi pas un mot d'arabe), les personnes avec qui j'étais en interaction semblaient toutes avoir des points de vue différents sur le sujet. De plus, mon séjour en Grèce s'est déroulé au printemps : de mi-avril à mi-juin. Or la saison agricole a commencé très tard au Village, vers fin mai. Avec les personnes du projet, nous restions donc souvent à Athènes et lorsque nous allions au Village nous ne faisions pas grand-chose¹ sauf les dernières semaines de mon séjour où tout s'est accéléré. Il m'était donc difficile de percevoir quels desseins étaient prévus pour le projet. Mais grâce à mon immersion totale et aux relations amicales qui se sont créées avec la plupart des personnes participant au projet (j'ai très rapidement été considérée comme faisant partie « de la famille ») j'ai pu affiner ma compréhension du Village et de ce qu'il représente au niveau des différentes perceptions individuelles. Je me suis rendue compte que ce qui faisait la force du Village, c'est d'être capable de fédérer des personnes qui n'ont pas forcément la même vision du projet. Ceci est à double tranchant car les personnes extérieures, comme moi à mon arrivée, peuvent avoir du mal à se représenter le projet, comment il fonctionne et quels sont les objectifs. Mais une fois entrés dans le projet, les individus peuvent y développer leur esprit critique et apprendre à fonctionner en collectivité.

Une étude plus approfondie sur les différentes perceptions individuelles autour du Village mais aussi une analyse sur comment le projet est présenté auprès de personnes extérieures me sembleraient très intéressantes à mener. Mais au vu des contraintes de temps (consacré au terrain) et d'écriture (longueur limitée du mémoire) nous allons nous concentrer sur ce qui illustre et éclaire ce que nous venons de voir sur l'autogestion au niveau de l'individu. Dans ce chapitre nous allons tout d'abord nous intéresser aux différentes perceptions et discours autour du Village. Puis, nous verrons qu'il existe des liens entre l'implication des individus et l'imaginaire, le discours, qu'ils développent autour du projet. Enfin, nous observerons les points communs que partagent toutes ces personnes au sujet du Village tout en développant le concept de « groupe d'affinité » car le Village en est un.

¹ Cela me semblait relever de l'inaction et me frustrait grandement les premières semaines. Je me suis ensuite habituée à ce « rythme Arabe » (« *Arabic way* » comme l'appelaient mes amis avec qui je discutais de ce temps qui me semblait s'étirer). Comme expliqué au chapitre 4, partie 2) II. b) : la perception du temps est totalement différente dans la culture Arabe « polychrone » (Hall, 1984) : il ne s'agit pas de respecter un planning défini mais de respecter un « contrat » (Hall, 1984). Le temps qui passe a peu d'importance et il n'existe pas de notion de 'temps perdu'.

I. La pluralité des discours autour du Refugee Village for Freedom

À travers l'observation de ce qu'il se passe sur le terrain et grâce à l'analyse des interviews, apparaissent trois grandes catégories de discours autour du Refugee Village for Freedom. Il y a un premier discours très engagé dans la critique envers le système dominant et qui imagine le futur du Village. Un deuxième type de discours se centre plutôt sur la solidarité et les liens affectifs qui existent au sein du projet ainsi que sur la sérénité du lieu du Village. Enfin, un troisième discours porte une critique du Village, présentée comme bien loin de l'autogestion déclarée.

Il apparaît que ces catégories de discours coïncident avec le degré d'engagement des personnes dans le projet¹. Je tiens à remarquer ici que, dans mes interviewé.e.s, les personnes que je considère ici comme les plus engagées dans le projet sont pour la plupart celles qui parlent le mieux anglais. Cela pose un problème de biais : elles ont su m'expliquer plus clairement que d'autres leur point de vue, grâce à un vocabulaire plus riche. Cependant, mon expérience de terrain relativement longue me permet de pondérer ce biais. En plus d'une observation scientifique attentive, j'ai appris à bien connaître tous mes interviewés, en créant des liens d'amitié avec eux². Associés à l'observation, ces liens m'ont permis de comprendre ces personnes au-delà des difficultés liées à la langue. Je peux donc affirmer que même si elles avaient pu exprimer de manière plus profonde et plus détaillée leur pensée, elles auraient quand même appartenu aux catégories de discours que je vais présenter ici. Seulement, les raisons de leur engagement plus modéré dans le projet auraient pu être plus analysées. Il y a aussi d'autres personnes avec qui la communication était presque impossible : la famille de Yazan vivant sur place, qui est arrivée tard et que je n'ai donc rencontré que lors de brèves occasions. Il serait pourtant extrêmement intéressant de recueillir leurs points de vue.

a) Un discours engagé et qui se projette dans le futur

Tout d'abord, il y a un discours à la fois très engagé dans la critique du système dominant et à la fois élaboré sur l'avenir du projet. Pour les personnes qui tiennent ce type de discours, le Village permet d'agir concrètement ensemble sur le système et de préparer un avenir meilleur grâce à l'évolution du projet. Kastro et Erika (même si elle est présente par intermittence) se démarquent particulièrement. Kastro surtout est vu par toutes et tous comme le pilier du Village. C'est aussi lui qui détient le plus de « pouvoir sur » (Liesenborghs, 2017)³. Ceci pose problème aux personnes qui tiennent le troisième type de discours que nous allons développer un peu plus bas. Majed tient aussi ce premier type de discours mais son anglais lui a moins permis d'aller en profondeur dans ses propos. Fahed tient aussi ce type de discours. Ces quatre personnes, avec la famille qui vit au Village, d'après ce que ces premières m'ont dit, sont celles qui s'investissent le plus dans le projet, qui y mettent le plus d'énergie et passent le plus de temps au Village. Il y a une femme grecque qui

¹ La présentation des interviewé.e.s se trouve dans le chapitre II, partie I

² À l'exception d'Erika, que je n'ai rencontré qu'à de (trop) rares occasions mais elle parle anglais couramment. La question de l'affect dans la recherche est abordé au chapitre I, partie I.

³ Les « pouvoirs sur » sont abordés au chapitre 4, partie 2) IV. a)

s'implique beaucoup dans le projet, que j'ai vu souvent mais avec qui j'ai eu peu l'occasion de discuter. Mais Kastro et Fahed m'ont souvent dit qu'elle était très active dans le projet, surtout du côté d'Athènes, même si elle vient parfois au Village. Kastro, Majed et la famille du village forment le « premier cercle de décision » décrit dans le chapitre 4, partie 2) I. b), mais d'autres le rejoignent lorsqu'ils ou elles sont sur place.

Ces quatre interviewé.e.s m'ont parlé de ce qu'elle et ils voyaient pour le futur du Village, que ce soit un futur proche ou plus lointain. Par exemple, Erika m'a aussi bien dit qu'il fallait que le Village mette sa fromagerie aux normes hygiéniques européennes pour commercialiser les produits en dehors des circuits alternatifs tout comme elle partageait sa certitude que le Village allait pouvoir être réellement autonome grâce à ses récoltes dans un ou deux ans. Les trois hommes parlent d'accéder très prochainement à des marchés dans les villages voisins tout en se promettant plus loin dans l'avenir. Fahed a évoqué son envie de créer une communauté dans un cadre idyllique (en mettant en place une multitude de petits potagers par exemple), ou chacun.e pourrait laisser s'exprimer sa créativité. Majed m'a souvent parlé de son désir d'habiter en permanence au Village, tout comme Kastro pour qui le rêve serait d'y rester pour se consacrer à la peinture tout en travaillant dans les champs.

Il y a aussi chez ces personnes une critique engagée contre le système capitaliste, les gouvernements et l'aide humanitaire dénuée d'humanité. L'autogestion est prônée comme étant centrale au projet parce qu'elle permet de se détacher du système dominant et elle est facteur d'entraide. L'activité agricole tendant vers l'autosuffisance est perçue comme la clé de l'indépendance, et même de la liberté pour les réfugié.e.s.

C'est la première chose qu'expose Fahed lorsque je lui demande de m'expliquer le Village et il enchaîne directement sur l'horizon du projet qui est de créer un lieu de vie pour les réfugié.e.s souhaitant s'installer en Grèce :

F : The Village is one project project build by self-organise...with solidarity. This project... is stand, or build to help the families and refugees in squats. This was the main idea to independ ourselves to create and make our food, without waiting the... founders or donators to bring food for this building. After that, the idea get bigger to... create or... give a chance for some refugees or some families they would like to stay in Greece to work and... like... make some money to... to have stable life.

Au quotidien, Fahed est très actif dans l'organisation de plusieurs squats, surtout celui de la 5th School. Il est engagé politiquement -il fait d'ailleurs des actions avec un parti pour la libération de la Palestine- et critique souvent le système capitaliste. Plus loin dans l'interview, il explique sa vision du projet : créer une communauté qui partage les mêmes valeurs.

F : The difference between the squats and the Village : the squat we created because there is no choice for this, but the Village we... decided because, like... this our ['rêve' ? In French ?] [...] I would like... to... to create... a place, this place... be welcoming for everyone, especially of refugees and migrants, far away of using, far away of the... the bad values! ... they destroyed our countries, they destroyed the... the normal life[...] of people. So be far away of using, far away of eh... of benefits, of... of cheating... far

¹ Pour avoir eu de nombreuses conversations avec lui sur ce sujet, ces « mauvaises valeurs » sont celles du capitalisme, car pour lui le business de guerre (avec les ventes d'armes et les disputes entre grandes puissances) est le principal moteur des conflits qui ravagent le Moyen-Orient et le rejet des réfugié.e.s des pays Occidentaux est aussi ancré dans le paradigme dominant, rongés par les inégalités et les privilèges de classe.

away of everything, like. Just village, small village, small society... hang up, hang us [clearly wanted to say something like « to recover together » or « keep going »]... live in peace. Without all the complex of this...life. And this problem. And just with land, with nature... and I say we don't need more.

La création d'une communauté qui se suffit à elle-même est d'ailleurs la raison pour laquelle le projet est appelé « le Village » :

F : Actually this is the mean of when we call this project like « Village », because really, we want like the houses, the land, the small factories... everything around us create a small village and... this is the goal, actually.

Pour Kastro, choisir l'autogestion est un acte politique. De plus, l'agriculture sans produits chimiques et avec des semences paysannes, arriver à produire sa propre nourriture, c'est la clé pour sortir du système dominant, destructeur. C'est ce système capitaliste qui crée les crises, dont la plus violente est la guerre.

L : And... Would you say this project is politically engaged or not so much ?

K : Good politic. Big politic, ok. Politic about... you know... about auto-organized. About... no boss... [...] You don't work for anothers, you work for yourself. And about the system who have change everything. In the seeds and like this. [...] I think, the crisis is not physical phenomena like raining, like, you know. [...] The system fix [make] any crisis... for they can control the people more. [...] Easy, like this... Too difficult have to eat... and difficult to live with house... Ask the system many things. And when you can find your food, I think, it's... two things : first, you don't pay from supermarket and second, you can't ask for the system more things. And this the thing politics. For this we are open to any person, no just refugee, greek, anyone. [...] Look, the refugees it's some... something from the war. The war is politic. [...] And... like this work. Yeah.[...] , it's... pff... the true. [...] The fact of working with refugees is politic.

Les personnes qui subissent la guerre sont donc les premières victimes du système. Et les personnes qui la fuient subissent encore dans les pays Occidentaux la violence de la hiérarchie sociale. Non désirées, elles se retrouvent dans une grande précarité économique mais aussi sociale. Une situation dégradante, accentuée par l'attitude des grandes organisations humanitaires dont la violence symbolique se trouve au cœur même de leur complaisance. Lors d'une assemblée générale à la 5th School, Kastro a comparé la situation des réfugiés qui doivent se nourrir de l'aide humanitaire à celles d'animaux quémandant de la nourriture.

L : So [...] it's not only just for eat but also to... get free from receiving food from organizations, things like that, no ?

K : Eh, this... we must stop this. Ask many times, I don't know it's very stupid, if you eat from the organizations, from... it's not good.

L : Why do you say it's not good ? [...]

K : Ok, the people who they give you food, they never believe you are the same. When I give you food, sure in somewhere in feel [stick out the chest] and you feel [bend the back], you never feel the same.

Erika également a des revendications fortes contre l'économie de guerre. De plus, en tant que citoyenne des Pays-Bas, elle estime qu'elle doit agir pour résoudre les problèmes que pose son pays en vendant des armes :

E : And we are responsible, you know. We sell weapons to them. [...] So I think if you do that, you also have the responsibility to... take the people who flees from these weapons. From the war. [...] If the government no, as people have to do. We don't have to think of government fix everything.

Elle est révoltée par l'injustice que subissent les réfugié.e.s de guerre comme les migrants économiques, qu'on rend illégaux. Alors que de nombreuses personnes Occidentales migrent aussi mais sans problème¹. Comme pour Kastro, Erika voit l'agriculture sortie du système capitaliste comme une solution durable pour redonner leur indépendance aux réfugié.e.s :

E : I say to the people who send this money : « You still giving from your money food to the people now ! Cause this cow gives milk and we make cheese and this. » [...] They give one money and we make a looooot of food from it. Still. [...] Because we invest in the right things. We don't gonna buy food for 10.000 [euros] for the squats, no : we make this farm who bring this food continuously ! This is the answer. For me it's the answer. Also for Athens. [...] I believe in that... I believe in agriculture.

Elle ajoute que la mauvaise qualité de l'alimentation des réfugiés est un problème, non seulement pour la santé physique et mentale mais aussi pour la sécurité sociale qui ne peut pas gérer tous les malades par manque de moyens :

E : I think this is the answer. Because you can give free food, for the homes, for the groups who cook in the streets. Healthy food. Because I speak with many doctors and they say all these people here on the street they have sickness because the lack of vitamins, minerals, things like this. So it's an answer to even health care system. [...] And also the mind gets better, psychology gets better if you have healthy food.

Erika défend aussi farouchement l'autogestion, d'autant plus qu'ayant travaillé pour un parti écologiste, elle est écœurée de l'inaction politique. Pour elle, chacun.e doit pouvoir exprimer ses idées et le groupe saura s'il est pertinent de les suivre ou non :

E : So it's already cooperation, form everywhere. When I have an idea, my idea is as valuable as the idea of Kastro or a small child. [...] When the time is right and it's a good idea, it will follow. If not, we'll not follow.

De plus, Erika souligne plusieurs fois sa détermination à ne pas déshumaniser son ONG : elle n'est financée que par des particuliers et uniquement le strict minimum des dons est utilisé pour la faire fonctionner. Il n'y a pas de salarié, la solidarité passe avant tout. Elle ne veut pas non plus faire de l'humanitaire, mais seulement aider des projets. Elle insiste sur le fait que le Village est avant tout le projet de personnes réfugié.e.s et donc que c'est à ces personnes de prendre les décisions, qui les concernent directement. Comme Erika participe activement au projet, elle partage cependant ses idées, et prend des initiatives pour certaines choses. Mais elle précise que les personnes de Village lui rendent aussi des services, ce qui crée une relation d'échange. Par exemple Kastro, qui connaît tout le monde à Exarcheia, l'aide pour d'autres projets qu'elle a sur place :

¹ Ces personnes sont d'ailleurs généralement appelée « expatriées » et non pas « migrantes »

E : And we help for what he cannot do, and it's a two way street. It's a cooperation. Because when I need something in Athens from him, he help me with this. I want that too ! Otherwise I become aid again. I don't want to be aid.

Majed souligne que l'autogestion, grâce à l'organisation horizontale permet non seulement de se libérer de la domination patronale mais aussi de trouver une égalité qu'il n'existe pas en Europe envers les réfugiés :

R : In Germany have work but not good. For person Germany one hour, 12 euro. For person refugee, 7 euros. This problem. What the same ? [...] This here, this work for me, not work me together eh... what the name ? Big boss ? I don't like work with big boss! [both laugh] Yes.

Il ajoute plus tard : « This project is for change ». Toutes et tous ponctuent leur discours de l'affirmation qu'il faut *croire* dans le Village pour se lancer dans l'aventure. Kastro dit même que le Village « a besoin de gens qui croient en lui ». Si on ne croit pas dans le projet, alors les efforts à fournir semblent herculéens et la récompense immédiate ridicule. Alors qu'au contraire, si on se projette assez loin dans le temps pour percevoir tout le potentiel du Village, on a envie de tout faire pour faire fonctionner le projet.

Il est aussi intéressant de noter que chez ces personnes, l'idée revient souvent qu'il faut « prouver » au reste du monde que les réfugié.e.s sont capables de prendre en main leur vie et qu'ils et elles « méritent » de mener une existence qui leur appartient. Par exemple Fahed :

F : We deserve¹ have beautiful, you know... From war to street to squat, so I think we... if we should to do something, we should do something beautiful, like, to get all our... hard... hard times of us. Let's live colors and... nature. [...] . I hope we have some creative people they... they will make this field change, really, like when anyone come to see this place, they feel really « this people respect the nature, respect the land, they are creative and they deserve better conditions, they deserve to stay... » And not something heavy for the local people [...] I want to keep our project in a beautiful way, good side... and don't give anyone any reason to refuse this new part of the Village.

En plus de tout cela, pour toutes ces personnes, le Village est aussi une grande famille où se nouent des liens forts.

b) Un discours centré sur la solidarité, sur les liens affectifs et sur la sérénité du lieu

Cet autre type de discours est plus ancré dans le présent et la critique sociale est moins vive. Les personnes qui tiennent ce discours se centrent surtout sur le fait que le Village soit un groupe de solidarité où se développent des liens sociaux forts, comparés à ceux de la famille. Yassin et Ibrahim tiennent ce type de propos dans leur interview.

Y : Some families they go with us and they cooking for us and eh... we eat together, yeah. It's nice when you eat with... like a family, your family.

¹ Il appuie sur ce mot dans ses propos.

Elles voient aussi dans le Village un refuge pour échapper aux problèmes quotidiens, loin d'Athènes. À Athènes et particulièrement à Exarcheia, plane en permanence le menace de la police, qui peut lancer des évictions sur les squats à n'importe quel moment, qui quadrille les rues pour faire des contrôles d'identité. Si les squats sont avant tout des lieux de solidarité, ils ont aussi leurs désaccords, avec la tension que chacun.e ressent de leur situation, aiguisée par la promiscuité.

L : And why do you prefer the Village than Athens ?

Y : I don't know, because it's quiet here ! [...] And there, here it's... If you stay they want to work a lot of problems. [clicks tongue] [...] With all the police, with the people... yeah because the area it's [clicks tongue] it's not good.

Le Village permet d'oublier la ville et de tromper l'attente des interminables procédures administratives grâce à l'ambiance bienveillante qui y règne et grâce au cadre reposant. Le fait de travailler dans une démarche solidaire afin de nourrir d'autres réfugiés est aussi très important pour Ibrahim.

I : I : I like we work all together. We work, we come food for refugee, this I like, we help. [...] I am... happy for help, you know ? Yes. [...] I want to help, I want... not just help. I want go. To Village, to Omónia, to... I don't like every day wait in the School. It's problem this, eeh. Ok. I go to School, go to my room. [...]. Every day eeh... sleep and on internet. [...] Yes, I want go to Village. In the Village I look animals [...] I look trees, mountains... And we work... good, we walking... Playing !

L : Yeah ?

I : Yes we playing for football. And we dancing...

Vasilis, même s'il est un peu à part du projet, souligne plusieurs fois l'importance de créer un endroit où les réfugiés puissent se reposer, passer des vacances, être loin des squats. Pour lui, il faut choisir entre créer un tel endroit et faire vraiment une activité agricole. Car pour être rentable en agriculture, surtout sans intrants chimiques, il faut beaucoup travailler. Or pour se consacrer autant à ce travail, il faut que les personnes aient un rêve, sinon cela ne vaut pas la peine. Et pour lui, c'est bien le problème car peu de réfugié.e.s veulent bien travailler de manière aussi laborieuse dans les champs du Village puisqu'ils et elles n'en voient pas l'intérêt. Ils et elles n'ont pas de vision globale du projet, un problème qui sera abordé dans le chapitre IV suivant, partie 2) IV.

J'ai entendu plusieurs fois Ibrahim se rapprocher de la troisième forme de discours, hors de l'entretien, lorsqu'il était avec Naji. Il semble naviguer entre les deux, selon l'humeur mais aussi peut-être a-t-il préféré ne pas tenir de propos durs envers le Village pendant l'entretien. Cette ambivalence entre deux discours est aussi l'apanage de toute la bande « des garçons »¹ à qui je n'ai pas demandé d'entretien car une discussion soutenue en anglais aurait été trop difficile.

¹ « *The boys* » : groupe de jeunes hommes voyageant seuls qui habitent à l'École, presque tous dans la même chambre et qui sont proches de Kastro (ils viennent le voir dans « son bureau » dès qu'il est à l'École). Les relations sont fraternelles. Fahed, Yassin, Ibrahim et Naji en font partie. La plupart des autres hommes vont régulièrement au Village, ou parce qu'ils ont envie, ou parce que Kastro leur demande de venir aider si l y a des gros travaux et pas assez de bras.

c) Un discours critique envers le Village

Enfin, un troisième discours présente les objectifs du Village comme une utopie mais critique ce qui est mis en place concrètement : l'organisation y est présentée comme bien trop hiérarchique et le travail agricole est perçu comme trop dur. Naji est la seule personne qui a ce point de vue que j'ai pu interviewer ¹. Il concède qu'il n'est jamais allé lui-même au Village mais il fait partie du groupe amical de jeunes hommes qui y vont régulièrement, mais pas toujours ensemble, et tire donc son avis des conversations qu'il a eu avec eux et de ce qu'il a observé. Pour lui, l'idée du Village, le fait de créer une communauté égalitaire est très « belle ». Ce qui pose problème, c'est la manière de faire :

N : I know it's a new place for eh... who don't have... place. Like here. No have work, no have place. This is the idea of the Village. Eh...I think it's like creating new world for refugees. In this. [...] And from their work in the land, they must earn money to help the people here. In School and other squats. This is the idea of the project. Eh... The refugees so they don't need other people. [...] The idea, about the Village, it's eh... very beautiful. But... How they do it, it's not beautiful.

Naji souligne trois principaux problèmes dans cette manière de faire. Tout d'abord, le travail au Village est très dur alors que les personnes qui vont au Village pour aider viennent comme volontaires et qu'elles devraient donc avoir une charge de travail moins importante :

N : When you go... you go like a worker. Not like a volunteer there. You are going volunteer but you are working like a worker. Not as a volunteer.

L : You mean you work a lot ?

N : Yes.

Ensuite, il y a la relation avec l'argent. Pour lui, le « socialisme » est une utopie, mais il est impossible de fonctionner sans argent, surtout dans la société actuelle. De plus, tout travail doit être payé, or celles et ceux qui travaillent au Village ne reçoivent rien. Pire encore, il dénonce l'attitude de Kastro, qui a l'argent en horreur², de leur dire qu'ils et elles vont être payé.e.s, sans jamais donner suite à ces promesses :

N : You cannot create great things from nothing. It's... almost impossible.[...] No one work without money.

[...]

N : And [Kastro] told them he will give them for everyday work twenty euros. It was before maybe three months. Until now they didn't take anything. [...]

L : And did they ask Kastro to give the money ?

¹ Comme exposé plus haut, les autres personnes qui semblaient avoir ce point de vue se seraient fatiguées vite pendant un entretien, l'anglais leur demandant beaucoup d'efforts.

² Kastro ne s'exprime pas clairement sur l'argent, mais d'après mes observations, il en a une notion toute relative et s'il ne le déteste pas, l'argent lui en est tout cas totalement indifférent. S'il en a sur lui, il n'hésite pas à le distribuer sans regarder (je ne compte même plus les tournées de cafés et les paquets de cigarettes qui accompagnaient chaque aller-retour au Village). Mais il ne projette jamais les besoins quotidiens du futur, puisqu'il vit toujours à l'improviste. Par exemple les personnes qui vivent au Village n'ont pas de carte bancaire, c'est donc lui qui fournit de l'argent liquide pour acheter du pain, du café, de l'essence... Or parfois il part soudainement du Village parce qu'il est demandé à Athènes. Il part en disant qu'il reviendra le lendemain mais il s'absente parfois pendant plusieurs jours. L'argent vient forcément à manquer, alors que cet argent doit répondre à des besoins essentiels, ce qui même bloque le travail au Village (les champs sont trop loins pour s'y rendre à pied). C'est d'ailleurs une source permanente de tension entre lui et Majed. Kastro refuse au maximum de toucher à l'argent. On le voit par exemple dans l'interview d'Erika lorsqu'elle parle des dons : « Il ne veut pas recevoir l'argent lui-même. Il veut que j'achète les choses moi-même et que je lui donne. Il ne prend pas d'argent. »

N : Yeah. « Later, I don't have now». [silence] Maybe I feel that because I am not with the socialism. [...] the socialism it's... in the paper, it's very good. But in real it's very bad. No one can do it.

L : Yeah ?

N : I believe, yeah. [...]

L : So you think the money makes everything work ?

N : Yeah. Exactly. [...] This time now is liberalist. Not socialism.

Enfin Naji critique la mainmise de Kastro sur l'organisation du projet, qui semble tout diriger d'une poigne de fer.

N : For exemple, anything you do with Kastro, if he didn't told you to do that, you will be wrong. Anything. Cut this tree and Kastro he comes to shout at you 'cause you cut it. But if he come and told you cut it, it's ok. [...] You are right but he will say you are wrong. And shout at you [laugh] Every time. For everything [laugh] [silence] This is in my mind, how I think. [...] Socialism. Kastro says always that, we are socialist, but he is dictator [chuckles].

L : Like what happened in Russia ! [both laugh]

N : Yeah. The same system. The same school. [chuckles]

Pour Naji, ces trois problèmes relèvent même de l'« exploitation » et c'est pourquoi il refuse d'aller au Village, même lorsque je lui demande s'il n'irait pas pour des « vacances ». Il rit à cette idée en répliquant qu'il aurait trop peur qu'on lui demande de travailler. Il précise cependant que si les moyens employés pour arriver à concrétiser l'idée du Village étaient différents, il participerait au projet, notamment si le travail était rémunéré ou bien s'il était moins laborieux.

Grâce à l'analyse des propos tenus par les personnes interviewées sur le Village, trois formes de discours apparaissent. Voyons maintenant à quoi sont liées les différentes perceptions qu'il existent autour du projet.

II. Liens entre implication individuelle et imaginaire autour du projet

a) Implication différentes, discours différents

Les formes de récits que nous venons d'étudier créent un certain imaginaire autour du Village selon la personne à qui l'on s'adresse. Il s'avère que ces discours sont liés à l'implication de l'individu dans le projet : plus la personne est engagée dans le Village, plus son discours sera critique envers le système et visionnaire sur l'avenir du projet.

Il serait intéressant de mener une étude plus approfondie à ce sujet. En effet les personnes qui portent le discours le plus critique envers le paradigme dominant de l'organisation sociale et qui sont les plus impliquées dans le projet, ont déjà une longue histoire dans l'activisme politique et ont participé à d'autres expériences autogestionnaires. Les expériences autogestionnaires permettent aux individus d'acérer leur sens critique, comme on l'a vu dans la littérature étudiée dans le chapitre précédent. Il serait donc intéressant de re-

tracer les expériences des interviewé.e.s qui partagent le premier discours afin de voir ce qu'ils et elles ont acquis avant de participer au Village et en quoi leur réflexion s'est développée en son sein. Par exemple, au cours d'autres conversations avec Fahed, il m'a expliqué qu'avant de partir de Gaza, les rôles genrés étaient très ancrés chez lui. En participant à différents collectifs notamment en Grèce, il a ouvert sa réflexion sur l'égalité hommes-femmes et il en est maintenant un fervent défenseur. Il m'a d'ailleurs souligné plusieurs fois qu'il aimerait que les femmes de culture arabe participent plus activement au Village. Or elles ne prennent pas toutes la parole car la plupart sont encore enfermées dans leur rôle genré où elles n'ont pas la légitimité de prendre des décisions. Et inversement certains hommes ne sont peut-être pas encore enclins à les écouter. Ce petit exemple montre bien qu'il est possible de transformer sa vision du monde en participant à des expériences autogestionnaires.

Il serait aussi intéressant de suivre l'évolution de la réflexion des personnes qui tiennent le deuxième discours. On pourrait alors voir si le fait de participer de plus en plus dans le Village aiguise effectivement leur esprit critique et les ouvre à imaginer le futur du Village.

Certain.e.s réfugié.e.s qui ne participent pas au Village, ou bien très peu mais qui connaissent le projet peuvent être très critique envers l'organisation du collectif. De leur point de vue, le Village est loin d'être égalitaire et loin d'être un havre de paix. Il est au contraire très pyramidal et le labeur y est dur. L'idée de base du Village ne semble pas foncièrement mauvaise, mais les moyens mis en place pour la concrétiser ne conviennent pas.

Cependant, il faut préciser que le dernier discours, critique envers le Village, n'est entendu que chez des personnes réfugiées. En effet, il y a un imaginaire opposé autour du Village que l'on trouve chez les personnes Occidentales extérieures au projet. Le Village semble être plutôt perçu comme une utopie réalisée et il suscite beaucoup d'enthousiasme. On voit par exemple ce discours chez les donateur.trice.s qui ne participent pas de leurs mains au projet (ou très peu) ou encore les journalistes ou documentaristes qui viennent écrire des articles ou réaliser des documentaires sur le Village en particulier ou sur des expériences de démocratie radicale, sur les collectifs autogérés d'Exarcheia, etc. Ces dernier.ère.s sont particulièrement important.e.s dans la création d'un imaginaire autour du Village puisque qu'elles et ils le donnent à voir, en mots et en images à un grand public (souvent Occidental, ce qui entretient la reproduction de ce type de discours). Il serait aussi intéressant de voir quelles sont les perceptions des volontaires Européens qui viennent donner de l'aide pendant la saison estivale. J'aurais aimé développer l'analyse de ce type d'imaginaire : comment ces personnes perçoivent le Village mais surtout comment les participant.e.s présentent le projet à ce genre de personnes, surtout aux journalistes et documentaristes. Malheureusement les personnes que j'ai rencontrées restaient trop peu de temps sur place et n'avaient pas le temps de faire un entretien, même à distance. Cependant, étant moi même une personne occidentale fascinée et enthousiasmée par le projet avant d'arriver sur place, je renvoie ici à mon analyse réflexive du chapitre I, partie I.

b) Intégrer les individus pour changer leur perception du Village

Un des défis du Refugee Village for Freedom est d'intéresser les personnes qui tiennent le troisième type de discours, en particulier lorsque ce sont des personnes proches de celles et ceux qui participent au Village¹. Moins la personne est impliquée, plus sa vision du Village sera portée sur le labeur agricole et sur l'organisation en fait hiérarchique. Il faut donc, pour celles et ceux qui participent déjà au projet, arriver à présenter le Village et son organisation de manière claire et trouver des solutions pour impliquer les personnes qui ne veulent pas travailler dans les champs. Car comme le dit Erika : « Ils et elles ne sont pas obligé.e.s, c'est la liberté de dire non. Si ce n'est pas ton truc, ok, n'y va pas [dans les champs] ». Elle essaye d'ailleurs avec Kastro d'imaginer des alternatives pour intégrer ces personnes : entre autres, créer un atelier de confection de vêtements à partir de vêtements usés à Athènes.

Une autre critique du Village, se porte sur l'apparente mainmise de Kastro sur le projet. Ses plus fervents détracteurs appellent d'ailleurs le Village « les champs de Kastro » et estiment qu'il profite de la situation des réfugiés pour arriver à ses fins². Il est vrai que d'un point de vue extérieur, c'est Kastro qui semble faire tourner le Village à lui tout seul. Son tempérament impétueux et son charisme³ indéniable jouent pour beaucoup dans sa position de « leader » du projet. Or quand on prend le temps de le connaître et de discuter avec lui, on comprend qu'il ne souhaite qu'une chose : que tous les autres participant.e.s prennent plus d'initiatives. Mais il doit donner les impulsions pour que ce qui est à faire soit fait, il s'y sent même parfois obligé. Cela nous ramène au chapitre précédent sur les « pouvoir de » et « pouvoirs sur » (Liesenborghs, 2017). Il semble y avoir un blocage au Village car certaines personnes, comme Kastro mais aussi Erika lorsqu'elle est présente et parfois Majed, ont plus de « pouvoir sur » (sur la prise d'initiative, sur la parole et sur la coordination par exemple). Or elles en ont conscience et elles veulent que d'autres partagent ces pouvoirs, ce qui créerait des « pouvoir de » (Liesenborghs, 2017) pour tout le collectif, mais elles ont peur que tout s'effondre si elles lâchent du lest. C'est pourquoi un équilibre est à trouver dans le dynamisme du projet. Mais il ne faut pas oublier que le Village à seulement trois ans.

Pour toutes celles et ceux qui y participent, le Village est encore à ses débuts mais il arrivera probablement à maturité après la récolte de cet été. Le projet sera alors stabilisé et trouvera un meilleur équilibre. Pour trouver l'impulsion de démarrage, le Village avait besoin de prises d'initiatives actives, ce qui n'est pas toujours facile dans un groupe s'il faut à chaque fois se référer à tout le monde. Mais cela nous ramène à la question du temps. Une expérience autogestionnaire a besoin de temps pour trouver sa plénitude. Si les personnes qui y participent ont conscience des problèmes qui se passent dans leur organisation, et c'est le cas au Village, alors elles peuvent mettre en place des actions pour les résoudre. Ainsi, quand le Village aura trouvé

¹ En effet certaines des plus farouches critiques envers le Village proviennent de personnes qui ont une longue histoire d'antagonisme avec Kastro qui ne paraissent pas prêtes à se résoudre. Exarcheia semble être le théâtre d'histoires passionnelles entre ses plus grands piliers et ses fervent.e.s activistes, dont Kastro fait partie.

² C'est un réfugié qui s'occupe maintenant d'un centre d'accueil pour mineurs isolés qui m'a tenu ces propos. J'en ai ensuite parlé avec Fahed qui m'a dit qu'il y avait un vieil antagonisme entre cette personne et la 5th School, notamment avec Kastro par des raisons personnelles qu'il n'a pas plus détaillées.

³ La notion de charisme a été développée en sociologie, en particulier Max Weber (1864-1920). Pour lui, le charisme est une forme de légitimation de domination, grâce à la prestance et à la fascination qu'exerce une personne sur un large public, suscitant l'adhésion à ses propos. (dans *Économie et société*, publié à titre posthume. 2008 [1921])

son équilibre, il pourra montrer tout son succès afin d'intéresser les personnes qui doutent de la réalisation possible des idées du projet.

III. Les points de liaison et groupe d'affinité

Si les discours sont présentés différemment, il y a aussi beaucoup de similarités dans la manière de voir le Village chez les personnes qui y participent. C'est un lieu de rencontre avec des personnes de cultures différentes, entre réfugié.e.s, grec.que.s et volontaires. Participer au Village permet de s'engager dans la solidarité, de faire des actions justes. Le travail permet aussi de retrouver une certaine dignité, perdue dans les critiques des médias qui présentent les réfugié.e.s comme des personnes qui ne veulent pas travailler alors qu'on leur refuse l'accès au marché du travail ou qu'on les paie avec des sommes dérisoires. De plus, l'auto-gestion, même si elle n'est pas parfaite, permet de trouver une liberté dans le travail et un épanouissement qui n'est pas permis dans le système patronal. Enfin, le Village est aussi vu comme un havre de paix, loin des soucis quotidiens de la vie de réfugié.e.s. Mais surtout le Village, grâce à une mentalité bienveillante, est comme une grande famille ou chacun.e s'entre-aide.

Grâce à ses points de liaisons et surtout grâce à ses liens interpersonnels d'amitié forte, le Refugee Village for Freedom reste soudé malgré les différences. Il est ce qu'on appelle un « groupe d'affinité ». François Dupuis-Déri (2018) explique en quoi le processus autogestionnaire fonctionne particulièrement bien dans les groupes d'affinité. En effet, les participant.e.s « sentent que la primauté du lien affinitaire et amical au sein de leur groupe implique presque naturellement un désir et une volonté de rechercher le consensus » (Dupuis-Déri, 2018). De plus l'amitié permet de résister aux pressions internes et externes. Dupuis-Déri (2018, p.35) cite Sébastien Faure, le responsable de l'*Encyclopédie anarchiste* (1939) : le principe d'affinité « est le plus solide , parce qu'il est le plus capable de résister aux tiraillements, aux querelles, et à la dislocation, qui sont le lot fatal des organisations, des partis et des ligues qui groupent des individus aux goûts opposés, aux tempéraments contradictoires ». C'est effectivement ce que j'ai ressenti plusieurs fois au Village, notamment lorsque Majed me racontait ses disputes avec Kastro, ce qui arrivaient souvent, tous les deux ayant un tempérament à la répartie prompte. Il me disait toujours en riant : « avec Kastro on est comme ça, on se fâche souvent, lui il a l'habitude de hausser la voix quand il n'est pas d'accord et moi ça m'énerve encore plus. Mais on se dispute et cinq minutes après on est de nouveau amis. Kastro c'est comme un père, comme un frère. Il est fou mais c'est mon ami, c'est vraiment une bonne personne. »¹

Dupuis-Déri (2018, p.45) met justement en garde : « l'importance de l'amitié pour ces groupes explique qu'il leur est parfois difficile d'admettre l'existence d'inégalités de pouvoir informel en leur sein, et d'adopter des procédures formelles qui semblent contraignantes et incohérentes avec la logique de l'amitié. » Nous l'avons vu, les pouvoirs informels au Village sont en effet pesants (que ce soit pour celles et ceux que ne les ont pas, que pour celles et ceux qui les ont). Or, il n'y a pas de procédures formalisées qui sont mises

¹ Notes du carnet de terrain, 12 mai 2019.

en place pour y remédier (comme par exemple un temps de parole imparti lors de réunions ou autre). Cependant, un autre avantage des groupes d'affinité soulevé par Dupuis-Déri (2018), c'est que les membres du groupe n'ont pas besoin d'être réunis par une idéologie partisane comme dans le militantisme traditionnel, puisque c'est l'affinité qui guide le comportement politique, c'est-à-dire l'organisation autogestionnaire. Ceci est effectivement un avantage pour le Refugee Village for Freedom, car il peut ainsi regrouper des personnes venant d'horizons très différents.



*Récoltes de graminées pour
nourrir les vaches,
L. Chaussebourg (2019)*

Ainsi, malgré tous les différends, une cohésion forte existe au Refugee Village for Freedom. Il porte en lui l'amour et la révolution, deux termes chers aux autogestionnaires et autres anarchistes. Voyons maintenant grâce à la littérature les concepts de l'autosuffisance et de l'autogestion, leurs applications au Village et les difficultés auxquelles le collectif doit faire face.

Chapitre IV - L'autosuffisance et l'autogestion, concepts et réalités

1. L'AUTOSUFFISANCE ALIMENTAIRE

Lorsqu'on cherche ce que fait le Refugee Village for Freedom depuis l'extérieur (en lisant des articles sur Internet, en parcourant leur page Facebook...) les mots « souveraineté alimentaire »¹ ou « autosuffisance »² reviennent régulièrement. On peut donc avoir tendance à idéaliser l'action du Village à ce niveau là. En réalité il est assez loin d'une réelle autosuffisance alimentaire, même si l'été le Village peut fournir plusieurs fois par semaine des légumes à plus d'un millier de personnes. Les revendications que portent le terme de « souveraineté alimentaire » sont cependant bien présentes dans la réflexion du projet du Refugee Village for Freedom. Nous allons donc nous intéresser ici à ces concepts puis nous verrons ce qu'il se passe au Village.

1) I. Le concept de la souveraineté alimentaire

C'est la Via Campesina, la célèbre ONG internationale qui défend les droits des paysans, qui a lancé ce terme en 1996 aujourd'hui largement utilisé. Nous allons donc utiliser leur définition que l'on peut trouver dans leur récent « Guide sur la souveraineté alimentaire » intitulé « La souveraineté alimentaire tout de suite ! » paru en 2018. Le concept de souveraineté alimentaire a été pensé en réponse au modèle néo-libéral de l'agri-business et de la mondialisation des entreprises agro-alimentaires. Il a été présenté en 1996 « lors du forum des organisations de la société civile de Rome, organisé par un Comité international de planification autonome d'organisations de la société civile » (La Via Campesina, 2018). Cette même année, la « souveraineté alimentaire » a été reprise et présentée par l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, ce qui a permis de diffuser le concept.

Ce terme de souveraineté alimentaire se place en opposition à la « sécurité alimentaire », alors promue par l'OMC. D'après le Comité de la Sécurité Alimentaire Mondiale (2012), la sécurité alimentaire est assurée lorsque tous les êtres humains ont, à tout moment, la possibilité physique, sociale et économique de se procurer une nourriture suffisante, saine et nutritive leur permettant de satisfaire leurs besoins et préférences alimentaires pour mener une vie saine et active ». Or, pour la Via Campesina (2018), le problème de la sécurité alimentaire c'est qu'on « ne se demande pas d'où viennent les denrées alimentaires, ni comment elles ont été produites et distribuées. » Les populations n'ont aucune prise sur leur alimentation : elles ne peuvent pas décider de ce qu'elles cultivent et de ce qu'elles mangent. Lorsqu'elle a lancé le concept de souveraineté alimentaire, la Via Campesina critiquait et dénonçait toujours les accords qui se passent entre États

¹ « *Food sovereignty* » par exemple sur l'article « à propos de la page Facebook Refugee Village for Freedom (www.facebook.com/solidarityfarmland/)

² « *Self-sustaining eco-village* » sur www.syrianunitedrefugeefund.org

et entreprises multinationales. En effet, « faire du commerce sur des marchés mondiaux signifie réduire de plus en plus les coûts de production ; avec par exemple des situations de concentration de la production là où les coûts liés à la main d'œuvre sont moins élevés » (La Via Campesina, 2018, p.7). De plus, cela « forc[e] des États à détruire des économies et soutiens agricoles locaux, entraînant l'expansion des monocultures et l'intensification de la mécanisation » (La Via campesina, 2018, p.7). La mondialisation du marché agricole entraîne ainsi la disparition de l'agriculture paysanne. Non seulement les paysan.ne.s ne sont plus compétitif.ve.s face à la machinerie et à la chimie de l'agriculture industrielle et s'endettent pour essayer de le rester mais des phénomènes d'accaparement des terres se multiplient. Avec cette mondialisation, les denrées alimentaires sont standardisées, ce qui prive les populations locales de leurs cultures culinaires. À cela s'ajoutent les intrants chimiques utilisés en agriculture et les processus de conservation qui diminuent fortement la qualité nutritive et même gustative des aliments, allant jusqu'à devenir dangereux pour la santé humaine (résidus de produits chimiques, produits transformés saturés en gras, en sel et en sucre...). Cette utilisation massive d'intrants chimiques qui et l'expansion des monocultures sont désastreuses pour l'environnement. Les sols s'appauvrissent et s'érodent. Des écosystèmes de tout type sont bouleversés. De nombreuses espèces sauvages, animales et végétales, sont menacées de disparition mais des espèces cultivées localement le sont tout autant. Tous ces méfaits de l'agricultures industrielles sont aujourd'hui bien connus, analysés et critiqués par de nombreux.se.s chercheur.se.s et activistes, nous ne les développerons donc pas plus ici.

Ce qui nous intéresse ici à propos de la souveraineté alimentaire, ce sont les questions fondamentales des pouvoirs et de démocratie, de justice sociale qu'elle soulève. Comme le dit Netti Webb dans le Bulletin Nyéléni n° 30 de 2017 cité par la Via Campesina (2018) : « La souveraineté alimentaire est un terme lourd de sens. Il induit le discours nécessaire quant au pouvoir, à la liberté, la démocratie, l'égalité, la justice, la durabilité et la culture. Les aliments ne sont plus seulement un simple produit de consommation. Ils sont réintégrés dans les contextes sociaux, écologiques, culturels et locaux et y sont reconnus comme sources de nutrition, comme moyens de subsistance. ». Plaider pour souveraineté alimentaire, c'est plaider pour que les populations locales reprennent en main les conditions de leur existence et pour qu'elles n'aient plus à plier face aux exigences draconiennes du profit, grâce à l'agriculture paysanne. La Via Campesina (2018, p.12) considère que la souveraineté alimentaire est un mouvement de convergence des luttes, ce qui lui donne « [sa] profondeur et [sa] force ». C'est « construire une nouvelle réalité ; de nouveaux systèmes de production, d'échange et de consommation, ensemble, de la base vers le haut, tout en remettant en cause les structures existantes du pouvoir et du contrôle des sociétés. » (ibid., p.13). Cette remise en question du système dominant est ce qui fait sa verve revendicatrice. Le partage de valeurs qui *s'oppose* au paradigme capitaliste néolibéral contrôlé par les entreprises multinationales c'est le liant et même le ciment de ce mouvement qui permet de faire converger des luttes¹.

1) II. La souveraineté alimentaire au Refugee Village for Freedom

¹ Cette idée de s'allier ensemble contre un système considéré comme défaillant va être développée dans la partie « autogestion » de ce chapitre, partie 2. e) METTRE PAGE puis sera discutée autour du mouvement de l'écologie citoyenne dans le chapitre V.

Regardons maintenant ce qu'il se passe au Village au niveau de la souveraineté alimentaire. Concrètement, l'autosuffisance alimentaire n'est pas atteinte. On vu les actions du Village dans le chapitre I, partie c) « Actions du Village ». En été, les récoltes permettent de fournir régulièrement plusieurs squats de réfugié.e.s en légumes frais et en produit laitiers, ce qui correspond à 1300 personnes, un nombre non négligeable. Cependant on ne peut pas parler d'autosuffisance alimentaire. Des légumineuses (lentilles poiches et autres pois) sont cultivées ainsi que des céréales (blé) mais pas suffisamment pour que les membres du collectifs puisse s'en nourrir exclusivement, et encore moins permettre aux squats de se détacher entièrement d'un autre apport d'aliments (aide humanitaires et approvisionnement personnel). Cependant, dans les projets du Village, une plus grande part du travail agricole devrait être consacrée aux céréales. En effet, le Village veut réhabiliter le moulin qui se trouve en face de la nouvelle maison pour moudre le blé et faire du pain. Les nouvelles poules (pour l'instant trente, mais l'objectif est une centaine) vont aussi permettre d'avoir œufs, un aliment beaucoup consommé par les réfugié.e.s que j'ai rencontré.

Néanmoins, il reste encore le problème de la saison hivernale. Peu de légumes d'hivers sont cultivés au Village. Le travail agricole ne s'arrête pas en hiver, mais il est fortement ralenti. De plus, les légumes d'hiver de sont pas très utilisés dans les pays d'origine des réfugié.e.s comme l'explique Fahed dans son interview :

F : We don't stop, in winter but in summer, the real work, you know, start of May. In January the things become more difficult because of snowing, raining, and... these things... we depend some vegetables, winter vegetables... and we don't need a lot of work, just plant we go like for a few times every month, to collect what we have especially for bazaars we take part of, and sometimes we support the squats because you know the vegetables in winter different in summer so... in summer we.. like, cucumber, tomatoes, egg-plants, peppers, potatoes... all things, the main things, you can... the people use in main food. But in winter most of food, like... it's... I think, it's my opinion, it's not fit to support families...

Quelques conserves sont faites en été, mais pas assez pour nourrir les personnes qui travaillent au Village et donc encore moins les familles des squats. Elles sont plutôt un apport bienvenu et permettent de continuer à diversifier l'étal dans les marchés et l'offre à l'épicerie solidaire.

Quand on pense à l'autosuffisance, on pense aussi à l'autosuffisance énergétique. Celle-ci n'est pas abordé au Village, en tout cas pas encore. Mais certaines choses sont faites pour réduire la consommation en énergie : pour le van et la voiture qui vont être achetés, Erika fait attention dans ses recherches à leur consommation en essence, même si le premier argument est économique¹. Le travail agricole se fait avec très peu de machinerie : jusqu'à maintenant, les voisins été sollicités pour louer ou prêter un tracteur en échange de services en cas de nécessité quelque fois par an (pour labourer par exemple). Mais cet été une petite ONG allemande a fait don au Village d'un vieux tracteur d'occasion. Le Village va donc probablement se servir plus souvent du tracteur que lorsqu'il fallait demander aux voisins. L'électricité utilisées dans les maisons est celle du secteur public, de même que l'eau. L'eau dans la parcelle principale vient cependant du forage du voisin. Le fait d'utiliser des semence rustiques et adaptées au climat grec permet d'en utiliser peu.

¹ La vieille voiture du Village a besoin de presque 10€ d'essence par jour pour les allers-retours au champ (environ 15mins pour aller de la maison au champ, trajet souvent pris quatre fois par jour)

Enfin, la souveraineté alimentaire, telle qu'elle est revendiquée par la Via Campesina, va de paire avec le combat pour que les paysans possèdent leurs propres terres. Le Village loue ses parcelles mais c'est justement dans l'optique de ne pas déposséder les paysans grecs de leurs terres. Si on regarde seulement à l'échelle du Village, le collectif n'a pas de souveraineté sur la terre. Cependant la réflexion va plus loin que le propre intérêt du projet, et ne pas posséder la terre est une décision réfléchie, pour ne pas imputer les paysans grecs de leurs droits sur leurs terres, qui plus est en période de crise.

L'autosuffisance alimentaire et énergétique, ainsi que la possession de la terre ne sont donc pas atteintes au Village. Cependant, l'envie présente au Village est bien celle de la souveraineté alimentaire. Parvenir à l'autosuffisance alimentaire est bien un des buts du projet, mais c'est surtout la "souveraineté" de manière générale des membres du collectifs face à l'extérieur qui est recherchée. Le Refugee Village for Freedom met en place sa liberté de plusieurs façons. Le collectif est autogéré, ce qui signifie qu'en plus d'être libre de ses actions vis-à-vis de l'extérieurs, les membres qui le constitue sont également libres de leurs choix. L'autogestion va être amplement développée dans ses concepts et dans ses applications au Village dans la partie qui suit. La liberté du Village signifie donc liberté de décision, liberté du collectif, liberté individuelle et égalité entre toutes les personnes du groupe. Les notions habituelles du pouvoir sont remises en question. Le système dominant de contrôle pyramidal, de productivité, de consommation et d'accumulation capitaliste sont critiqués. La culture de chacun.e est respectée et prise en compte dans les décisions. Il y a une justice sociale recherchée au Village entre les membres du collectif mais aussi envers l'extérieur puisque les paysans grecs sont pris en compte dans les réflexions. À cela s'ajoute un respect de l'environnement et une prise en compte des conditions agricoles locales. Toutes ces réflexions, ces revendications et les actions qui en découlent se rattachent bien à la souveraineté alimentaire prônée par la Via Campesina et de nombreux autres mouvements sociaux. Le côté « alimentaire » fait partie de revendications sociales plus vastes que le simple accès à la nourriture. C'est l'autogestion qui est le véritable fer de lance du Refugee Village for Freedom.

2. L'AUTOGESTION

Le principe de l'organisation autogestionnaire porte très haut des idéaux d'égalité et d'indépendance. Cependant, la littérature tout comme les personnes qui l'expérimentent ne sont pas naïves et ont bien conscience des difficultés qu'il existe à la mettre en place. Nous allons nous intéresser dans une première partie à ces principes et à la manière qu'a le Refugee Village for Freedom pour les mettre en place. Nous verrons dans une deuxième partie les difficultés que la théorie soulève et comment elles s'expriment au Village. Dans une troisième partie, nous aborderons les règles qui peuvent être mises en place dans un collectif afin de garantir la liberté et l'égalité de chacun de ses membres. Ensuite les notions de pouvoirs, ceux qu'il faut éliminer et ceux qu'il faut favoriser, seront expliquées dans une quatrième partie. Enfin nous explorerons en quoi l'expérience autogestionnaire porte en elle un potentiel de transformation sociale, tant en théorie qu'au sein du Village.

2) I. L'autogestion, principes et applications au Village

a) Des principes de bases qui prennent de multiples formes

Comme l'écrivent Johan Verhoven et Édith Wustefeld (2014, p. 2), l'autogestion « peut définir le système d'organisation d'un collectif, une forme de société, mais aussi un ensemble de valeurs, d'idéaux et de principes politiques. On peut la limiter au seul champ économique ou bien l'étendre à l'ensemble de la société. » L'autogestion est un concept qui peut prendre différentes formes selon le contexte où elle est appliquée, selon les personnes qui forment le collectif et selon l'activité du collectif (une activité agricole, un atelier de menuiserie, un centre culturel...). Cependant, l'essence de l'autogestion repose bien sur un principe de base : les règles et décisions sont prises par celles et ceux qui sont concernés par ces règles et par l'objet des décisions. On peut reprendre les mots de Cornélius Castoriadis (2005 [1979], p.2) : l'autogestion est « un système où ceux qui accomplissent une activité décident collectivement *ce* qu'ils ont à faire et *comment* le faire, dans les seules limites que leur trace leur coexistence avec d'autres unités collectives. » Il n'y a pas de représentants qui aliènent le pouvoir de décision de la collectivité, sauf si ces représentants, utiles lorsque différents groupes doivent prendre des décisions communes, sont révocables de tout temps. Ce grand penseur de l'autonomie et de la démocratie radicale ajoute que la logique de l'autogestion, c'est la libération des individus et la recherche de leur développement. Or « pour de tels choix, absolument fondamentaux, il n'y a aucun critère "scientifique" ou "objectif" qui vaille : le seul critère est le jugement de la collectivité elle-même sur ce qu'elle préfère, à partir de son expérience, de ses besoins et de ses désirs. » (Castoriadis, 2005 [1979], p.9). C'est pourquoi l'autogestion prend de multiples formes : l'autodétermination est primordiale.

b) Les cercles de décisions du Village

Voyons maintenant ce qu'il se passe au Refugee Village for Freedom au niveau de la prise de décision. Par des réunions organisées de temps à autre, les grandes décisions sont prises collectivement. C'est d'ailleurs ainsi que le Village est né, comme nous l'avons vu précédemment : lors d'une assemblée générale au sein du 5th School Squat. De cette assemblée qui s'est déroulée dans le cadre d'une collectivité autogérée -le squat-, un petit groupe de motivé.e.s a formé une sorte de 'sous-collectivité' avec l'accord général. Le nombre de personnes qui forment le cœur du Village n'est pas clairement défini : il est plus ou moins large selon le type de décision qui doit être discutée. Grâce au travail d'observation sur le terrain, avec une attention minutieuse portée aux mécanismes de la prise de décisions, j'ai pu me rendre compte qu'il existe ce que j'appellerai des « cercles » de décision. Il y en a trois de taille différente. Le cercle de taille intermédiaire comprend entièrement le plus petit et est lui-même entièrement compris dans le plus grand, comme l'illustre le schéma suivant. Ces cercles sont des groupes de personnes qui vont discuter ensemble d'idées, de règles, de besoins ou d'actions à mettre en place. La discussion se fait de manière horizontale et le consensus est recherché pour la décision finale.

• *Premier cercle de décision*

Le premier cercle, le plus petit, concerne les décisions très « pratiques » : par exemple quel travail doit être effectué d'un jour à l'autre. Comme le fonctionnement est autogestionnaire, ce sont les personnes directement concernées par ce travail qui vont discuter chaque soir pour se mettre d'accord sur ce qu'il faut faire le lendemain ou sur la semaine. Ces personnes ont aussi la perspective de la saison voire de l'année en tête. Ces personnes sont celles qui sont au quotidien au Village ou qui en tout cas y viennent chaque semaine. On peut compter dans ce cercle Kastro, Majed et la famille qui habite la maison de Kaparelli. Si d'autres personnes sont présentes pour travailler quelques jours, elles seront incluses dans la discussion, mais n'auront pas forcément la même vision sur le long terme¹.

L : You said there is no boss. So how do you organize all together, how do you decide what to do ?

M : Mh. All together. [...] Yes speak today... we have to work this, and this, and this. Finish this... Finish, night, speak with all people eh... wait [translates].

L : So, [reads :] « We all talk and make the right decision after each work is finished what will do after this work. »

• *Deuxième cercle de décision*

Le cercle s'élargit lorsque des idées, des objectifs ou des besoins plus conséquents sont évoqués. Ils peuvent naître du premier cercle, par la constatation de ce qu'il se passe sur le terrain (un manque d'outillage par exemple) ou tout simplement parce que quelqu'un a une idée ou une envie (comme désirer avoir une petite parcelle pour soi). Mais les objectifs, besoins ou idées peuvent aussi venir des autres membres de ce cercle plus élargi (par exemple Erika plaidant pour mettre aux normes sanitaires européenne la salle de transformation du lait). En plus du premier cercle, il y a dans le deuxième cercle des personnes s'intéressant de près au Village mais qui n'y participent pas au quotidien. Ce sont par exemple des volontaires, des réfugié.e.s

¹ Cette problématique sera développée dans la partie 2) IV suivante.

ou des personnes faisant des dons réguliers et/ou conséquents. Les donateur.trice.s peuvent également être volontaires, comme c'est le cas d'Erika. Toutes ces personnes font partie de ces discussions en vertu de leur intérêt et de leur engagement dans le projet. L'engagement peut être simplement sur la réflexion autour du maintien et de l'évolution Village ou bien par une aide manuelle régulière ou encore par un soutien financier. Dans ce derniers cas, comme nous l'avons expliqué plus haut, les dons seront utilisés directement, puisqu'il n'y a pas de compte en banque. Les dons seront sous forme d'argent liquide ou sous forme d'achat direct de quelque chose dont le projet a besoin. C'est cette transparence permet aux individus donateurs de prendre part à la décision. Par exemple Erika s'est engagée à acheter un nouveau van¹ et une voiture pour les besoins de déplacement. Elle prend donc part à la discussion autour modèle à acheter (prix, taille, consommation...), d'autant plus qu'elle a de l'expérience dans ce domaine. Les personnes du deuxième cercle peuvent également soumettre des idées qui leur semblent pertinentes sans prendre part au processus décisionnel qui permet de les adopter ou non, puisqu'elles ne sont pas directement concernées par leur mise en place. Ce deuxième cercle se réunit de manière assez aléatoire dans le temps, selon les besoins du moment, les idées qui émergent. Ce sont les personnes qui arrivent avec quelque chose à discuter qui vont réunir ce cercle autour d'elles.

- *Troisième cercle de décision*

Enfin, un troisième cercle peut-être consulté ou sera en tout cas pris en compte pour certaines décisions : celui des habitant.e.s des squats où sont distribués les produits du Village. En effet, le respect de la culture de chacun est l'une des valeurs primordiales du projet. Le choix de ce qui va être cultivé ou la transformation des produits seront réfléchis en fonction des cultures culinaires des populations². Ce qui est proposé dans ce troisième cercle doit cependant être considéré comme réalisable par le premier cercle. Il y a des assemblées générales à la 5th School environ toutes les trois semaines, c'est là que peuvent se discuter des propositions qui concernent les rapports entre le Village et ce squat.

Ces différents « cercles » de consultation ne sont pas explicitement définis par ceux qui les forment, ni les types de décision devant être soumises à tel ou tel cercle. Leur frontières sont poreuses et chacun.e peut passer de l'un à l'autre selon leurs disponibilités ou leur intérêt sur le sujet. Mais la conceptualisation de ces cercles permet de se représenter plus clairement comment fonctionne la prise de décision en autogestion au Refugee Village for Freedom. Le fonctionnement en « cercles de décisions » semble presque instinctif au Village, certes, mais il illustre les principes de l'autogestion. Les décisions sont bien discutées par celles et ceux qui sont concerné.e.s par leur application, sans ingérence de la part d'autres personnes.

¹ Le Village utilisait jusque-là son van, dont elle n'avait pas besoin. Mais elle maintenant doit le ramener aux Pays-Bas pour le réparer pour un contrôle technique.

² Par exemple, le cas de la brebis de l'Aït el-Fatir et celui du pain mentionnés au chapitre I, les types de fromages fabriqués, la culture de certains types de haricots ou légumes-feuilles utilisés au Moyen-Orient mais pas en Grèce, etc...

2) II. Les difficultés de l'autogestion et leurs expressions au Village

Les penseurs de l'autogestion et celles et ceux qui la pratiquent concèdent que ce mode de fonctionnement n'est pas facile à mettre en place et à appliquer au quotidien. Ainsi qu'on vient de le voir, le fonctionnement n'est même pas forcément explicite par le collectif.

a) De l'organisation pyramidale de la société

Le premier problème de l'expérience autogestionnaire, c'est que nous sommes pris dans un paradigme social où rien ne fonctionne de manière horizontale. Mettre en place ce mode de fonctionnement, c'est naviguer dans l'inconnu. Comme l'explique Castoriadis (2005 [1979]), l'idée que certains êtres sont plus aptes à commander que d'autres et qu'il s'agit d'une capacité naturelle est imprégnée en nous depuis notre plus tendre enfance (lors de la socialisation primaire), et notre société est traversée par cette idée depuis des millénaires. L'ordre social est tellement intériorisé qu'on ne le remet plus en question. « Toute activité collective est organisée d'après le principe hiérarchique : il est difficile de s'imaginer qu'il pourrait en être autrement, et qu'on pourrait même être défini *autrement* que d'après notre place dans la pyramide hiérarchique. » (Castoriadis, 2005 [1979], p. 1). Les mécanismes d'intériorisation des normes sociales sont si puissants qu'on perçoit ces normes comme étant naturelles. Cela qui permet la perpétuation de ces dernières. Ces mécanismes ont été montrés et analysés par nombre de sociologues, avec par exemple Durkheim comme pionnier et Bourdieu comme critique acéré. Selon Verhoven et Wusterfeld (2014), si nous n'apprenons pas lors de notre socialisation des outils qui permettent la participation à la démocratie directe, à l'autogestion, c'est à cause de ces mécanismes.

Cette difficulté a m'été soulignée plusieurs fois par Fahed et par Kastro, chacun de leur côté, lors de conversations (non enregistrées) autour du Village mais aussi autour de l'organisation de la 5th School¹. Kastro a une expérience d'activiste (politique ou non) depuis des dizaines d'années dans différents collectifs autogérés et il a ouvert de nombreux squats dans Exarcheia pour accueillir des réfugié.e.s. Fahed, quant à lui possède deux Masters en Sciences Politiques et est impliqué depuis plusieurs années dans des organisations politiques, dans du volontariat auprès des réfugié.e.s et il participe activement à la coordination de différents squats à Exarcheia depuis son arrivée en Grèce, il y a trois ans. Ce sont donc des personnes qui ont pris le temps de penser à l'autogestion et de l'expérimenter.

D'après Kastro, il est difficile de mettre en place la participation des populations venant de pays ayant des régimes autoritaires voire dictatoriaux, car elles n'imaginent même pas qu'un mode de fonctionnement horizontal soit possible. Ces personnes ont toujours eu l'habitude qu'on leur dise quoi faire et n'ont

¹ Ce squat fonctionne également selon les principes de l'autogestion

donc jamais appris à participer en assemblée. Elles ne se sentent même pas légitimes de le faire¹. Une fois la parole prise, l'écoute des autres est difficile. Pour Kastro le fait de ne pas s'écouter est aussi dû à cette méconnaissance culturelle des mécanismes de participation en assemblée, qu'il est dur de faire comprendre puisque comme on l'a vu le blocage relève de la socialisation primaire et est donc profondément ancré chez les individus.

Les paroles de Fahed à ce sujet sont assez similaires quoique teintées d'amertume. Pour lui, la plupart des réfugié.e.s sont habitué.e.s à ce qu'on leur dicte quoi faire et y trouvent un certain confort, comme une forme de paresse. De plus, ces personnes veulent partir de Grèce le plus vite possible et ne veulent donc pas s'investir dans des projets ou des collectivités qui peuvent demander des efforts². Cela bloque le bon fonctionnement des collectifs autogérés, collectif ayant pourtant pour but d'améliorer le quotidien de ces mêmes personnes, de leur redonner leur dignité.

Lutter contre l'intériorisation des normes acquise en socialisation primaire est un long travail d'apprentissage qui demande du temps et de l'ingéniosité. C'est pourquoi les collectifs autogestionnaires avancent sans cesse par essai-erreur.

b) La question du temps

Le fait que la Grèce soit le plus souvent un point de passage pour les réfugié.e.s qu'un lieu d'atterrissage complique l'organisation du Village. Une des complications est l'apprentissage de la manière de fonctionner dans un collectif autogéré. Ainsi, comme le soulignent Verhoeven et Wustefeld (2014), l'autogestion est avant tout un apprentissage individuel et collectif dynamique, qui évolue sans cesse. L'individu doit apprendre à participer, à écouter les autres et à trouver sa légitimité. Il faut donc que chaque collectif trouve ses « mécanismes d'autogestion » (Verhoeven et Wustefeld, p. 7, 2014) en prenant compte de cet apprentissage et en expérimentant.

A propos de cet apprentissage, Liesenborghs (2017) ajoute que l'autogestion comporte deux objectifs : celui d'assurer « l'autonomie de gestion » et « la gestion des autonomies ». L'*autonomie de gestion* « se définit par rapport l'extérieur » : c'est la première définition à laquelle on pense lorsque l'on parle d'autogestion. Elle signifie que rien d'extérieur à la collectivité autogérée, que ce soit des individus, des entités, des normes sociales ou politiques, ne doit faire pression sur le fonctionnement du collectif. La *gestion des autonomies* quant à elle « se définit par rapport à l'intérieur ». L'autonomie de chaque membre du collectif est reconnue et respectée. Le collectif prend en compte les différents besoins, envies mais aussi limites de

¹ Il est d'ailleurs intéressant de noter ici que les assemblées générales de la 5th School sont toujours bruyantes, les personnes qui des choses à dire (et qui osent prendre la parole) parlent en même temps que d'autres et il faut alors souvent demander de se taire pour prendre le temps de s'écouter un.e à un.e. D'un côté, il y a la difficulté des différents langages parlés à l'École et qu'il faut donc traduire (principalement arabe, urdu et farsi, l'anglais étant rajouté soit pour faire la liaison entre deux langue soit s'il y a des volontaires). Chaque prise de parole doit être traduite pour tout le monde ce qui prend du temps, impliquant impatience et déconcentration.

² Cette question est abordée dans le paragraphe « la question du temps » (chapitre IV, partie II b)

chaque personne le composant. Castoriadis, repris par Liesenborghs (2017) souligne bien que l'autonomie de l'entité dépend de l'autonomie des individus qui la compose. Chaque membre est encouragé, grâce à ce fonctionnement, à sans cesse remettre en question son rapport aux institutions et aux normes et règles sociales. Chaque membre est donc poussé à « se transformer lui-même en continu » (Liesenborghs, 2017). Cela fait partie de l'apprentissage dont parlent Verhoeven et Wustefeld (2014).

À travers mon terrain, j'ai pu remarquer qu'au Village il n'y a pas de prise en compte réelle de la nécessité d'apprendre à fonctionner en autogestion pour les nouvelles personnes arrivant dans le projet. La difficulté de l'apprentissage est reconnue par certains (Kastro et Fahed, comme mentionné plus haut) mais il n'y a rien qui est mis en place pour y remédier. Tout d'abord, le processus décisionnel ne semble¹ pas théorisé ou même tout simplement pas explicité. Or, si le processus décisionnel n'est pas mis au clair de manière formelle il est difficile de l'expliquer, de le transmettre. Les personnes qui arrivent dans au Village doivent tout d'abord comprendre d'elles-mêmes comment ce processus fonctionne. Il faut ensuite qu'elles trouvent leur place et qu'elles osent prendre la parole. Ce processus peut prendre plus ou moins de temps selon la personnalité des individus. Certain.e.s ont plus de facilité que d'autres à s'exprimer² et vont donc porter leurs opinions plus en avant et seront mieux entendues. L'écoute est certes prônée au sein du Village mais une manière définie d'organiser le processus décisionnel et son apprentissage ne serait que bénéfique à une meilleure attention envers chaque voix du Village. Cela permettrait également de minimiser les malentendus, les tensions ... et donc d'améliorer le temps de décision.

En effet, le processus décisionnel demande du temps. Puisque le consensus est recherché, il faut trouver des solutions qui conviennent à tout le monde et donc prendre le temps que chacun.e exprime son point de vue, ses suggestions, ses réticences... Puis négocier afin de trouver un point d'entente convenant à tout le monde. C'est pourquoi, expliciter clairement les principes de ce processus, permet son bon déroulement puisque permettant l'écoute de chacun.e. Ce temps dans le processus décisionnel est nécessaire pour assurer ce qu'on peut appeler la « qualité » des décisions, autrement dit, s'assurer que ces décisions représentent ce que chacun et chacune, individuellement, pense et désire.

Cependant, j'ai pu remarquer que la notion du temps pour la plupart des personnes qui participent au Village est totalement différente de ce qu'on connaît en Occident. Pour elles, le temps n'est pas cette chose

1 J'utilise ici le verbe « sembler » car il ne faut pas oublier que la plupart des personnes qui participent au projet parlent arabe. Ne parlant pas moi-même cette langue, je n'ai pas pu comprendre directement les interactions, comme certaines réunions de prise de décision. J'ai cependant eu de nombreuses conversations sur l'autogestion avec elles. C'est par ces interactions personnelles que j'ai pu déduire qu'il n'y avait pas de « formation à l'autogestion » des nouveaux et nouvelles arrivantes sur le projet. Cependant, les personnes avec qui j'ai pu discuter ont un anglais qui reste limité. S'il n'y a pas d'apprentissage clair et prévu pour le fonctionnement en autogestion, il y a peut-être des façons de faire particulières des « ancien.ne.s » du Village pour faire comprendre le mode de fonctionnement de l'autogestion. Chose que je n'ai pas pu appréhender à cause de la barrière de la langue. À moi en tout cas, on ne m'a rien expliqué à ce niveau-là, même si ma position était certes un peu extérieure au projet. J'ai aussi pu remarquer que les personnes avec qui j'étais souvent en interaction évitaient d'aller trop dans ce qu'on pourrait appeler « le théorique » à la fois par personnalité (penchant clair pour « l'action » de ces personnes) et à la fois sûrement par manque de vocabulaire.

2 Sur cette problématique, voir la partie 2. IV de ce chapitre sur « les notions de pouvoir ».

précieuse qu'il faut employer de la manière la plus efficace possible¹. « Prendre le temps » n'est donc pas un problème au sein du collectif, il n'y a pas de désir « d'aller vite » sur quoi que ce soit. Si d'un côté cela permet de garantir la qualité des décisions puisqu'il n'y a pas de pression pour les prendre, cela ralenti parfois, de l'autre côté les actions à mener². Kastro m'a aussi souligné plusieurs fois que lorsqu'il y a peu de moyens financiers, tu vas plus lentement car il faut se débrouiller, bricoler des solutions.

Mais ce processus d'apprentissage du processus décisionnel demande aussi une perspective d'investissement sur le long terme des participants au collectif, ce qui n'est pas toujours le cas des réfugiés ou volontaires du Village puisque ces personnes se sentent « de passage »³. Le fait que le Village soit porté sur l'agriculture est à ne pas négliger dans cette difficulté que certains peuvent avoir à se projeter dans le futur du projet. En effet, sauf pendant la période estivale de récolte, il peut être difficile de percevoir les « résultats » du projet car l'agriculture demande du temps, le cycle des plantes est long. Là encore, le temps est une question centrale. Il peut être difficile pour des personnes qui ne sont pas habituées au monde agricole de se projeter dans le futur et de comprendre ce que la récolte pourra représenter. Sans cette compréhension qui est primordiale pour la confiance dans le projet, il peut y avoir des réticences à s'y engager. En effet, l'autogestion demande une grande implication de soi, de son énergie et de son temps. Le Village est une aventure quotidienne dans laquelle on ne peut se plonger qu'entièrement.

2) III. Définir les règles du collectif

L'autogestion est la méthode d'organisation de l'anarchisme. On peut avoir des idées préconçues sur l'une comme sur l'autre lorsqu'on ne les connaît pas. La plus récurrente mais surtout la plus caricaturale est l'idée que l'anarchie c'est le désordre le plus total. C'est souvent cette image qu'on a des médias les plus populaires, l'anarchie y est associée par exemple à des individus cagoulés brûlant des poubelles⁴. D'ailleurs,

¹ J'ai pu en faire l'expérience personnellement : pendant les premières semaines après mon arrivée j'étais souvent frustrée de ce que je considérais comme « la lenteur des choses ». Nous passons de longs moments à ne rien faire, nous pouvons attendre des heures une personne qui disait qu'elle arrivait. Cette différence dans la perception du temps est décrite chez les anthropologues. Edward T. Hall (1984) fait la différence entre les « cultures monochrones » et les « cultures polychrones ». La culture Occidentale est monochrone : ce système consiste « à ne faire qu'une chose à la fois » et à « adh[er]er à un système horaire préétabli » (Hall, 1984). La culture Arabe, mais aussi la culture Grecque sont quant à elles polychrones. La polychronie c'est un « système qui consiste à faire plusieurs choses à la fois » et où « l'accent est mis sur l'engagement des individus et l'accomplissement du contrat », peu importe le temps qui est pris pour (Hall, 1984). C'est pourquoi, par exemple, les rendez-vous n'ont pas du tout le même sens : la notion d'arriver « à l'heure » d'existe pas, tout comme la notion d'être en retard, comme me l'ont fait plusieurs fois remarquer des personnes de culture arabes. Elles riaient gentiment lorsque je me confondais en excuses d'arriver plus tard que ce que j'avais prévu, me disant qu'elles ne savaient pas ce que ça voulait dire « être en retard ». Comme l'écrit Hall (1984) : « Le temps, dans le système polychrone est traité de façon moins concrète que dans le système monochrone. Les individus polychrones perçoivent rarement le temps comme 'perdu' et le considèrent comme un point plutôt qu'un ruban ou qu'une route. » (Hall, 1984). Pour avoir discuté de cette notion du temps avec un Palestinien, ce détachement par rapport au temps semble être exacerbé dans les pays occupés. Lors de cette discussion, il me dit : « Pour nous, le temps n'est pas aussi précieux. Et on attend rien. À Gaza on attendait les bombes et les combats, alors... On vivait la nuit, on dormait le jour. » Là-bas l'attente et douloureuse, pas ici, en tout cas pas autant. Et il ajoute à la fin de la conversation : « Tu devrais noter ça parce que c'est notre histoire ».

² Par exemple, la saison agricole a commencé très tard au Village.

³ Sur cette question, voir la partie 2.d) « notions de pouvoir » de ce chapitre METTRE PAGE

⁴ Pour étayer ces propos, ce problème est par exemple abordé dans le documentaire de Yanis Youlountas *L'Amour et la Révolution* (2018) par les activistes et Youtubers Perseus999 qui diffusent des images des actions de résistance prises du côté de manifestants pour aller à l'encontre des médias de masse. Le documentaire lui-même, comme son nom l'indique, montre en quoi les luttes et actions anti-système, anti-capitalistes, anarchistes etc. sont avant tout basées sur la solidarité et l'amour de l'autre.

la définition d'« anarchie » dans le dictionnaire va dans ce sens. Dans le Larousse (consulté en ligne en juillet 2019), on peut lire : « État de trouble, de désordre dû à l'absence d'autorité politique, à la carence des lois. » et « État de confusion générale »; ses synonymes sont « chaos - confusion - désordre - pagaille ». C'est d'ailleurs ainsi qu'on l'emploie dans le langage courant. Mais pourtant « anarchisme », considéré comme un autre synonyme, est défini quant à lui dans ce même dictionnaire par « Conception politique et sociale qui se fonde sur le rejet de toute tutelle gouvernementale, administrative, religieuse et qui privilégie la liberté et l'initiative individuelles. » Le rejet de tout type de tutelle et promouvoir la liberté individuelle serait donc se jeter dans un désordre chaotique ? Au contraire, dans un collectif autogéré, pour que la liberté de chacun.e puisse s'exprimer pleinement, il faut se trouver des règles et des définitions communes. Celles-ci sont choisies par tou.te.s afin que chacun.e accepte de se restreindre soi-même (et non sous contrainte d'une autorité) pour que la liberté des autres puisse s'exprimer également. Ces règles sont rediscutées en continu si quiconque en ressent le besoin. Des chef.fe.s peuvent aussi être désigné.e.s si cela facilite l'organisation et si elles et ils peuvent être révoqué.e.s à tout moment. Castoriadis (2005, [1979]) explique dans son analyse de l'autogestion qu'il existe bien dans de tels collectifs une discipline, mais qu'elle est décidée par la communauté : l'autogestion est une critique de la discipline hiérarchique et aliénante.

Autour de l'autogestion, Liesenborghs (2017) invite à réfléchir à certains types de règles, qu'il organise selon leur différents objectifs, la manière de les déterminer et de les appliquer restant propre à chaque collectif. Il y a d'abord la notion d'« autodétermination », règles qui concernent « l'autonomie de gestion du collectif ». Au Village, c'est le principe de refuser des subventions gouvernementales, européennes ou d'organisations (grand ONG en particulier) dont les valeurs ne seraient pas clairement définies, afin de rester indépendant dans les prises de décisions. Ensuite il y a la notion d'« autodiscipline » (Liesenborghs, 2017) : qui sont les règles qui s'appliquent aux individus afin de « facilit[er] le travail collectif » et « assur[er] un cadre de travail satisfaisant pour chacun.e ». Lorsqu'on vient au Village, on n'est pas obligé de travailler dans les champs mais il faut s'impliquer au moins dans la vie quotidienne : par exemple faire la cuisine, le ménage... Ceux qui travaillent très régulièrement reçoivent une partie des bénéfices des ventes à hauteur du travail effectué. La règle implicite est d'être honnête et de ne pas demander une rémunération excessive. Puis il y a la notion d'« autorégulation » (Liesenborghs, 2017) : ce sont « les règles qui facilitent le travail collectif dans les relations interpersonnelles et le maintien d'un équilibre satisfaisant parmi les différentes forces en présence. Par exemple, les règles de décision collective comme le consensus, le consentement ou la majorité ». Comme évoqué plus haut, ces règles ne sont pas clairement explicitées au Village mais ce qui est le plus souvent recherché c'est le consensus grâce à la discussion. Le consensus est favorisé par le fait que les relations entre les membres du collectif soient des amitiés fortes¹. Enfin dans le texte de Liesenborghs (2017), il y a les notions d'« autocontrôle » et d'« autoresponsabilité ». Ces règles sont celles qui permettent de limiter la prise pouvoir excessive d'un individu et elles facilitent aussi le développement des pouvoirs de chacun.e. Pour reprendre les mots de Liesenborghs (2017, p. 13) : « ce sont les règles qui facilitent le contrôle des *pouvoirs sur* : chaque personne du collectif est co-responsable des autres, de façon à ce que personne ne puisse prendre un pouvoir trop important sur d'autres ou sur le collectif en lui-même. Mais aussi, ce sont les règles qui facilitent le développement des *pouvoirs de* : chaque personne du collectif est aussi co-

¹ Notion qui a été développée dans la partie III du chapitre III.

responsable de la place qu'elle prend et de celle qu'elle ne prend pas. » Ces notions ne sont pas non plus clairement exprimées dans le Village mais la liberté de chacun.e est une valeur défendue.

2) IV. Les notions de pouvoir

L'un des enjeux de l'autogestion est d'équilibrer les pouvoirs individuels : limiter la prise de pouvoir autoritaire (négative) et de favoriser le pouvoir de décision individuel, l'émancipation des individus (positifs). Dans son texte, Liesenborghs (2017) décompose le pouvoir en deux notions afin de les analyser. Il y a le « *pouvoir sur* » qui est la « capacité d'imposer à d'autres via la subordination, la contrainte ou la domination » et le « *pouvoir de*¹ » qui est la « capacité de prendre des décisions et d'accomplir des actions. »

Dans toute cette partie, nous allons reprendre le travail de Liesenborghs (2017) sur l'autogestion pour comprendre les différents types de pouvoirs qui existent. Cela nous permettra d'observer ce qui se passe au Refugee Village for Freedom. Il y a des rapports de force qui se créent même dans les collectifs autogérés. Ils se font et se défont en continu, c'est pourquoi il faut toujours y être attentif.ve. Ces rapports de pouvoir ne sont pas voulus et peuvent être le résultats de personnalités ou de mécanismes tellement ancrés² qu'on ne les remarque même plus. Ce sont ce que Liesenborghs (2017) appelle les « pouvoirs sur », qu'il faut limiter voire éliminer en favorisant les « pouvoirs de », c'est-à-dire les « pouvoirs d'agir » du collectif et de chacun de ses membres.

a) « Pouvoirs sur »

Liesenborghs (2017) décline les « pouvoir sur » en six catégories, qu'on retrouve en effet au Village :

- *Pouvoir d'initiative*

Tout d'abord il y a le « pouvoir d'initiative », qui est un *pouvoir sur* (Liesenborghs, 2017). Cela signifie qu'il y a « une ou des personnes « moteur » d'un collectif, qui entraînent et donnent de l'énergie, mais dont l'absence peut rendre inerte le groupe puisque celui-ci n'a pas appris à être ou agir sans cette énergie » (ibid. p. 9). Au Village, ce sont surtout Kastro et Majed qui ont ce pouvoir d'initiative.

- *Pouvoir d'information*

¹ Notion « notamment théorisée par Michel Foucault et reprise par certains courants [...] pour expliciter les principes de l'*empowerment* » (Liesenborghs, 2017)

² Par exemple, comme nous en avons parlé dans la partie 2.b) « les difficultés de l'autogestion et leurs expressions au Village » de ce chapitre, quand certaines personnes viennent de régimes dictatoriaux, elles se laissent parfois guider, ne ressentant pas la légitimité de prendre la parole.

Les rapports inégalitaires de genre sont également très présents chez un bon nombre de réfugié.e.s du Village. Sur cette question voir l'encadré en fin de chapitre

Ils ont ce pouvoir parce qu'ils ont aussi le « pouvoir d'information » que Liesenborghs (2017, p. 9) définit ainsi : « une ou des personnes qui connaissent mieux que les autres les informations nécessaires aux prises de décisions ou à des mises en actions sera *de facto* indispensable. Il s'agit d'un pouvoir très répandu, mais aussi d'un pouvoir facile à partager. ».

- *Pouvoir de coordination*

De cela, découle le fait que Kastro et Majed ont également le « pouvoir de coordination » : ils ont la vision globale du projet et coordonnent donc les dates importantes, les réunions... Lorsque Fahed était plus impliqué dans le projet, il avait aussi ce pouvoir grâce à son attitude dynamique et engagée. Liesenborghs (2017) souligne que ce pouvoir déresponsabilise les autres qui laissent alors ce type de responsabilité à celles et ceux qui détiennent ce pouvoir.

- *Pouvoir de parole*

À ces trois pouvoirs s'ajoute le « pouvoir de parole » (Liesenborghs, 2017) : il s'agit de la facilité qu'ont certaines personnes à s'exprimer devant les autres, c'est « un pouvoir psychologique partout présent » (ibid. p. 9). J'ai pu observer qu'une fois de plus, c'est Kastro, Majed et de son temps Fahed, ainsi qu'Erika lorsqu'elle est présente qui le détiennent. Mais ne comprenant pas les interactions en arabe, il n'est pas exclu que lorsqu'il s'agit de prendre des décisions sur le travail quotidien, d'autres personnes au Village, comme l'homme y habitant, prennent tout autant la parole.

- *Pouvoir de compétence*

Enfin, un peu à part pour ce qui concerne notre cas d'étude, il y a « le pouvoir de compétence » où « une ou des personnes détenant un savoir ou une compétence qu'elles sont les seules à posséder deviennent, par définition, spécialistes/expertes et donc indispensables ». (ibid. p. 9). Au Village, si ce n'est les rôles genrés¹, les compétences semblent assez bien réparties, à l'exception peut-être de Majed, qui est le seul à s'occuper de la traite des vaches lorsqu'il est présent. D'une part il s'occupe de cette tâche parce qu'il est effectivement considéré comme le plus compétent pour cela : il a toujours pris soin de vaches au cours de sa vie et celles du Village sont plus calmes avec lui qu'avec d'autres. Or lorsque les vaches sont nerveuses, elles font des mouvements brusques et renversent parfois le seau de lait. En effet la traite est effectuée à la main. Majed est le plus rapide pour faire cette tâche. D'autre part, s'il a l'exclusivité de la traite, c'est aussi parce qu'il possède une des deux vaches².

- *Pouvoir de présence*

À part dans notre cas d'étude également, il y a de plus le « pouvoir de présence » où « une ou des personnes plus présentes que les autres savent d'autant mieux que les autres ce qu'il se passe dans les différents espaces de vie du collectif et peuvent, très vite, devenir référentes pour tous les aspects quotidiens du collectif. » (ibid. p. 9).

¹ Voir encadré en fin de chapitre.

² Majed « possède » une vache, de l'accord de tous, parce qu'il s'occupe des travaux quotidiens du Village presque tous les jours depuis plus d'un an. Le fait que la vache soit « à lui », signifie qu'il prend sur sa production de lait tout ce qu'il estime nécessaire pour subvenir aux besoins de sa famille. Le reste va dans le circuit normal des produits du Village.

Deux raisons font que nous pouvons considérer ces pouvoirs comme « à part » au Village. D'un côté, la présence continue sur les lieux du Village ne signifie pas forcément que les personnes deviennent référentes. Par exemple Kastro vient quand il le peut, mais est parfois absent pendant plusieurs jours. Cela n'empêche pas que c'est à lui qu'on pose beaucoup de question dès qu'il y a un problème, quitte à lui téléphoner. Ceci est lié aux autres pouvoirs qu'il a, comme nous l'avons vu. Et d'un autre côté, la langue que l'on parle influe à qui l'on va se référer. Je peux donc moi-même avoir une vision biaisée : pour les aspects quotidiens du Village, je me référais surtout à Kastro et à Majed puisqu'ils parlent anglais. J'interagissais beaucoup moins avec la famille vivant sur place ou avec Layla, l'épouse de Majed, pourtant régulièrement présente, puisqu'il fallait alors passer par un téléphone portable pour traduire ou bien il fallait essayer de se comprendre avec un mélange de signes et de mots d'anglais ou d'arabe très basiques. Je leur posais donc soit des question très brèves sur l'organisation de la maison soit nous prenions le temps d'échanger mais alors nous parlions d'autres choses que les aspects quotidiens du Village.

Ces « pouvoirs sur » (Liesenborghs, 2017) sont à limiter et même à éliminer car ce sont des pouvoirs qui impliquent une relation de domination-subordination oppressive. C'est un individu ou un petit groupe d'individu qui l'exercent sur le reste du collectif. C'est pourquoi il faut mettre en œuvre des pouvoirs collectifs.

b) « Pouvoirs de »

Pour remédier à ces pouvoirs négatifs, l'important est tout d'abord d'en être conscient.e. Ce sont des jeux de pouvoir qui se mettent en place malgré la bonne volonté de chacun.e. Il faut donc sans cesse travailler à les diminuer et surtout à les partager, de manière individuelle et collective, pour qu'ils se transforment en pouvoir collectif, en pouvoir d'agir. Liesenborghs (2017) préconise de mettre en place des « chantiers » pour augmenter les *pouvoirs de*. Chacun de ces axes correspond à chaque *pouvoir sur* que nous avons vu plus haut. Ces « chantiers » sont : « diffuser les compétences », « adapter nos présences », « favoriser la prise d'initiative », « diffuser la parole », « partager l'information » et « vivre le collectif et en développer une vision globale » (Liesenborghs, 2017).

• *Partage des compétences*

Il faut, par exemple, pour « diffuser les compétences » (Liesenborghs, 2017, p. 11). Au Village, si chacun.e arrive avec des compétences particulières, il ou elle les apprend aux autres. Tout le monde peut participer à tout et ainsi apprendre de nouvelles compétences, surtout par l'observation et l'expérimentation plutôt que par formation comme le propose Liesenborghs (2017). Ceci rejoint la question du temps que nous avons abordé plus haut. Les tâches peuvent prendre plus de temps puisque tout le monde n'est pas spécialement compétant mais ce type d'apprentissage fait partie des principes d'entraide du Village. L'envie d'apprendre et de partager est un des moteurs du projet. C'est ce qu'explique Fahed dans son interview :

L : How do you know how to... do that ? How do cultivate. Where does the knowledge come form ? You just try things or... people know about... how to... [...]

F : I don't have any knowledge of this. Mh. I went there, but you know, because everyone go there, like... it's different to work for money or work... because you love to help or... So there everyone share the knowledge, everyone able to learn, everyone able to give, everyone... So it's not difficult. Yes, a lot of... eh... I don't want to tell differences but... ehm... You know, ok. When the people go there to work without any knowledge, yeah, it's make the project goes hard, you know. But because they are able to help, to give as much they can, so it's make sometimes balance, sometimes... It's difficult, to be honest with you.

- *Adapter les présences*

Liesenborghs (2017) préconise de bien définir le cadre de travail afin de mieux répartir les temps de présence. Au Village, chacun.e est censé.e venir selon ses envies. Le problème est que parfois certains travaux doivent être faits rapidement et ont besoin de bras. Il arrive que certain.e.s demandent à d'autres de venir, un peu trop impérativement au goût de ces dernier.ère.s, comme on l'a vu dans le [chapitre II](#). Mieux définir le cadre de travail et définir un emploi du temps, à la semaine mais aussi au mois pourrait permettre d'éviter ce genre de frustration. Chacun.e pourrait s'inscrire à des tâches en connaissance de cause. Cela permettrait aussi de responsabiliser chaque membre du collectif, puisque l'investissement en temps de travail serait lisible.

- *Encourager la prise d'initiative et diffuser la parole*

Pour « favoriser la prise d'initiative » (Liesenborghs, 2017, p. 10), le collectif peut créer « des cadres de décision collective où chaque personne peut exprimer son opinion sans risque d'être jugée » (p. 9). Du même acabit, le collectif peut « diffuser la parole » (ibid. p. 11), grâce à un apprentissage de prise de parole en public mais aussi en réfrénant celles et ceux qui ont l'habitude monopoliser les discussions. Cela peut-être fait, par exemple, grâce à des temps de parole définis ou grâce à un.e modérateur.rice. lors des réunions collectives.

Kastro et Majed qui ont, comme on l'a vu le plus d'initiative, essaient de pousser les autres à prendre la parole dans les réunions, les encouragent à prendre des initiatives d'eux ou elles-mêmes dans les cas où il n'y a pas besoin de passer par le processus de décision collective. Kastro surtout qui a probablement le plus de pouvoir sur la prise d'initiative, mais ce presque malgré lui comme on l'a vu dans le [chapitre II](#). Il souhaite plus de prise de parole et d'initiative de la part des membres du collectif, d'abord par idéologie mais aussi pour être libéré de ce « pouvoir » qui est surtout un poids. Il essaie toujours de favoriser la prise d'initiative de tous et toutes, tout comme Majed. Cependant décider d'une manière plus cadrée du déroulement des réunions, pourrait être bénéfique pour aider les plus timides à s'exprimer.

- *Le partage d'information et la barrière de la langue*

Mais, d'après ce que j'ai pu observer durant ces trois mois, ce qui fait blocage à la prise d'initiative, c'est surtout le partage de l'information. C'est d'ailleurs un point que Liesenborghs (2017, p. 11) conseille de développer pour augmenter les *pouvoir de*. Pour lui, il faut un système et des supports (numériques, papiers ou oraux) qui permettent de partager l'information et pour celle-ci soit consultable par tou.te.s. Or, au Village, il n'existe rien de tel. Les décisions, les projets sont énoncés la plupart du temps à l'oral. De plus, s'ils sont décidés dans un certain « cercle de décision » dont nous avons parlé plus haut, ils ne sont pas sys-

tématiquement transmis au(x) cercle(s) plus large(s). Même si la décision n'a pas forcément à être prise par ces cercles larges, ces derniers pourraient au moins en être informés. Il m'a aussi semblé que certains projets, certaines informations (par exemple décider d'avoir un stand sur un festival) ne sont discutés parfois qu'entre certaines personnes. Parce que ces personnes ont l'idée à un moment donné, et oublient parfois d'en informer les autres. C'est un vrai problème dans un collectif autogéré. Comme le souligne Castoriadis (2005 [1979], p. 3) « décider, c'est *décider en connaissance de cause*¹ ». Pour être capable de prendre des décisions, qui plus est des décisions pertinentes, il faut avoir toutes les informations nécessaires en main. Pour Castoriadis (2005 [1979]), cela signifie également avoir accès à une formation pour que les personnes du collectif puissent décider d'elles-même des critères à retenir pour prendre des décisions.

Mais une fois de plus, la barrière de la langue m'a bloqué l'accès à certaines informations. J'ai donc un point de vue qui correspond à un certain côté de la barrière. Cependant je ne suis pas la seule qui participe au projet sans comprendre l'arabe. Il y a d'autres volontaires européens mais surtout d'autres réfugié.e.s dans les squats qui parlent par exemple Urdu ou Farsi. Ces dernier.ère.s sont moins impliqué.e.s dans le projet et ce problème de langue y est certainement pour beaucoup. Moi-même j'étais parfois fatiguée de toujours demander « Et là qu'est-ce qu'il se passe ? », « Et là qu'est-ce qu'on va faire ? ». On me disait souvent de monter dans le van parce qu'on partait, mais je ne découvrais la destination qu'une fois en route ou même parfois à l'arrivée. Je me sentais parfois comme une enfant à qui les adultes ne prennent pas la peine de tout expliquer et qui doit suivre docilement. J'en étais parfois presque énervée même si j'avais toujours conscience que la traduction en anglais leur demandaient beaucoup d'efforts. Liesenborghs (2017, p.10) parle d'ailleurs « d'infantilisation » pour les personnes qui n'ont pas le « pouvoir de coordination ». Pour en avoir fait l'expérience, c'est aussi le cas en ce qui concerne l'information. Malgré tout je m'accrochais et suivais la cadence. Cependant, j'étais au Village avec le but précis de le comprendre, cela faisait partie de mon travail de recherche. C'est un cas particulier.

Les informations essentielles à la compréhension de l'organisation du Village, ne devraient pas être si difficile à atteindre pour d'autres personnes que ce soit en général ou par rapport à la langue.. Cela peut provoquer de la frustration : seules quelques informations sont transmises et elles peuvent alors ressembler à des ordres. Ce manque d'information déresponsabilise voire même subordonne celles et ceux qui n'y ont pas accès. Or si ces personnes ne se sentent plus concernées (ou pire, soumises), alors le travail (d'organisation ou même physique) retombe sur celles et ceux qui ont l'information. Et cela entraîne un cercle vicieux car alors celles et ceux qui vont faire le travail vont encore moins partager les informations. Il y a alors un risque de créer des scissions dans le collectif, en tensions, avec d'un côté celles et ceux qui trouvent travailler trop et de l'autre celles et ceux qui se sentent subordonné.e.s. Ainsi, comme on l'a vu dans le [chapitre II](#) les personnes qui ne veulent pas travailler au Village ont des réticences car elles se sentent trop subordonnées et même « exploitées » comme le dit Naji. C'est ce qu'explique Verhoeven et Wustefeld (2014) : mettre à disposition l'information, c'est favoriser la pleine intégration de toutes et tous.

¹ Souligné par l'auteur

Le Village aurait donc beaucoup à gagner à entamer ce « chantier » (Liesenborghs, 2017) de partage de l'information, à imaginer et à expérimenter des moyens de transmettre l'information de manière fluide. De manière immédiate selon la nécessité, à tous les membres du « cercle de décision » concerné mais aussi de manière archivée et accessible pour les personnes qui ne sont pas concernées directement mais qui souhaitent s'informer. Cette façon de manier l'information permettrait de prendre le temps de la traduire en plusieurs langues. Pour ce qui est de la communication interpersonnelle directe, tout d'abord exposer le problème peut faire prendre conscience que chacun.e devrait faire des efforts pour intégrer tout le monde aux conversations, en prenant le temps de traduire. Comme le problème réside également tout simplement dans la connaissance de la langue, on peut imaginer des temps de cours de langue, avec un échange. Par exemple si l'un.e apprend l'autre l'anglais, alors l'autre peut lui apprendre l'arabe. C'est aussi une manière de créer des liens. Nous avons mis ça en place avec quelques personnes lors d'un de mes passages au Village. Chaque soir, nous nous attablions avec un jeune syrien qui ne parlait pas du tout anglais (et moi qui connaissais à peine quelques mots d'arabe). Avec l'aide de sites de traduction nous nous donnions en même temps des cours d'anglais et d'arabe. Cela nous a permis de créer une relation amicale alors que nous pouvions à peine communiquer. D'autres personnes qui au début ne s'intéressaient pas à ce que nous faisions finissaient par participer, voyant que l'ambiance était détendue et que le « cours » allait dans les deux sens.

- *Vision globale et collectif*

Un autre « chantier » appelé par Liesenborgh (2017, p.12) « vivre le collectif et en développer une vision globale » vise à contrebalancer le « pouvoir de coordination ». Il s'agit de faire en sorte que chaque personne du collectif autogéré soit en mesure de développer une vision globale des « objectifs, buts, missions, valeurs et fonctionnements » de ce collectif (ibid. p.12). L'auteur met en garde : « Si ces notions ne sont pas clairement définies ou, pire, figées depuis leur origine, les personnes ne sauront pas ce qu'elles sont censées y faire ni pourquoi. C'est très vraisemblablement une des raisons principales du désengagement dans les collectifs. » (ibid. p.12). C'est en effet le principal problème que j'ai pu constater au Refugee Village for Freedom. Comme exposé au chapitre III, le fait qu'il y ait de multiples perceptions autour du projet peut être une force créatrice qui rassemble des personnes avec des idées différentes, mais similaires dans le fond. Mais cela peut aussi être une faiblesse si les valeurs et objectifs de bases, articulés dans un type de fonctionnement précis, ne sont pas clairement définis. Sans une définition commune (même si elle doit rester souple pour que chacun.e l'adapte à sa propre vision) le projet perd de sa substance et il peut être difficile de vouloir s'y engager ou y rester. Cela pose un problème d'intégration : le Village n'est pas aussi accessible qu'il voudrait l'être. Il y a un besoin évident de définir clairement ce qu'*est* le Village. Avoir une vision globale permettrait aussi de faire disparaître ce sentiment « d'exploitation » qu'on certain.e.s à travers le travail physique. En effet, en sachant ce *pour quoi* on travaille, c'est à dire pour le but du projet qui a été décidé ensemble en suivant des valeurs communes (ici par exemple dans le but d'avoir de belles récoltes afin de nourrir le plus de personnes possible dans une valeur d'entraide) alors on a plus cette sensation d'être utilisé abusivement, sans raison, pour un dessin hors de notre perception. On travaille pour soi et pour le collectif, pour satisfaire des valeurs auxquelles on adhère, en sachant dans quoi on s'engage et donc en acceptant les contraintes qui vont avec (dans notre exemple, la fatigue physique).

J'ai fait part de ce problème à Kastro, qui a concédé que ce manque d'information sur la nature du Village était en effet problématique et qu'il faut y remédier. Par exemple, celles et ceux qui participent déjà au projet pourraient poser à l'écrit ce qu'est le Village pour eux, afin de déterminer quelles sont les valeurs et objectifs communs. Cela faciliterait leur exposition claire aux personnes intéressées par le Village. De même cela permettrait de les reprendre, de les modifier en permanence, dans une optique de dynamique propre à l'autogestion, afin qu'ils soient toujours adaptés à chacun.e.

Ce qui est intéressant au Village c'est que ce collectif autogéré est également un groupe d'affinité. Cela signifie que les liens interpersonnels sont particulièrement forts et que l'amitié sert de liant au groupe (Dupuis-Déri 2018). La confiance mutuelle favorise la confiance en soi. Cette atmosphère est ainsi propice pour le développement des « pouvoirs de », dans une dynamique porteuse de transformation sociale.

2) V. Le potentiel de transformation sociale de l'autogestion

Le potentiel de transformation sociale que porte l'autogestion a été infusé tout au long des chapitres précédents. Plutôt que de revenir sur une longue discussion à ce sujet, il s'agit plutôt ici de synthétiser les connaissances acquises grâce à l'analyse de l'organisation du Refugee Village for Freedom. La discussion du chapitre suivant (chapitre V) développera ensuite en quoi ce potentiel serait intéressant à diffuser et à exploiter dans la lutte écologiste. Cette partie va donc tout d'abord résumer en quoi l'autogestion permet une transformation tout aussi bien individuelle que collective. Puis, elle montrera en quoi la critique du système dominant qui s'entend dans l'expérience autogestionnaire est un levier pour entamer ces transformations. Enfin, elle analysera en quoi réside le potentiel de transformation sociale du Refugee Village for Freedom.

a) Transformation individuelle et collective

Comme on l'a vu dans la partie 2. I de ce chapitre, « L'autogestion, principes et applications au Village », l'idéal autogestionnaire c'est la liberté de se définir soi-même en tant que collectif mais également en tant qu'individu. L'autogestion est une manière de s'organiser de manière totalement différente de ce qu'on connaît dans notre société. C'est se libérer totalement du principe hiérarchique habituellement présent dans toute activité collective, à n'importe quelle échelle. Cela permet de transformer notre vision du monde, puisque l'on s'aperçoit alors qu'une façon équitable de s'organiser socialement est possible. Dans l'autogestion, il n'y a plus de rapports de domination-subordination, il n'y a plus de hiérarchie sociale entre dirigeants et dirigés. Chacun.e peut prendre en main son existence et agir sur son environnement grâce à l'intelligence collective. Et le collectif se transforme aussi grâce aux individus qui le compose. Pour Verhoeven et Wustefeld (2014, p. 2), l'idéal autogestionnaire porte une « idée générale de transformation sociale » même si cette transformation se passe « au sein d'une expérience délimitée (ibid. p. 4). En effet « en transformant leur mode de fonctionnement, leur rapport à autrui, les personnes qui construisent et participent à des initiatives autogestionnaires transforment également la société. » (ibid. p. 4). L'autogestion permet de ne plus rester passif.ve.s devant une situation imposée et subie.

b) Être contre un système défaillant

Pour Verhoeven et Wustefeld (2014, p. 3), l'autogestion est particulièrement inspirante en temps de crise : en effet les collectifs autogérés font preuve de dynamisme et d'ingéniosité en créant des alternatives « en réponse aux problèmes qui surgissent » dans un « système dominant antagoniste ». Ils citent d'ailleurs la Grèce, devenue laboratoire d'expériences autogestionnaires de par son contexte de crise économique et sociale. Verhoeven et Wustefeld (2014) considèrent que l'autogestion est une forme de résilience face à ces crises. Voici un extrait de leur texte (ibid, p. 3) qui explique leur point de vue : « Dans des pays en crise profonde, s'auto-organiser collectivement pour répondre à des besoins auxquels l'État ne pallie plus peut se révéler une opportunité pour *rebondir*¹. La nécessité de s'arrêter, de prendre du recul, afin de trouver des solutions nouvelles à des problématiques de plus en plus aigües, est l'occasion de repenser le fonctionnement d'un système qui montre ses limites. Il s'agit donc bien ici de la capacité à continuer à assurer un fonctionnement ou un développement malgré les chocs². »

Choisir l'autogestion, c'est donc choisir d'aller *contre* un système dominant pour construire une nouvelle version du monde *ensemble*. Un collectif autogéré, ce sont des personnes qui sont liées entre elles par des idéaux communs certes, mais aussi contre un « ennemi » commun. Cette idée d'être *contre* est primordiale dans le principe autogestionnaire, c'est ce qui lui donne son dynamisme, cette volonté d'aller de l'avant. C'est que qui lui permet d'avoir ce potentiel de transformation sociale en puissance dont parlent Verhoeven et Wustefeld (2014). Comme l'écrit très justement Quadrupani dans son article du 1er juillet 2019(b) : « la transformation personnelle opère *toujours*³ de manière collective, à travers les rencontres et les expériences communes. Et la transformation du monde se fera toujours forcément *contre*⁴. » La transformation sociale ne peut pas se faire de manière neutre. « Transformer » c'est « faire passer d'une forme à une autre, donner un autre aspect », c'est « former [*formare*] au-delà [*trans*] » (Le Petit Robert, 1973). Il faut donc renverser les bases du paradigme considéré comme défaillant.

Comme l'expliquent Verhoeven et Wustefeld (2014, p. 4), les expériences en autogestion construisent « les bases nécessaires du changement de paradigme » car elles possèdent des « caractéristiques [qui] détricotent les mécanismes capitalistes tels que la compétition et la domination. » En premier lieu, dans l'autogestion, notre système de société -capitaliste- est identifié comme posant problème. Puis ce sont ces mécanismes qui sont examinés afin d'entamer la discussion sur ce qu'il faut faire afin de les déconstruire et

¹ « Verbe qu'on peut relier directement à l'étymologie de résilience qui vient de l'anglais *resilience*, lui-même issu du latin *resilire*, rebondir, rejaillir. » (note de pied de page des auteurs, p. 3)

² « Voir aussi la définition de résilience utilisée par Pablo Servigne, *Nourrir l'Europe en temps de crise*, Éd. Nature & progrès, 2014, p.18. » (note de pied de page des auteurs, p. 3)
Cette définition est : « la capacité pour un système de maintenir ses principales fonctions malgré les chocs, y compris au prix d'une réorganisation interne. »

³ Souligné par l'auteur.

⁴ souligné par l'auteur

les moyens d'action pour y parvenir¹. Si ces réflexions ne sont pas menées, si une position *contre* le paradigme dominant n'est pas prise, alors, il n'y a plus de potentiel de *transformation* sociale. Les actions menées ne seront que des *modifications* apportées au système. Or les modifications sont des « changement[s] qui n'affect[ent] pas l'essence de ce qui change » (Le Petit Robert, 1973). Le fond du problème reste le même. C'est ce qui fait défaut dans le mouvement de l'écologie, ou même agroécologie, citoyenne (qu'on appelle aussi écologie grand public) qui prend de plus en plus d'importance dans les pays Occidentaux. Le chapitre suivant (chapitre V) sera entièrement consacré à ce sujet.

c) Le potentiel de transformation sociale du Village

Le Refugee Village for Freedom, groupe d'affinité au fonctionnement autogestionnaire, recèle un potentiel de transformation sociale. Ses membres se développent et se transforment individuellement au sein du groupe et le groupe change lui aussi au contact des individus. Autrement dit, les parties évoluent au contact du tout et le tout évolue au contact de ses parties. C'est une relation dialectique, un cercle vertueux. Au Village on apprend les valeurs d'entraide et de solidarité. On apprend à avoir confiance en soi et à percevoir sa propre valeur : chacun.e peut se sentir utile. Le Village permet l'apprentissage de la vie de groupe, de l'organisation horizontale et de la prise de décision sur consensus. L'esprit d'initiative est également développé. Le Village prend la direction que les personnes qui y participent lui donnent.

Pour ce qui est de la transformation sociale, de la création de liens sociaux et du développement individuel, ces qualités sont encore plus chargées de sens quand elles visent des personnes aux parcours de vie difficiles. Sans tomber dans le misérabilisme, une attitude qui n'existe pas au Village, il ne faut cependant pas oublier que la majeure partie des personnes du projet sont des personnes qui fuient des pays en guerre ou occupés. Ces personnes se retrouvent à devoir se nourrir grâce à l'aide humanitaire à vivre dans des squats en Europe. Au regard de cela, le Village devient un lieu où ces personnes peuvent reprendre en main leur existence face à des conditions de vie imposées par leur environnement (l'exil, les squats, l'attente des papiers...).

• *Le Village dans un pays en crise*

Le Village est un projet autogéré qui se trouve en plein contexte de crises entremêlées, ce qui fait écho à ce qui a été développé un peu plus haut. Comme décrit dans l'introduction, la population grecque subit encore la crise économique et sociale. Le monde agricole grec est particulièrement touché. Il y a aussi de très nombreux.ses réfugié.e.s des pays du Moyen-Orient et d'Asie Centrale se retrouvent « bloqués » en Grèce et y vivent de manière très précaire alors qu'elles et ils aimeraient continuer vers des pays Européens plus à l'Ouest. De la violence explose parfois à Athènes. L'extrême droite est présente, des groupuscules utilisent

¹ Chaque expérience en autogestion étant particulière comme on l'a vu en début de ce chapitre, ces moyens d'action seront différents pour chaque collectif : par exemple, le Refugee Village for Freedom allie le support aux réfugiés et l'agriculture mais on peut par exemple avoir des usines autogérées, des collectifs artistiques...

parfois la violence physique contre les réfugié.e.s. De plus, le tout nouveau gouvernement¹ déclare vouloir lancer l'opération policière « Loi et ordre » contre Exarcheia et ses habitant.e.s² trois jours après son investiture. Le Village est une réponse face à cette situation de crises multiples, de conditions de vie instable et de rejet des migrants.

- *Le Village contre le système*

Le Village, en plus de proposer des valeurs pour ses membres, a bien une position *contre*. Cela ne signifie pas que le Village (ou n'importe quel collectif autogéré) a une attitude belliqueuse contre ce qui va être considéré comme « ennemi ». C'est plutôt une position intellectuelle. Le collectif se présente contre des entités, des organisations et surtout un système et ses mécanismes sociaux considérés comme défailait, qui ne partagent pas l'essence des valeurs défendues par le collectif.

Le Refugee Village for Freedom se positionne contre le système capitaliste, comme on l'a vu tout au long de ce mémoire. Le risque de parler de « capitalisme » ou du « néo-libéralisme » ou autres concepts du même acabit, c'est de les réduire à des « entités abstraites et creuses », ainsi que met en garde Maxime Chédin (article en ligne du 15/11/18)³. Or il y a une vraie démarche de réflexion au Village. Tout d'abord les problèmes qu'il faut résoudre sont repérés : le fait que les réfugié.e.s n'aient plus aucune prise sur de nombreux aspects de leur vie. Ici, le Village se focalise en particulier sur le manque d'accès au travail qui empêche d'avoir des ressources pour subvenir aux besoins quotidiens, mais surtout qui empêche d'avoir un pouvoir de décision sur la forme que la résolution de ces besoins va prendre (nourriture, logement...)⁴.

Le capitalisme est bien désigné comme étant à la source des problèmes que le projet s'est donné pour but de résoudre, mais non pas sans raison. Même si on remonte à l'origine première de l'exil des réfugié.e.s qui sont au Village c'est la guerre qui nourrit la face la plus hideuse du capitalisme, le business de guerre. La défaillance au niveau de l'accueil des réfugiés en Europe est due au fait que les gouvernements et l'UE sont beaucoup plus axés sur l'économie -capitalise- que sur le social. Même les grandes ONG internationales sont prises dans dans des histoires de corruption, cédant à l'appel du gain. Les mécanismes de domination-soumission, l'organisation hiérarchique pyramidale de la société capitaliste sont aussi rejetés par le Village. C'est cette organisation hiérarchique qui font que ces problèmes existent : comme les réfugié.e.s sont considérés comme étant en bas de l'échelle sociale -voire même comme des parasites par leur détracteurs les plus virulents, peu de moyens sont déployés pour s'occuper d'elles et eux.

¹ Le 7 juillet 2019, Kyriados Mitsotakis est élu Premier Ministre aux élections législatives. Il est le leader du parti de droite conservatrice Nouvelle Démocratie.

² Le but de cette opération serait de démanteler le trafic d'armes et de drogue qui existe à Athènes, les anarchistes et les migrants étant tenus pour responsables. L'opération promet d'être violente au vu des forces mobilisées : MAT (CRS), voltigeurs, équipes antiterroristes... (Yannis Youlountas, « L'opération policière 'loi et ordre' contre Exarcheia et Rouvikonas serait prête à être lancée » bloggy.net, 09/07/19 et « Σχέδιο 'Νόμος και Τάξη' για τα Εξάρχεια – Ρουβίκωνας και 'τρομοκρατία» στο στόχαστρο », altsantiri.gr, 09/07/19)

³ Cette idée sera développée dans le chapitre V, partie II.

⁴ D'autres problématiques sont déjà prises en charge par de nombreux collectifs, comme par exemple l'accès à l'éducation ou à la santé.

C'est pourquoi le Village se positionne contre l'État et l'UE qui ne proposent pas de solutions satisfaisantes pour l'accueil et l'accompagnement des réfugiés. dans leur exil. Il refuse également de s'allier avec de grandes ONG pour les raisons exposées au chapitre I, partie a) « Création du projet » (corruption et position « supérieure » de l'aide humanitaire envers celles et ceux qui la reçoivent). Le rejet de ces entités s'exprime par le refus de leur demander toute forme subvention afin de ne pas se retrouver sous leur tutelle et subir leur ingérence. Car en effet un projet tel que le Refugee Village for Freedom pourrait demander et recevoir des subventions, s'il se conformait à certaines exigences (par exemple avoir un statut légal d'association, avoir un compte en banque pour gérer les entrées et les sorties d'argent...). Ce n'est pas un collectif qui a une attitude « agressive » envers l'État, l'UE ou les grandes ONG. C'est même un projet qui pourrait intéresser ces entités qu'il ne faut pas non plus absolument diaboliser. Mais, d'après le Village, elles ne partagent pas intrinsèquement ses valeurs. De plus l'autogestion serait alors impossible.

L'autogestion est en effet un moyen d'aller à l'encontre du système d'organisation pyramidale. Les participant.e.s du collectif apprennent à repenser ce système grâce à l'expérimentation d'outils de prise de décision en démocratie radicale. De plus, la pratique de l'autogestion et les discussions collectives autour de notre système de société permet d'acérer le sens critique des individus. Le système salarial est aussi remis en question au Village puisque chacun reçoit -équitablement- de l'argent à la hauteur du travail effectué. « Hauteur » qui est bien entendu déterminée par tous les membres du groupe. Le fait de choisir de ne pas avoir de compte en banque permet de sortir du système financier qui fait fructifier l'argent au profit de personnes qui ne le font fructifier.

Enfin, le choix de cultiver sans intrants chimiques¹ et avec des semences rustiques parachève cette volonté de n'être dépendant en aucune manière face au système capitaliste, qui pousse toujours à la consommation (graines qui ne produisent pas de semences et variétés qui demandent toute sorte de fertilisants, insecticides, fongicides, herbicides et de l'irrigation). Ce cycle infernal de consommation d'intrants fait en plus face à des rendements décroissants après un certain temps d'utilisation d'intrants, ce qui pousse les agriculteurs à en utiliser toujours plus². Refuser les intrants chimiques, c'est aussi refuser l'empoisonnement des humains et non-humains, la destruction de l'environnement, dus à ces produits vendus dans le but d'enrichir les corporations agro-alimentaires. Pour les membres du Village, c'est aussi une manière de dire que leur santé, leur corps leur appartient. À l'instar de mouvements paysans (par exemple le MST, la Via Campesina...) qui prônent l'émancipation de ceux-ci du joug du capitalisme, le Village veut s'affranchir de toutes ces contraintes qui pèsent sur le monde agricole.

Pour conclure, on peut dire que le Refugee Village for Freedom possède bien un potentiel de transformation sociale, puisque que le modèle de société est remis en cause et que l'esprit critique de ses membres

¹ À l'exception de l'essence utilisée pour les déplacements et le nouveau tracteur, « intrant » qui n'a pas encore été remis en question au Village même si des efforts sont faits pour limiter son utilisation.

² Loi des accroissements moins que proportionnels : « quand on apporte au sol des doses croissantes d'un élément fertilisant, les augmentations de rendement obtenues sont de plus en plus faibles au fur et à mesure que les quantités apportées s'élèvent » (Mitscherlich, 1794-1863)

est poussé à se développer à travers l'autogestion. Le Village est ainsi un modèle inspirant de revendication sociale libertaire. Nous allons maintenant ouvrir une discussion qui va sortir du cas d'étude pour porter la réflexion à un niveau plus large. Cette discussion va porter sur les mouvements écologistes dominants dans le monde Occidental. Elle va leur opposer l'écologisme radical, dont les revendications libertaires invitent à imaginer un nouveau rapport entre la société et son environnement.

Encadré 1 : Les rapports de genre

J'ai pu remarquer que les rapports sociaux de domination-subordination de genres sont extrêmement présents chez les personnes venant du Moyen-Orient, ce qui se ressent dans l'organisation du Village. J'ai choisi de ne pas développer cet aspect dans mon mémoire car il faudrait consacrer un travail entier à cette problématique. Pour résumer très brièvement, voici les grands traits de ce qui se passe au Village. Il est clair que dans les valeurs du Village, femmes et hommes sont égaux. Cependant, une majorité d'hommes font fonctionner le Village. En effet, beaucoup d'hommes migrent seuls (célibataires ou séparés de leur famille). Ces hommes seuls se retrouvent dans les mêmes chambres dans les squats, ils créent des liens d'amitié forts et parlent du Village aux nouveaux arrivants. Ils ont aussi en quelque sorte plus de « liberté » de mouvement car les familles se déplacent souvent ensemble : il faut donc qu'il y ait de la place et que tous les membres soient d'accord. Par exemple, Majed qui est très impliqué dans le projet est souvent en conflit avec son épouse. En effet, il voudrait passer le plus clair de son temps au Village mais Layla n'aime pas y passer plus de deux jours et n'aime pas non plus rester à Athènes avec leur petite fille quand lui n'est pas là.

Excepté les européennes, je n'ai vu au Village qu'une femme voyageant seule avec sa fille adolescente. Mais elles venaient pour des vacances et n'ont pas participé aux travaux agricoles. Les familles sont organisées de manière très « traditionnelle » : au Village l'homme va aux champs et la femme reste à la maison pour faire la cuisine et le ménage. Une seule fois, la femme qui vit maintenant au Village avec son époux et venue avec nous pour désherber les tomates. C'est cependant un ordre qui est semble « naturel » et même désirable pour ces personnes, hommes comme femmes, pour avoir échangé avec elles et eux sur le sujet.

Ma place en tant que femme occidentale n'a d'ailleurs pas toujours été facile à trouver. Elle était beaucoup plus facile auprès des hommes parlant le mieux anglais (les interviewés et d'autres), d'ailleurs souvent seuls (mais pas forcément célibataires) et vivant dans la 5th School, à l'exception de Majed. Est-ce par éducation ou par contact plus prolongé avec la culture Occidentale ? Fahed, qui est maintenant (presque) féministe, m'a confié qu'à Gaza il n'était pas du tout comme cela, étant par exemple un petit chef avec sa mère et ses sœurs qui pouvaient exécuter la moindre de ses envies. Certains de ces hommes m'ont d'ailleurs souvent fait l'apologie des femmes de culture occidentale, qu'ils trouvent plus libérées et plus avenantes, plus drôles que les femmes de culture arabe. Cela ne m'a pas épargnée de certains comportements ou remarques que je considérais personnellement comme patriarcaux mais qui étaient à leur sens bienveillants, polis voire galants.

C'était plus difficile certains hommes que j'ai pu côtoyer au Village (dont celui qui y habite maintenant), qui parlent à peine anglais voire pas du tout, et qui viennent d'arriver pour la plupart. J'ai dû essuyer des commentaires et attitudes que j'ai trouvé cuisants voir blessants alors qu'ils se voulaient drôles ou prévenants ou qu'ils n'étaient parfois même pas intentionnés. Par exemple, ces hommes trouvaient ça amusant que je tienne absolument à faire les mêmes tâches qu'eux, même s'il s'agissait de porter des choses lourdes. Je me retrouvais parfois dans une position intermédiaire à faire un « double travail », celui physique des hommes et celui domestique des femmes, ne pouvant pas faire autre chose que les aider par principe alors que les hommes se reposaient après être allés aux champs. Mais ces hommes étaient aussi curieux du monde Occidental. Ils m'ont par exemple demandé pourquoi les femmes avaient moins d'enfants et quand je leur ai répondu que c'était, permis d'autres, parce que les femmes avaient désormais des métiers et donc moins le temps de s'occuper des enfants, ils étaient intéressés même s'ils ne comprenaient pas trop en quoi cela était plus désirable pour elles.

Dans l'organisation autogérée du Village donc, ce sont le plus souvent les hommes qui vont prendre la parole, d'abord parce qu'ils sont en majorité mais aussi parce que ce mécanisme social est très ancré chez certains, femmes et hommes. Cependant, la majorité des hommes du Village considèrent que les femmes ont autant de légitimité que les hommes à prendre part à l'organisation, et le reste semble prêt à tendre vers moins de séparation genrée si on leur montre l'exemple. Il est d'ailleurs intéressant de noter que la plupart des personnes européennes participant de près ou de loin au projet sont des femmes (hors saison estivale, qui n'a pas été observée). Des femmes par ailleurs dynamiques, s'impliquant énormément et qu'on écoute (Erika par exemple est considérée comme aillant une « autorité naturelle » ce qui fait d'elle une leadeuse quand elle arrive au Village).

Chapitre V - Discussion autour de l'écologisme réformiste et de l'écologisme radical

C'est pourquoi il faut d'emblée poser la question franchement : que voulons-nous ? Un capitalisme qui s'accommode des contraintes écologiques ou une révolution économique, sociale et culturelle qui abolit les contraintes du capitalisme et, par là même, instaure un nouveau rapport des hommes à la collectivité, à leur environnement et à la nature ? Réforme ou révolution ?

André Gorz, « Leur écologie et la nôtre », *Le Sauvage*, 1974

Se pencher sur une étude de cas permet d'ouvrir une réflexion plus générale. Le Refugee Village for Freedom est particulièrement intéressant à ce niveau là. C'est un projet comme on a peu l'occasion d'en croiser. Tout d'abord parce qu'il lie la question de la souveraineté alimentaire avec la question de l'accueil (temporaire et permanent) de réfugié.e.s, auquel.le.s il propose une réponse concrète et pas seulement théorisée. Ensuite, le Village est une expérience autogestionnaire qui souffle un vent de contestation sur notre modèle de société hiérarchisée, portant un réel potentiel de transformation sociale.

On ne voit malheureusement pas souvent de revendications sociales aussi fortes. C'est ce qui manque au mouvement que nous appellerons « écologie réformiste » qui a en ce moment le vent en poupe. C'est un mouvement qui, sans blâmer les bonnes volontés individuelles, se fait dramatiquement happée par le capitalisme dit 'vert'. Et c'est ce à quoi, à mon sens, le mouvement agroécologique doit rester vigilant. C'est ce que nous allons aborder dans ce chapitre. Tout d'abord, il faut préciser que le mot « écologie » sera utilisé tout au long de ce chapitre dans le sens d' « écologisme » qui est le mot qui désigne plus justement un mouvement social qui se préoccupe de l'environnement. Cependant, dans toutes les sources utilisées, ces deux mots sont utilisés indistinctement, voire même seul le mot « écologie » est employé¹, surtout dans les textes écrits en anglais. J'ai choisi de garder le mot « écologie » pour désigner également l' « écologisme », par cohérence face aux sources utilisées.

Dans ce chapitre nous allons tout d'abord définir différents types d'écologies, avec l'écologie réformiste, dont font partie les « écologies individuelles et intérieures », l' « écologie étatiste » et « l'écologie politique citoyenne » qui s'opposent à l'écologie radicale.

Dans une seconde partie, une critique de l'écologie réformiste sera développée, elle abordera point par point en quoi l'écologie réformiste a été récupérée et manipulée par le système capitaliste : nous verrons comment, dans les mouvements sociaux, les personnes considérées comme « radicales » sont ou cooptées ou exclus du reste de leurs mouvements. Puis, nous discuterons de comment la généralisation des ONG et le

¹ « Écologie » est certes un mot très médiatisé et on peut considérer qu'il est mal employé la plupart du temps mais certains mouvements peuvent l'employer avec une réelle réflexion.

soutien financier des élites aux grands mouvements sociaux annihile la résistance, comment ces derniers sont devenus des partisans des technologies vertes alors qu'elles font partie du même complexe que les énergies fossiles. Nous verrons ensuite comment le mythe de l'individu a amenuisé la résistance et a réduit le rôle de citoyen à celui de consommateur, nous aborderons en quoi l'écologie dite « grand public » est en réalité homogène socialement, puis en quoi la société a naturalisé les problèmes environnementaux, en quoi « l'urgence climatique » obstrue la réflexion et enfin en quoi la simplification de la pensée avec la segmentation des problèmes a dépolitisé la résistance écologique.

Dans une troisième partie, nous verrons en quoi Le Refugee Village for Freedom est une forme de résistance écologiste radicale. Et pour terminer, la quatrième partie abordera la nécessité pour l'agroécologie de rester politique.

I- Définition des différents types d'écologie

Les critiques vis-à-vis de l'écologie réformiste se font de plus en plus nombreuses. Ce sont d'ailleurs plutôt des mises en garde, les motivations individuelles et la réelle inquiétude des citoyens face aux problèmes environnementaux n'étant pas remises en question. Mais avant de nous plonger dans les problèmes qu'elle pose, il faut d'abord définir ce qu'est l'écologie réformiste, qui s'oppose alors à l'écologie radicale. Précisons ici que les écologies -ou écologismes- dont nous allons parler sont ceux que l'on trouve dans les pays Occidentaux car nos modes de vie et nos cultures sont uniformisés. Par conséquent, les réactions face aux enjeux environnementaux et sociaux sont similaires. Mais n'oublions pas qu'il existe de par le monde bien d'autres mouvements sociaux qui se penchent sur les mêmes problématiques. Seulement, tout cela prend un autre sens dans ces pays, d'une part parce que les cultures sont différentes et d'autre part parce que les conséquences sociales et environnementales de la surexploitation des ressources et des déchets générés (en particulier par l'Occident) y sont dramatiquement exacerbées.

Mais que ce passe-t-il dans les pays Occidentaux ? Le texte de Maxime Chédin (2018) est particulièrement éclairant sur les différentes formes que peut prendre la contestation écologiste. Il prend le temps de les définir, ce qui n'est pas toujours le cas chez d'autres auteurs. Dans d'autres textes, l'écologie qui est critiquée n'est pas toujours nommée, il faut deviner ce qu'elle est. Elle est parfois appelée « écologie grand public (ou *mainstream*) ». Ce terme ne me convient pas car on pourrait presque y entendre une pointe de moquerie envers des foules qui se laisseraient bernier par le capitalisme vert. Ce terme condamne également une écologie plus radicale à rester une subculture minoritaire. Chédin (2018) fait tout d'abord la distinction entre « écologie radicale » et « écologie réformiste ». Il propose de diviser encore en trois « attitudes » (ibid.) cette dernière catégorie :

Il y a d'abord les « écologies individuelle et intérieure », qui sont les écologies des « éco-gestes quotidiens visant à réduire l'empreinte carbone de chacun »¹¹ qui prônent la « transformation spirituelle de soi

¹¹ L'article de M. Chédin est un article en ligne qui existe seulement sous le format d'un page web : il n'y aura donc pas de numéro de page pour indiquer où se trouvent les citations.

passant par une réforme de son mode de vie et de sa manière d'être au monde » (Chédin, 2018). Cette attitude a un « horizon politique » presque inexistant, voir nul (Chédin, 2018).

Ensuite, Chédin (2018) décrit « l'écologie étatiste » qui est celle des partis politiques « classiques » (comme par exemple EELV¹) : l'action gouvernementale y est vue comme levier de la « transition écologique », avec une perspective de 'croissance verte'.

Enfin, il y a « l'écologie politique citoyenne », qu'il appelle aussi « écologie majoritaire, fédératrice, rassembleuse ou consensuelle » (Chédin, 2018). C'est celle des grandes ONG, des mouvements citoyens comme les Colibris et de collectifs animés par les réseaux sociaux. Comme le décrit Chédin (2018) la force de ce courant puise « ses forces dans la société civile » et s'exprime par exemple dans les Marches pour le climat qui fleurissent dans de nombreux pays Occidentaux. Chédin (2018) explique que : « ces mouvements et ONG se déclarent généralement apolitiques pour ne pas cliver et adhèrent à une présentation de la lutte contre le réchauffement climatique comme grande « cause commune » autour de laquelle tous [...] pourraient se réunir en laissant de côté leurs antagonismes. »

Dans son analyse, Chédin (2018) justifie le fait de rassembler ces trois courants sous le terme « d'écologie réformiste » car les modifications « exigées par la 'transition écologique' n'y sont pas perçues comme incompatibles avec les fondements du système économique et politique actuel. » La résistance écologiste reste donc dans le cadre de protestation légitimé par le système et plaide seulement pour le *modifier* (on peut aussi dire 'réformer') sans chercher à le *transformer*². Ces mouvements sont des phénomènes sociaux mais les frontières entre ces trois attitudes ne sont pas fermées et n'entrent pas en contradiction : des groupes et des individus peuvent adopter plusieurs de ces attitudes en même temps.

À l'opposé de cette écologie réformiste, il y a donc l'« écologie radicale ». Elle est aussi traversée par de nombreux courants (anticapitaliste, anti-civilisationniste, expériences de vie autogestionnaires...) « mais qui partagent la conviction que le maintien des structures politiques et économiques propres au capitalisme est absolument incompatible avec la lutte et le renouveau écologique » (Chédin, 2018). Il y bien ici une volonté de *transformer* le système.

J'ai décidé d'utiliser le terme d'« écologie réformiste » à mon tour car il correspond bien à ce que je souhaite exprimer, c'est-à-dire une écologie qui ne bouscule ni trop notre monde si bien connu ni nos manières d'être et de faire balisées par un système qu'on ne perçoit même plus.

II- Critique de l'écologie réformiste

Dans les critiques de l'écologie réformiste, l'inquiétude citoyenne n'est pas remise en cause : les personnes qui s'y engagent ne sont pas attaquées en tant qu'individus. Les critiques invitent surtout à prendre ce type de mouvement écologiste comme un tout qui dépasse ses parties. Elles proposent d'ouvrir notre

¹ Parti écologiste français

² Sur le sens de ces deux mots, cf chapitre IV, partie 2. V « le potentiel de transformation sociale de l'autogestion ».

champ de vision pour essayer de voir plus loin que le modèle social dans lequel nous sommes enfermés mais duquel nous ne voulons pas sortir de peur de perdre notre confort. Les critiques cherchent à faire prendre conscience qu'il n'y a pas de compromis possible entre croissance et respect des espèces vivantes (humaines et non-humaines) mais que changer de paradigme n'est pas un 'retour en arrière' archaïque. Comme le dit Chédin (2018) il faut « inviter et obliger l'écologie majoritaire à s'auto-critiquer pour s'approfondir ; mais rappeler aussi à l'écologie radicale qu'elle ne doit pas s'isoler de ceux, loin d'elle encore, qu'elle rebutera si son radicalisme se fait dogmatique. »

a) La récupération de l'écologie par le capitalisme et la neutralisation de la résistance

Le propre du capitalisme, nous disent tous ses détracteurs¹, c'est qu'il s'adapte aux crises qu'il crée. Clive L. Spash (2019) résume ces stratégies d'adaptation dans son billet écrit pour la Tellus Foundation. Le capitalisme autorise tout d'abord des changements au sein de la minorité gouvernante tout en gardant le contrôle sur la majorité dominée. Pour garder ce contrôle, des compensations sociales sont proposées à cette majorité, afin d'éviter un véritable effondrement, pour canaliser la protestation citoyenne et éviter la rébellion. Spash (2019) précise que lorsque la négociation ne fonctionne pas, le capitalisme a recours à la force. C'est exactement ce qu'il se passe avec le mouvement écologiste. Le pouvoir hégémonique s'est emparé de la cause environnementale afin de préserver ses propres intérêts et les activistes environnementaux. Les plus engagés sont surveillés de près et les manifestations écologistes sont parfois sévèrement réprimées. (RE-FERENCE) Le cœur de ce pouvoir, Spash (2019) le situe dans ce qu'il appelle « l'élite de Davos »². Cette élite a créé la « New Climate Economy » (« nouvelle économie climatique ») : d'après Spash (2019), l'inquiétude de cette élite est clairement exprimée dans le rapport « Meilleure croissance, meilleur climat ». Il y est écrit : « sur le long terme, si le changement climatique n'est pas endigué, la croissance elle-même sera menacée ». La priorité à la croissance est donc claire. La catastrophe climatique doit être prise en compte parce qu'elle menace le bon développement de l'accumulation capitaliste. La croissance doit donc désormais être verte et il est de l'intérêt des entreprises multinationales de s'occuper, à leur manière, de l'écologie.

La captation et la canalisation de la résistance écologiste des citoyen.e.s se sont faites de plusieurs manières. D'une part parce que notre société est prise depuis des décennies dans le paradigme du capitalisme dont il est difficile de sortir, occultant même la conception même d'un autre mode de vie. Mais d'autre part les élites au pouvoir ont aussi exercé une manipulation consciente du mouvement écologiste pour le ranger du côté de leur intérêt.

¹ La plupart des articles utilisés sont des articles en ligne écrits par des chercheur.euse.s indépendant.e.s ou universitaires, des activistes, des penseur.euse.s. Ces formats en ligne ne permettent pas de placer des numéros de page avec les citations.

² C'est-à-dire les personnalités participant au Forum Économique Mondial qui se déroule chaque année à Davos (Suisse). Ces personnalités sont des chefs d'États et de gouvernement ainsi que des dirigeants d'entreprises multinationales.

b) Diviser pour régner

Tout d'abord, il y a un réel travail de la part de ces élites pour diviser les mouvements écologistes entre « pragmatiques » et « radicaux », nous explique Spash (2019). Lorsque tout pouvoir hégémonique est menacé, leader.euse.s des mouvements sociaux sont invité.e.s à rejoindre les cercles de pouvoirs afin de former des alliances présentées comme avantageuses pour le deux parties (Spash, 2019). Cette cooptation permet de neutraliser la résistance radicale. En même temps, le langage des mouvements radicaux est associé aux exigences des écologistes plus réformistes (Spash, 2019). Une enquête de Steve Horn (2013) expose ce type de stratégie des grandes corporations grâce à des fichiers très explicites de grandes corporations, hackés et publiés sur le site de WikiLeaks¹. La division des mouvements sociaux permet d'amoindrir les exigences des mouvements sociaux et de restreindre la pensée, ce qui limite même l'imaginaire social qui pourrait permettre de sortir du paradigme capitaliste². Pour illustrer cette captation des exigences environnementalistes et la cooptation des leaders et leadeuses environmentaliste, Nicolas Casaux, dans une note ajoutée à sa traduction du texte de Spash (2019) cite Farhana Yamin³, fondatrice de l'ONG Track 0 pour qui « investir dans les infrastructures des énergies renouvelables est la clé pour relancer la croissance ». Enfin, s'il n'est pas possible pour les cercles de pouvoirs de capter la résistance dans ses sphères, alors une autre stratégie est de l'isoler, en faisant par exemple passer ses revendications insensées et trop utopistes (Horn, 2013).

c) « L'ONG-isation de la résistance » et soutien des mouvements citoyens par le capital

Spash (2019) souligne que le fait de capter la résistance dans les cercles de pouvoirs « s'inscrit parfaitement dans le prolongement de ces décennies d'emprise du monde des affaires sur le secteur des ONG, qui ont donné naissance au nouveau pragmatisme écologique », c'est-à-dire le réformisme écologiste. C'est ce qu'Arundhati Roy (2004) appelle « l'ONG-isation de la résistance ». Elle précise que si des ONG font un travail tout à fait valable et nécessaire, il faut regarder le phénomène du boom des ONG (depuis les années 80-90) dans un contexte plus large. Roy (2014) explique que les ONG sont « financées et patronnées » par des agences d'aide au développement elles-même subventionnée par des cercles de pouvoirs tels que la Banque Mondiale, l'ONU, les gouvernements occidentaux ou encore des entreprises multinationales. Les ONG sont mises en place lorsque l'État abandonne son rôle traditionnel de protecteur social et réduit les subsides dans des domaines tels que l'agriculture, la santé publique, etc. Par conséquent, les ONG prennent le relais mais avec beaucoup moins de moyens que l'État aurait pu mobiliser (ibid.).

¹ Par exemple la stratégie de Startfor pour endiguer les contestations sociales face aux projets d'extraction pétrolière (https://wikileaks.org/gifiles/attach/33/33714_Suncor%20Presentation-1210.pdf)

² Voir la description de l' « effet silo » (Zehner, 2013), partie II. k)

³ Yamin est « avocate spécialiste du droit environnemental, membre du mondialement célèbre think tank britannique Chatham House [...], membre du Conseil sur le programme mondial concernant le changement climatique du Forum économique mondial (WEF), et également membre clé et coordinatrice du mouvement Extinction Rebellion au Royaume-Uni. En parallèle, dans le contexte de l'UNFCCC (la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques), Farhana Yamin fournit des conseils juridiques, stratégiques et politiques à des ONG, des fondations et des pays en développement » (Casaux dans Spash, 2019).

Ainsi, « les ONG donnent l'impression de remplir le vide laissé par un État en retraite. Et c'est ce qu'elles font, mais d'une manière inconséquente. Leur contribution réelle est de désamorcer la colère et de distribuer au compte-gouttes, sous forme d'aide ou de bénévolat, ce à quoi les gens devraient normalement avoir droit. Les ONG altèrent la conscience publique. » (Roy, 2014). Cette altération de la conscience publique est due au fait que les ONG doivent présenter leur travail de manière apolitique afin de préserver leur financements (ibid.). D'une part, il en résulte que les populations en détresse pour des raisons très politiques sont présentées comme des « victimes pathologiques » de phénomènes apolitiques (ibid.). D'autre part, le capital (donc ceux qui le détiennent) « transforme [...] la confrontation en négociation. Il dépolitise la résistance et interfère avec les mouvements populaires locaux qui sont traditionnellement indépendants » (ibid.). Les personnes qui auraient pu être « des militants dans des mouvements de résistance » (ibid.) sont cooptés dans les ONG, pour revenir au texte de Spash (2019), car des emplois leur sont offerts et ils peuvent ainsi « sentir qu'il font le bien de manière immédiate et créative (tout cela en gagnant leur vie » (Roy, 2014). Pour Roy (2014), ce phénomène « menace de transformer la résistance en un travail courtois. »

Afin de tourner le mouvement écologiste en leur faveur, c'est à dire le tourner vers la promotion d'une croissance verte, les cercles du pouvoir applaudissent et soutiennent financièrement des mouvements sociaux d'ampleur internationale, comme l'Extinction Rebellion par exemple. Ces mouvements ont l'avantage, pour ces élites, de se déclarer apolitiques. Ces mouvements exigent de débloquent des millions de dollars, pour résoudre les problèmes environnementaux. Or, averti Spash (2019), il faut se demander à qui vont profiter ces subventions. Car en effet, ces subsides vont se retrouver majoritairement dans les secteurs des technologies vertes, qui proposent de changer de type d'approvisionnement en énergie mais qui ne remettent pas en question la consommation d'énergie elle-même et encore moins le paradigme capitaliste.

d) Les « technologies vertes »

Jensen (2018), Spash (2019) Zehner (2013) et bien d'autres démontrent en quoi toutes ces technologies, comme les éoliennes ou les panneaux solaires, reposent en réalité sur les énergies fossiles pour leur fabrication. Leur implantation requiert la destruction de ressources vivantes (déforestation pour implanter des champs photovoltaïques ou éoliens par exemple). De plus, elles nécessitent être en continu soutenues par des combustibles fossiles en raison de leur irrégularité de production. Et pour couronner le tout, elles reposent sur « des exploitations sociales mondialisées » (Casaux, 2017). Ce sujet est vaste et nous ne le développerons pas plus ici. En revanche, nous allons examiner en quoi ces « illusions vertes » (Zehner, 2013) sont ce qui mine la critique écologiste citoyenne.

L'écologie réformiste s'est « relégué[e] au rang de supporter » du secteur des énergies dites renouvelables (Zehner, 2013). Les industries des énergies 'vertes' font en réalité souvent partie du même complexe que celles des énergies fossiles, ou bien des accords sont passés entre les deux. Pour Jensen (2017), ces entreprises ont réussi un « tour de force » en « transform[ant] les activistes en une force de lobbying » à leur service. Il ne s'agit pas, une fois de plus, de blâmer les individus personnellement, comme l'explique Jensen

(2017) : « Si vous demandez à ces gens pourquoi ils manifestent [lors des marches pour le climat], ils vous répondront : ‘ nous voulons sauver la planète’. Et si vous leur demandez quelles sont leurs revendications, ils vous répondront qu’ils veulent des financements pour le solaire et l’éolien. » Ces technologies vertes font partie des « compensations », dont parle Spash (2019), que propose le capitalisme pour diminuer la contestation sociale. Spash (2019) montre aussi d’autres compensations proposées qui s’inscrivent de plain-pied dans notre paradigme capitaliste avec des mesures financières comme les taxes, la financiarisation de ce qu’on appelle les « services écosystémiques » (le mot ‘service’ étant bien révélateur de notre rapport à l’environnement) ou encore les compensations pour la perte de biodiversité. Toutes ces technologies et autres compensations restent tout autant anti-démocratiques et aussi peu soucieuses des ressources et des organismes vivants (humains et non humains) que les méthodes d’extraction productivistes d’avant leur invention.

e) Le mythe de l’individu et la réduction du rôle de citoyen à celui de consommateur

Mais comment les industries capitalistes ont-elles réussi à présenter la « croissance verte » comme une solution à la catastrophe écologique en cours ?

Tout d’abord, pour Michael Barker (2010), les élites dirigeantes ont mis en place un mythe néomalthusien au début des années 60, relayé par les médias. Cela leur permet de mettre en avant la croissance de la population comme pression principale sur l’environnement plutôt que celle du capitalisme. Ce mythe sera entériné avec le rapport « Les Limites à la Croissance » du Club de Rome (1972), qui présente « approche faussement holistique » (Barker, 2010). Blâmer les populations permet également de leur demander de payer des coûts engendrés par la destruction de l’environnement, comme l’expose explicitement un document de la Conservation Foundation, une organisation appuyée par la Fondation Rockefeller (ibid.). Cela renforce l’idée de culpabilité individuelle.

Ensuite, pour Derrick Jensen¹ (2018) « nous avons été victimes d’une campagne de désorientation systématique », ce qui signifie que « la culture de la consommation et la mentalité capitaliste nous ont appris à prendre nos actes de consommation personnelle [...] pour une résistance politique organisée. » Le mot de « consomm’acteur » en est un parfait exemple. C’est pourquoi les solutions présentées par ce que Chédin (2018) appelle « l’écologie individuelle » sont des solutions qui touchent à la consommation personnelle. De ce point de vue, si chaque citoyen.ne lambda réduit son impact sur la planète en réduisant ses déchets, en économisant l’eau, en changeant ses ampoules, en roulant en voiture électrique, etc... alors la pression de l’activité humaine sur les ressources environnementale sera fortement diminuée. Or pour Jensen (2018), ces solutions « n’ont rien à voir avec le rôle des entreprises, ou l’arrêt de la croissance économique qui détruit la planète. »² Au contraire : comme on l’a vu plus haut, les principales revendications de l’ « écologie politique

¹ Jensen est l’un des membres fondateur de la Deep Green Resistance, un grand mouvement d’écologie radicale

² Jensen (2018) montre par exemple que les déchets ménagers des États-Unis représentent seulement 3% de la production totale de déchets du pays, que 90% de l’eau utilisée par les humains l’est par les industries et l’agriculture conventionnelle et que la consommation individuelle d’énergie représente 1/4 de la consommation totale. Selon Barker (2010), il ne faut pas non plus oublier la guerre, qui est la principale source de pollution qui existe. La boucle juteuse du complexe militaro-industrielle se suffit à elle-même : des armes sont créées pour détruire ce qu’il va falloir ensuite reconstruire (Coulter, 2016).

citoyenne », mais aussi de l'« écologie étatiste » (Chédin, 2018) lorsqu'on lit les programmes des partis se focalisent sur la production d'énergies soit-disant vertes, de technologies vertes et, pourrions-nous ajouter, sur des monocultures en agriculture biologique. L'écologie réformiste remet donc en question notre mode de consommation mais pas notre façon de consommer.

Croire dans ces solutions et se persuader qu'un « mode de vie simple » est un acte éminemment politique c'est, d'après Jensen (2018), se limiter à la redéfinition capitaliste de ce que nous sommes en tant que citoyens : des consommateurs.

f) Un écologisme de classe

A cela s'ajoute le fait que ce sont les plus riches qui polluent le plus : l'article de Roman (2011) recense de nombreuses données montrant que plus le revenu des individus est élevé, plus leur impact environnemental est élevé et ce à l'échelle nationale comme à l'échelle mondiale. Or avec l'individualisme néolibéral les individus sont tous considérés comme également coupables. Qui plus est les populations les plus pauvres sont perçues comme les plus polluantes. Qui n'a jamais été choqué.e de la pollution plastique des rivières et des mers des dits « pays du Sud » tandis que la plupart de ces déchets viennent des « pays du Nord » ? Qui ne s'est pas effrayé.e de images des nuages noirs de pollutions flottant sur les villes chinoise alors que les usines desquelles ils sortent fabriquent la plupart de nos bien matériels ?

Mais plus pernicieux encore, le mode de vie matériellement opulent est présenté partout comme la réalisation du bonheur, réalisation que le capitalisme vert offre, sous condition de faire quelques concessions présentées comme environnementales (Semprun, Reisel, 2008). Si les plus grandes fortunes sont décriées par les mouvements écologistes, peu d'entre nous seraient en réalité prêt.e.s à se séparer de leur habitudes confortable. De plus, le mode de vie Occidental basé sur l'extraction massive de ressources naturelles reste enviable par la plupart du reste de la population mondiale.

Qui plus est, sombre ironie, le mouvement écologiste dit « grand public » en Occident rassemble en réalité un public bien défini : une classe moyenne aisée et urbaine. Il suffit de se rendre aux Marches pour le Climat afin de le constater. Elles sont, comme les décrit Chédin (2018) « sages, citadines, blanches et très diplômées ». Les problèmes environnementaux et leurs solutions sont trop souvent réfléchis via ce prisme social. On l'a vu avec l'exemple des technologies vertes mais ce même phénomène existe sur la consommation alimentaire dite 'éthique'. Les technologies vertes sont plus chères mais cette partie de la population est prête à faire cette concession de payer plus pour une pseudo meilleure qualité environnementale. Il en va de même pour le système alimentaire. La nourriture issue de l'agriculture biologique et locale (donc plus saine et moins polluante) reste plus chère que celle venant des circuits conventionnels, souvent sous prétexte être labellisée, et dans un modèle d'organisation qui reste très capitaliste¹. Les plus fervent.e.s «écologes » (réfor-

¹ Tout comme le dit Roy (2004) à propos des ONG, il y a bien entendu de nombreuses initiatives dont le mode de fonctionnement est horizontal et qui ont une réelle politique de prix justes pour les producteurs comme pour les consommateur.trice.s mais elles restent encore du domaine de l'exception. Le domaine de l'agriculture un point clé dans la transformation sociale comme nous allons le voir dans la partie IV suivante sur l'agroécologie

mistes) considèrent que l'alimentation -saine- devrait reprendre plus de place dans nos budgets. Certes. Si on veut que nos agriculteurs aient un revenu décent, il faut payer en conséquent. Mais que cette affirmation ne nous fasse pas oublier que les populations aux revenus faibles sont prises dans des mécanismes du système capitaliste qui les empêchent d'accéder à ces « technologies vertes » ou de se permettre d'augmenter leurs dépenses alimentaires. Des mécanismes qui n'offre ni la possibilité matérielle, ni la disponibilité d'esprit pour réfléchir aux problèmes environnementaux. Et qui plus est, même les populations aux revenus aisés qui font « attention » à leur consommation (par exemple en achetant bio ou en roulant en voiture électrique...) restent en réalité dans les populations les plus polluantes car elles restent matériellement opulentes (appareils électroniques renouvelés régulièrement, voyages en avion...) (Wallenborn, Dozzi, 2007).

Chédin (2018) explique ce problème pour l'« écologie individuelle » mais on peut étendre la critique à toute l'écologie réformatrice : « Cette écologie [...] est donc aussi d'une certaine façon une écologie de classe, car pour initier la résistance, elle ne peut que s'adresser à la minorité privilégiée qui possède les dispositions de liberté, de critique, de créativité intellectuelle mais aussi de loisirs, permettant de désirer changer de vie. Elle se coupe par là des catégories sociales moins bien dotées, dont les vies sont infiniment plus contraintes par des formes de servitude économique, et dont les aspirations paraissent étrangères ou hostiles à l'écologie. Une telle écologie risque de ne jamais pouvoir devenir sociale. » Chédin (2018) critique aussi le manque de radicalité de cette écologie de classe et explique en quoi elle est soutenue par les élites : « c'est quand on mène une vie matériellement douce qu'on est porté à penser que tout peut être transformé en douceur, par l'imagination et la « créativité ». Une résistance fondée sur de telles bases recueillera toujours la bénédiction et le soutien médiatique des pouvoirs en place. »

Et là encore, on revient sur la division méthodique de la population pour atténuer la résistance¹. Puisque les problèmes écologiques ne sont pas reliés aux problèmes sociaux dans la réflexion « grand public », il y a un échec de solidarité sociale ce qui diminue le potentiel de protestation.

i) Naturalisation des problèmes

Depuis la naissance des inquiétudes occidentales envers l'environnement, il y a eu une segmentation des problèmes et une naturalisation des causes qui ont menées à ce que, de nos jours, le principal souci du grand public soit le climat. Pour Jensen (2018) un des problèmes du mouvement écologiste réformatrice est qu'il repose sur « la notion fallacieuse selon laquelle les humains abîment inévitablement leur environnement ». D'après Chédin (2018), la récente adoption du mot « Anthropocène » montre à quel point nous avons naturalisé les causes de la catastrophe écologique. Cette naturalisation des problèmes écologiques mène à se focaliser uniquement sur le réchauffement climatique. Comme l'écrit Chédin (2018) : « Des mécanismes naturels, héritage de notre évolution génétique et neuro-psychologique, [...] expliqueraient la tendance éternelle de "l'espèce humaine" à dévaster son environnement naturel, ou à s'aveugler face au dérèglement cli-

¹ Les débuts des Gilets Jaunes en France sont un exemple frappant. Si la réflexion a évolué depuis, toute une partie de la gauche bien pensante et 'écologique' s'est empressée de fustiger leur protestation contre l'augmentation de la taxe sur le carburant.

matique. » L'exemple le plus flagrant est le nom même des « Marches pour le Climat » qui se déroulent en Europe et en Amérique du Nord. Cette naturalisation ne permet pas de remettre en question le système capitaliste extracteur de ressources. Comme l'écrit Spash (2019) : « Le changement climatique a été et est utilisé pour occulter tous les autres problèmes écologiques, pour imposer une solution unique à des problèmes systémiques. » Qui plus est, dans les médias, les causes de ce changement climatique vont être de moins en moins expliquées : ce sont les conséquences qui vont être mises en avant (Comby, 2015). Cela mène alors à ne pas s'interroger sur les causes structurelles et se focaliser sur des solutions énergétiques « propres » plutôt que de remettre en question la consommation d'énergie elle-même. Par exemple développer l'agriculture biologique sous le mode de l'exploitation conventionnelle plutôt que de chercher à inventer de nouveaux systèmes alimentaire, à payer la plantation d'une forêt à un endroit du monde quand des mangroves ont été détruite à un autre, etc, etc.

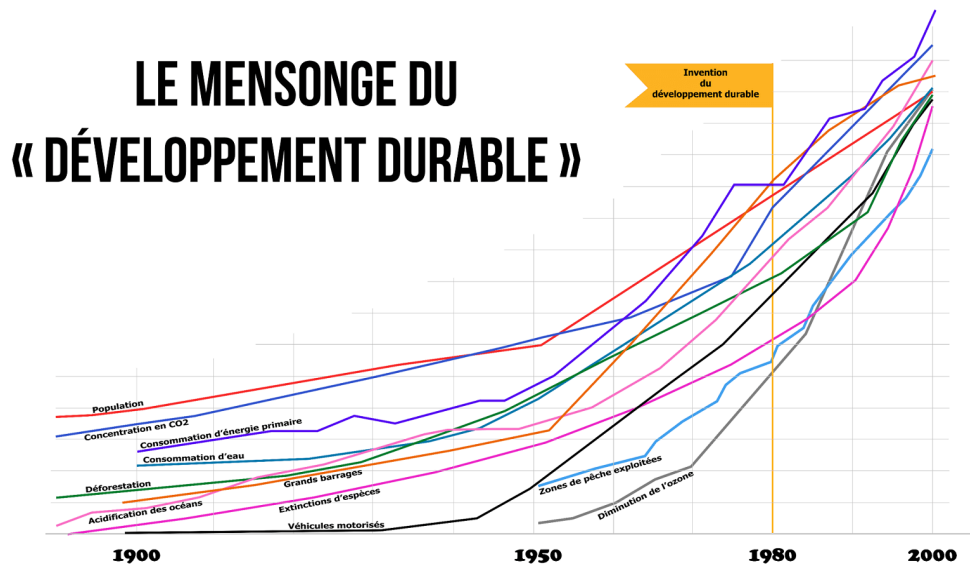
Avec cela le « progrès », c'est à dire la production et accumulation matérielle infinie de richesses, est vu comme faisant partie inhérente de « l'évolution » de notre société, comme une sorte de marche en avant de laquelle on ne peut se défaire sous peine d'un retour en arrière archaïque. C'est cette idée qui règne sous le terme de « développement durable », écrit Fabric Nicolino (2011) : « L'idéologie du développement [...] est avant tout un avatar de la religion. Cette croyance se moque en effet des notions de vrai et de faux, de faits et de raisons, car elle n'est de toute façon pas réfutable. ». Il faut donc continuer le dit « développement », et c'est pourquoi il faut le rendre « durable ». Autrement dit on cherche à « rendre durable [notre] culture insoutenable » (Jensen, 2017).

j) Le leurre de l'urgence climatique

Étroitement lié à cette focalisation sur le dérèglement climatique il existe un certain « chantage à l'urgence climatique » (Chédin, 2018). Il n'est évidemment pas question ici de dire qu'il ne sert à rien d'agir rapidement mais plutôt d'analyser ce que signifie la grande médiatisation de cette « urgence ». Comme l'explique Chédin (2018) « le chantage permanent à l'urgence et l'exigence d'une mobilisation “en état d'urgence”, guidée par le seul critère de “l'efficacité”. L'urgence est en passe de nous faire admettre ce paradoxe qu'être écologiste c'est accepter par réalisme ou efficacité de transiger avec ce qui est contraire à toute écologie ». Cette idée d'efficacité à tout prix fait partie inhérente de la mentalité de notre système productiviste. Le temps est perçue comme une valeur précieuse qu'il faut exploiter avec efficacité. « Le temps c'est de l'argent¹ », n'est-ce pas ? Il n'y a donc pas une minute à perdre et les technologies vertes sont ont cet avantage de proposer ce qui semble être une solution rapide et efficace face au réchauffement climatique. Les solutions radicales, qui demandent l'invention d'un nouvel ordre social semble à côté être des chemins longs, incertains et semés d'embûches. Mais au final, est-ce que la floraison d'une multitude d'expériences d'écologie radicale prendrait plus de temps que de faire passer toute l'industrie à l'énergie solaire ou éolienne ? Toujours est-il que cette « urgence climatique » est utilisée pour faire accepter à la résistance écologiste des

¹ Phrase qu'on fait remonter à Benjamin Franklin dans « Advice to a Young Tradesman » (1748) devenue aujourd'hui maxime populaire, représentant à merveille notre système capitaliste.

mesures « urgentes » qui n'ont pas le temps d'être remise en question. Urgence climatique qui, il faut le préciser, a été soulevée depuis des décennies sans que l'impact de l'activité humaine sur son environnement est été ralenti. Au contraire. Pour illustrer ce propos, voici un graphique tiré d'un article de Nicolas Casaux (2019) :



Source : New Scientist (2008) / Global Change and the Earth System (2004) / International Geosphere-Biosphere Programme / Steffen, W., W. Broadgate, L. Deutsch, O. Gaffney, C. Ludwig. 2015. The trajectory of the Anthropocene: The great acceleration. (Extrait de l'article de Casaux, 2019)

L'urgence est donc bien un leurre agité devant les citoyens pour faire accepter des mesures « urgentes » auxquelles personne n'a le temps de réfléchir alors que la surexploitation des ressources continue de bon train.

k) Simplification de la pensée et dépolitisation de la résistance écologiste

Tout ce que nous venons de voir participe à segmenter les problèmes environnementaux et donc à simplifier la pensée. Cela bloque l'imaginaire social pour penser à un autre système. L'environnement est traité comme étant à part de la société alors qu'il faut complexifier la pensée pour percevoir que le paradigme capitaliste dans lequel nous vivons est ce qui pose problème. Non pas seulement par son utilisation d'énergies fossiles et son exploitation effrénée de ressources naturelles mais dans son organisation sociale et dans son omniprésence jusque dans nos manières de penser. Il faut remonter aux causes profondes qui minent la société humaine et son environnement et ne pas seulement essayer de réduire les conséquences. Comme l'écrit Spash (2019), il y a « un échec généralisé d'établissement d'un lien entre le social et l'économique, d'une part, et l'écologie, d'autre part. ». Nous sommes pris.e.s dans ce que Zehner (2013) appelle « un effet silo » : nous nous posons des « questions limitées, s'inscrivant dans un cadre bien défini, auxquelles il est possible de répondre avec les méthodes disponibles ». Or, nous avons besoin de changer nos questions pour concevoir un paysage conceptuel différent. Pour Spash (2019), le mouvement écologiste est

« captif » du paradigme néolibéral et « du joug des affaires ». À cause de cela, « l'analyse politique est médiocre, la critique sociale inexistante et la capacité à imaginer d'autres manières d'organiser la société, libérées du paradigme de la croissance économique et des marchés, est nulle. » (Spash, 2019). Jensen (2018) met en garde : nous mettons une muselière à notre capacité de résistance et de rébellion en nous limitant à la redéfinition capitaliste de ce que nous sommes en tant que citoyens, c'est-à-dire uniquement des consommateurs.

Pour Casaux (2017), c'est en partie la complexité et le taille démesurée de « la société industrielle » qui nous fait ignorer la plupart de ses mécanismes. Puisque la société est trop compliquée à penser dans son ensemble, alors on segmente tous les domaines, ce qui participe à la simplification de la réflexion. C'est pourquoi les expériences de collectif en autogestion sont intéressantes : leur taille, associée à leur fonctionnement, permet de connaître tous les ressorts qui régissent la vie individuelle et de groupe et de les articuler en en pensée complexe. Voici un extrait du texte de Casaux (2017) qui va dans ce sens :

« Tant que l'être humain vivait en communautés restreintes, relativement autosuffisantes et autonomes, il était en mesure de comprendre et de maîtriser — individuellement, ou au moins de manière collective, à l'aide des autres membres de sa communauté — les technologies qu'il avait à sa disposition. Aujourd'hui, la majorité d'entre nous ignorons tout des technologies que nous utilisons au quotidien. [...] De la même manière, la plupart d'entre nous ne connaissons pas les codes législatifs qui régissent nos vies, n'avons pas lu la constitution, ne sommes absolument pas en mesure de suivre au quotidien toutes les décisions des différents échelons gouvernementaux [...]. En bref, la complexité — croissante — de la société industrielle nous dépasse de toute maîtrise sur notre destin individuel autant que collectif. » (Casaux, 2017)

Cette simplification de la pensée et cette séparation de l'environnement et de la société, ou pour reprendre les mots de Descola (2005) cette séparation « nature/culture » dépolitise la résistance écologiste. Spash (2019) prend pour exemple le mouvement Extinction Rebellion qui traverse le monde Occidental. D'après lui, ce mouvement ne cherche pas à se placer contre le système. Il écrit : « à qui, contre qui Extinction Rebellion s'oppose-t-il ? Où est leur analyse des structures de pouvoir qu'il nous faudrait changer ? Se rebeller *contre l'extinction*, pas contre le capitalisme, pas contre l'État ou contre les corporations ?! » (Spash, 2019). Pour Chédin (2018) cette dépolitisation de l'écologie est aussi due à la « stratégie majoritaire » qui consiste à « vouloir rassembler le plus grand nombre de personnes le plus vite possible ». Pour se faire consensuelle, ce type de résistance écologique, se dépouille donc de toute réflexion qui pourrait faire peur pour cause de (réelle) radicalité. Si des mots tels que « capitalisme », « consumérisme » ou « néo-libéralisme » sont employés dans ces mouvements, ils restent généralement vagues et permettent seulement d'entretenir une illusion d'engagement politique. Citons ici un extrait de l'article de Chédin (2018) qui explique la nécessité de définir ces concepts pourtant clés dans la lutte écologiste :

« Réduits à des entités abstraites et creuses, ces grandes catégories générales fonctionnent comme des cautions de radicalisme données au lecteur. En réalité ce sont des leurres, des fétiches qu'on peut dénoncer sans fâcher personne, car ils ne sont rien de déterminable : ni per-

sonnes, ni classes sociales. On connaît la capacité d'un système à changer de nom (si on ne l'attaque que par là) pour récupérer et neutraliser les revendications minoritaires. Sorti des nuages de l'abstraction, le capitalisme doit être étudié et défini comme un phénomène historique, un système social ou civilisationnel, et comme une dynamique totalisante, donc aussi comme une machine de guerre, qui ne se laissera pas « réformer » sans chercher à écraser son adversaire par tous les moyens » (Chédin, 2018)

Il est primordial pour la résistance écologiste de définir ces concepts afin de mettre à jour ce qu'est réellement le capitalisme : un système inégalitaire qui repose sur des rapports de domination, d'exploitation et même de destruction, au profit d'une minorité et aux dépens d'une majorité. Ce n'est qu'en prêtant attention la complexité de la réalité que l'on se rendra compte des liens qui existent entre l'exploitation de l'humain sur son environnement et entre l'exploitation de l'humain sur l'humain. Lorsque la pensée est complexifiée, on se rend vite compte que c'est notre paradigme social entier qui pose problème et qu'il faut changer.

III- En quoi le Refugee Village for Freedom est-il une forme de résistance écologique radicale ?

Le Refugee Village for Freedom est un exemple de résistance face au système qui propose un autre paradigme d'organisation sociale permettant de changer son rapport à autrui tout comme son rapport à l'environnement. Certes, la réflexion purement « écologique » ou même agroécologique, du Village ne semble pas particulièrement poussée. Personne dans le collectif ne semble s'intéresser de très près au côté agronomique du projet. Personne ne m'a parlé de la fermeture des cycles de nutriments, de la diversification des espèces et des variétés génétiques, etc, etc... Tout semble être fait de manière presque instinctive. Cela peut sembler étrange : en Europe de l'Ouest par exemple, on a l'habitude de voir des projets agroécologiques où tout semble être examiné au détail, avec un œil attentif, que ce soit du taux de matière organique dans le sol à l'emballage des produits transformés en passant par l'économie en énergie fossile dans le transport des aliments et bien d'autres. Ce sont ces projets qu'on étudie par exemple dans notre Master ou que l'on voit dans les médias, alternatifs ou grand public. Le Refugee Village for Freedom n'est pas pour autant à placer derrière tous ces projets minutieux et soucieux de l'environnement qui se veulent exemplaires. Au Village, il y a un réel lien affectif qui se crée entre les personnes engagées dans le projet et l'environnement. Jeter ses mégots de cigarette à tout va n'empêche pas de considérer les vaches comme faisant partie de la famille¹. Clamer la non-utilisation d'intrants chimiques pour ne pas nourrir le système capitalise va de pair avec un souci de la préservation de la santé du monde vivant.

On peut se poser la question : qu'est-ce qui donne de la profondeur à la résistance écologiste ? Une conscience verte ou une conscience anti-système ? Très certainement les deux. Mais réaliser qu'il faudrait ménager les ressources naturelles est probablement plus facile que de se débarrasser, individuellement et col-

¹ Des mots-mêmes de Majed : « Moi ces vaches, je les aime comme j'aime ma propre fille ». Cette comparaison ne diminue bien entendu en rien l'amour inconditionnel qu'il porte à sa fille, mais elle reste significative du lien qui se crée.

lectivement, du modèle social ancré au plus profond de chacun.e et au plus profond de notre société. Or, c'est bien à cela que s'attaque à bars-le-corps le Refugee Village for Freedom. Grâce à sa dynamique autogestionnaire, sur fond d'agriculture paysanne et agroécologique, le Village ouvre un nouveau paysage conceptuel égalitaire, un nouveau paradigme social. Dans ce champ des possibles peut alors s'engouffrer un souffle écologiste. Il y a une vraie transformation du modèle social connu et non pas une simple modification. Et la transformation se passe réellement au sein du collectif, elle n'est pas seulement théorisée. Comme nous l'avons vu dans le chapitre IV sur l'autogestion, la transformation est à la fois personnelle et collective. De plus, le paradigme capitaliste de domination/soumission est clairement identifié comme étant ce contre quoi il faut se battre. Le monde vivant, humains comme non-humains, est entièrement pris en compte dans cette lutte. Le choix de l'autogestion permet de réduire au maximum les concessions à faire vis-à-vis de ce système. Reprenons les points exposés dans la partie précédente :

- *Diviser pour régner* : Au Village, le collectif est autogestionnaire et se présente sous la forme d'un groupe d'affinité. Il n'y a pas de hiérarchie et les liens interpersonnels sont forts. Les valeurs, les envies et les projets sont décidés en accord avec toutes et tous. Il y a donc une cohésion qui empêche cette division. En même temps, chacun.e est libre de partir : si des désaccords deviennent trop forts, alors celles et ceux qui veulent prendre un autre chemin le peuvent, mais cela n'aura pas d'incidence profonde sur le groupe.
- « *L'ONG-isation de la résistance* » et soutien des mouvements citoyens par le capital : La volonté d'autodétermination est à l'origine même de la création du Village. Il est né d'une colère contre l'État et l'Union Européenne qui ne font rien pour aider les réfugié.e.s et même qui restreignent leur liberté. Le projet est aussi né d'un dégoût des ONG qui brassent des millions d'euros de subvention et qui ont perdu toute dimension humaine, créant ainsi des rapports de force face aux populations qu'elles sont censées aider. Par l'autodétermination et par le choix réfléchi de ses partenaires et donateurs, le Village se préserve de toute ingérence d'entités ou d'organisations prises dans les mécanismes du système capitaliste.
- *Les technologies vertes* : À ce sujet, pas d'« illusion vertes » (Zehner, 2013) au Village. La question n'est même pas abordée. Premièrement ces technologies sont très peu développées en Grèce, même si certaines des collines bordant la région où se trouve le Village sont coiffées d'éoliennes. Ensuite, le peu de ressource financières du Village ne permettrait pas d'investir dans ce type de technologie. Mais surtout, le Village veut se défaire de l'emprise capitaliste sur le secteur agricole. La réflexion anti-capitaliste y est assez poussée pour ne pas tomber dans le piège de la 'croissance verte'.
- *Le mythe de l'individu et la réduction du rôle de citoyen à celui de consommateur* : Le principe même de l'autogestion annihile entièrement le concept d'individu qui règne dans nos sociétés néo-libérales où l'individu est un être qui agit rationnellement pour lui-même en accumulant des richesses et où il est donc consommateur. C'est d'ailleurs même ainsi qu'est plus ou moins présenté le bonheur dans notre paradigme : un bonheur individuel reposant sur une opulence matérielle. La liberté individuelle (d'agir pour son propre bien, donc) est prônée et chérie. Mais cette « liberté » repose sur des rapports de domination où « le meilleur gagne » (Servigne, Chapelle, 2017) les richesses et les privilèges à accumuler. Quant à elle, l'autogestion découle de l'anarchie, où la liberté est perçue différemment. Dans l'anarchie, la liberté indivi-

duelle est intimement liée à celles des autres, du groupe. La liberté personnelle n'est possible que si tou.te.s les autres sont libres, ou bien cette liberté est illusoire. : « Ma liberté de s'arrête pas mais commence avec la liberté d'autrui. La liberté ne se divise pas, elle se multiplie » (L'École du Chat noir, 2018). La mise en place de cette liberté passe donc par une égalité réelle, c'est-à-dire qu'elle passe par des moyens concrets et qu'elle n'existe pas seulement en droit. Dans l'autogestion, la liberté de l'individu s'exprime pleinement au sein du groupe égalitaire. De plus, le groupe est une force face aux pressions extérieures. À cela s'ajoute la visée de souveraineté alimentaire du Village. L'activité agricole hors des circuits conventionnels permet de sortir du rôle de consommateur.trice (la majeure partie de la récolte est distribuée gratuitement) et d'agir concrètement pour sortir des relations de domination et de subordination du paradigme capitaliste. Le mode de consommation est ici réfléchi, d'autant plus que la production de nourriture touche au plus élémentaire des besoins pour vivre. En partant de là, il en découle une remise en question de la consommation en général.

- *Écologisme de classe* : On l'a vu, le Village est très ouvert. De nombreuses personnes (pas tout le monde bien sûr) peuvent s'y retrouver et avoir envie de s'impliquer. L'attitude du collectif est loin des préjugés auxquels on pourrait penser lorsque l'on parle de « radicalité », c'est à dire un groupe fermé à quiconque ne partage pas immédiatement ses idées. Au contraire, le Village cherche à faire ensemble, malgré les différences de classe et de culture. Si la position sociale des personnes réfugiées qui participent au Village peut être assez aisée dans leur pays d'origine, elles connaissent la plus grande précarité une fois arrivées en Grèce. Les grec.que.s durement touché.e.s par la crise économique sont aussi inclus.es dans le projet. Ces réfugié.e.s et ces grec.que.s qui participent au collectif subissent de plein fouet la violence du système et sont donc prompt.e.s à le critiquer. Les autres personnes qui ont plus d'aisance matérielle mais qui participent au Village sont des personnes révoltées contre les injustices sociales et environnementales qui ont déjà pris le temps d'y penser. Mais pour tout.e.s, le Village permet d'agir et de faire mûrir la réflexion. Enfin, le Village cherche à ouvrir le dialogue avec des gens qui ne se posent pas forcément de questions sur le systèmes comme les agriculteurs de la régions ou les Athéniens sur les marchés. De plus, l'une des principales actions du Village est de rendre disponible gratuitement ou à prix libre une nourriture saine et fraîche, qui prend soin de l'environnement, à des personnes en situation de précarité. L'autogestion et l'autosuffisance permettent de se libérer de la servitude économique qui étouffe parfois la disponibilité à mener des réflexions complexes.
- *Naturalisation des problèmes* : On l'a déjà vu plusieurs fois, il y a au Village une critique acérée du paradigme capitaliste, tout comme son idéologie du progrès qui lui est indissociable. Les problèmes environnementaux et de santé humaine sont directement reliés au système et le collectif ne tombe pas dans l'écueil de la naturalisation des problèmes.
- *Le leurre de l'urgence climatique* : Comme on l'a vu dans le chapitre précédent (chapitre IV, partie II. b) « la question du temps ») la perception du temps des personnes participant au Village du fait de leur culture, n'est pas du tout la même que la notion Occidentale. Si l'objectif est d'arriver assez vite à une réelle autosuffisance, il n'y a pas de notion d' « urgence » qui existe. Le principe même de l'autogestion comprend de prendre le temps de définir ensemble des valeurs et des règles, de s'accorder sur des déci-

sions qui conviennent à tout.e.s et d'apprendre à maîtriser le processus décisionnel. Les valeurs et les actions ont ainsi le temps d'être mûrement réfléchies. Souvent, un argument qui revient contre l'organisation horizontale, c'est la lenteur du processus de décision. Faire mûrir une réflexion complexe, réinventer tout un -ou plutôt des- systèmes ne peut effectivement pas se faire en quelques jours. Pourtant cette lenteur est relative. Tout d'abord elle assure une qualité : les décisions sont acceptées par tout le monde, il n'y aura donc pas d'obstacle contestataire une fois la décision prise et l'action lancée. Ensuite, l'expérience autogestionnaire se fait à petite échelle : les décisions sont donc adaptées à la localité et peuvent être vite mises en place. À côté, les grands projets doivent se diffuser sur de grands territoires hétéroclites en moyens, en ressources, voire même culturellement.

- *Simplification de la pensée et dépolitisation de la résistance écologiste* : On l'a vu dans la partie sur l'autogestion, ce type d'expérience permet de développer une réflexion complexe sur les problèmes auxquels la société fait face et sur les solutions à apporter. Les expériences autogestionnaires sont autant de manières de résister au régime dominant considéré comme défaillant. La politisation de ces groupes est forte. Pas dans le sens de partis politiques mais dans le sens de l'engagement des individus et des collectifs face au système contre lequel elles et ils protestent. Le fait de s'en détacher et de vouloir transformer entièrement les manières de penser et de faire, pourtant profondément ancrées chez les individus et dans l'organisation sociale, est un acte de résistance radicale. Elle est radicale car elle est complète et absolue. Si elle est complète, c'est que la réflexion est complexe. Les rapports de pouvoirs, faits de domination et de subordination, sont pensés à tous les niveaux : des individus entre eux au rapport d'exploitation du système sur les êtres vivants, humains comme non-humains. Comme elle remet en question les rapports de pouvoirs, cette résistance est politique dans le sens large du terme, c'est-à-dire qu'elle a trait « à l'organisation et à l'exercice du pouvoir dans une société organisée » (Le Petit Robert, 1972). Elle porte ainsi en elle toutes les clés de la transformation sociale.

IV- La nécessité de l'agroécologie à rester politique

La littérature critique de l'écologie réformatrice se penche surtout sur le domaine des énergies dites vertes. L'agriculture biologique industrielle est parfois mentionnée mais plus rarement. La sonnette d'alarme est tirée depuis plusieurs années sur la récupération capitaliste de ce qui est appelé le « développement durable ». Mais qu'en est-il de l'agroécologie ? Je ne souhaite pas m'étendre ici sur un rappel long et fastidieux de ce qu'est l'agroécologie ni sur ses principes et selon qui. En effet, ce qui fait l'intérêt de l'agroécologie, c'est son visage aux facettes multiples et son déploiement d'une pensée complexe. L'agroécologie est tout autant une science transdisciplinaire qu'un mouvement social qui s'exprime sous différentes formes tout autour du globe. L'agroécologie cherche à réconcilier savoirs locaux et savoirs académiques. Savoirs académiques qu'elle souhaite également réconcilier entre eux, pour faire tomber la division entre les domaines de connaissance. L'agroécologie prône des solutions locales pour un avenir global, respectueux des êtres humains et non-humains, des sociétés et de leur environnement. Les scientifiques, universitaires comme indépendants n'hésitent pas à fustiger le paradigme capitaliste et tous ses mécanismes de coercition sociale. Les praticiens hésitent encore moins. Et pourtant.

a) De l'agroécologie radicale

Pourtant, à tout vouloir concilier, n'y a-t-il pas un risque pour l'agroécologie de perdre l'esprit contestataire duquel elle est née ? La « radicalité » fait peur. Elle est souvent synonyme d'une pensée réductrice, de groupes qui excluent et méprisent le reste du monde qui ne pense pas comme eux et qui mènent des actions violentes pour se faire entendre. Mais la radicalité n'a pas à être synonyme de violence ou de dictature. Elle est au contraire ici synonyme de recherche d'équité sociale et de relation équilibrée avec l'environnement. Son étymologie vient de *radicalis, radix* : « racine ». « Radical » signifie « qui tient à l'essence, au principe », « qui vise à agir sur la cause profonde des effets qu'on veut modifier » (Le Petit Robert, 1972). S'attaquer à la *racine* des problèmes sociaux et environnementaux, n'est-ce pas ce à quoi aspire l'agroécologie ? C'est pourquoi je plaide ici pour redonner un sens positif à la radicalité. L'essence même du capitalisme c'est l'accumulation infinie de richesses à laquelle seule une poignée de privilégiés peuvent prétendre. Il n'y a donc pas de compromis possible entre le capitalisme, aussi vert soit-il, et une relation non destructrice entre les êtres humains et tous les autres êtres vivants. Or une telle relation, pour qu'elle soit durable, ne peut être basée sur le « développement » tel que le conçoit la société Occidentale. Il faut donc remettre en question tous nos rapports sociaux. Il faut retourner à la racine de nos problèmes et transformer la société de manière radicale.

Or je m'inquiète de l'écueil dont parle Chédin (2018) dans lequel l'agroécologie peut avoir tendance à tomber, chercheur.euse.s comme praticien.ne.s : celui de rester dans la nébuleuse d'une critique contre le système inachevée ou tout simplement frileuse. Le « capitalisme » reste souvent réduit à ce mot et ces mécanismes ne sont pas analysés, ce qui rejoint le même schéma que la naturalisation des problèmes environnementaux : il n'y a personne à réellement attaquer. Par exemple, dans le monde académique de l'agroécologie, un grand travail est fait pour analyser l'horizontalité de rapports sociaux, avec la théorie de l'acteur-réseaux en fer de lance¹. Dans une perspective où l'agroécologie doit se forger de savoirs scientifiques et de savoirs issus de pratiques locales, elle est très utile pour réfléchir aux dialogues qui se créent entre les connaissances ainsi qu'au poids du rôle de chacun des acteurs. Pourtant, peu de place est laissée à la sociologie critique qui analyse en profondeur les rapports de pouvoirs entre les classes sociales². Cela fait que la réflexivité est parfois un peu laissée de côté en agroécologie. Ce qui mène au risque de tomber dans un deuxième écueil : faire une agroécologie de classe. Car si on se penche un peu sur qui fait l'agroécologie ou qui fait de l'agroécologie (du moins en Occident), on se rend vite compte d'une certaine homogénéité de classe : ces sont des personnes avec un niveau économique aisé, un capital culturel important et d'origine souvent urbaine. Et si l'agroécologie prend de plus en plus d'ampleur, elle se déploie surtout chez ces mêmes types de personnes. Or, pour avoir une réelle portée sociale, l'agroécologie doit au plus vite remettre en question cette tendance à

¹ Développée par Latour, Callon et Akrich dans les années 80.

² Cette critique n'est cependant pas inexistante puisque les savoirs qu'on pourrait appeler « populaires » sont valorisés. C'est aussi une critique qui existe dans les mouvements tels que la Via Campesina qui plaident entre autre pour l'« empowerment » des paysans.

la « gentrification »¹ de son mouvement. Elle doit remettre au centre de son argument les rapports de force entre les classes sociales afin de remédier aux relations de domination-subordination qui son intrinsèquement liés au paradigme capitaliste.

Remédier à ce paradigme destructeur qu'est le capitalisme, c'est en effet ce que cherche à faire l'agroécologie : elle remet toujours en question notre mode de de vie capitaliste. Pourtant, tant d'articles scientifiques empêtrent leur critique sur la voracité destructrice du capitalisme dans des concessions face au système pour ne pas paraître trop radicaux. Tant d'initiatives en agroécologie se plient à la logique de consommation que nous connaissons pour plaire au plus de personnes possible. J'ai bien sûr conscience de tous les impératifs dans lesquels toutes et tous sont pris.e.s or la radicalité ferme des portes et repousse plus d'un.e. Mais n'écorchons pas l'agroécologie de sa critique sociale seulement pour y faire adhérer le plus de monde possible ou pour décrocher des subventions. Ou son sort pourrait être similaire au « développement durable ». L'agro-industrie s'est déjà emparée de l'agriculture biologique, ne la laissons pas dépouiller l'agroécologie de tout son -ou plutôt ses- sens. La récupération et la captation capitalistes sont déjà en cours. Pour reprendre le travail de Smith et Raven (2012), alors qu'elle a tendance à se diriger vers le « fit-and-comform » (« s'adapter et se conformer »), il est impératif que l'agroécologie adopte la stratégie « stretch-and-transform » (s'étendre et transformer). On l'a vu dans la partie précédente, le réformisme a des arguments valables lorsque l'on reste dans le paradigme dominant : comme il rallierait plus de monde à la cause, il permettrait de réduire la pression humaine sur l'environnement rapidement et ce sans demander un changement d'habitude trop important. Pourtant, on l'a vu également, le réformisme n'est qu'une manière de réduire les conséquences, mais il ne traite pas les causes du problème. Pour le dire autrement, l'agroécologie tend plus vers le réformisme que vers la radicalité alors que c'est elle qui a le pouvoir de transformer réellement en profondeur le régime dominant. Et pour développer ce potentiel, elle a tout intérêt à s'inspirer d'expériences locales et concrètes qui fondent leur approche sur des postures radicales.

b) S'inspirer d'expériences contestataires

Revenons donc sur le Refuge Village for Freedom et sur l'autogestion. Si le réformisme peut viser une grande échelle, la radicalité quant à elle se love dans des expériences locales qu'il faut multiplier. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les expériences autogestionnaires portent en elles un potentiel de transformation sociale extrême puissant. Elles prennent les problèmes sociaux à *la racine* grâce à leur insurrection explicite face au paradigme dominant et en permettant aux individus de redéfinir jusque dans leur intériorité leur rapport à autrui et à leur environnement.

¹ La gentrification est un terme de sociologie urbaine qui désigne l'embourgeoisement de milieux urbains défavorisés. Des personnes à capital culturel élevé mais à faible capital économique s'installent dans ces quartiers à la recherche de mixité sociale. Or leur présence attirent d'autres personnes de même milieu social. Des lieux culturels et des magasins qui correspondent à la culture de ces personnes mais pas à celle des populations qui habitent à la base ces quartiers apparaissent. Les investisseurs immobiliers investissent alors dans ces quartiers et les prix des loyers montent. Les premiers habitants, de classes défavorisées, sont petit à petit exclus, culturellement et économiquement. Et ce sans que cela relève de la volonté des « gentrificateurs » puisque leur désir de base était la mixité sociale (Butler, 1997). Quastel (2009) et Pride (2016) font le rapprochement entre la gentrification et l'écologie.

Le Refugee Village for Freedom est un projet qui existe depuis trois ans. S'il n'est pas parfait, il montre tout de même une expérience sociale porteuse de sens. Il peut servir d'inspiration à d'autres projets. Au travers d'une expérience agricole respectueuse de l'environnement et basée sur la solidarité, il ouvre le champ des possibles et crée un nouvel imaginaire d'organisation sociale égalitaire. Cet imaginaire se déploie grâce à des idéaux et une contestation forte du système capitaliste. Ce dernier est considéré comme profondément inégalitaire, draconien envers le bas de la pyramide sociale et destructeur de son environnement. Au Village, grâce à l'autogestion, tou.te.s celles et ceux qui sont touché.e.s par les valeurs défendues dans le projet peuvent se les approprier. L'individu s'y développe au sein d'une expérience communautaire. Le sens critique de chacun.e est poussé à s'aiguiser et à nourrir ainsi en retour la réflexion collective. Les décisions qui sont prises et le choix du chemin que doit suivre le projet sont décidés par celles et ceux qui sont directement concerné.e.s. Cela crée des liens sociaux forts : participer à une telle expérience est galvanisant. Naît une force de groupe qui permet de résister aux pressions extérieures. Malgré les difficultés d'application des principes de l'autogestion à la réalité et le besoin d'argent qui se fait souvent sentir, le Village reste dans une démarche d'autodétermination et refuse toute ingérence afin de préserver ses valeurs.

L'agroécologie a tout intérêt à s'intéresser à ce type d'expériences. Du côté des personnes qui s'y plongent mais aussi du côté de la recherche avec, comme le prône l'agroécologie, un dialogue entre praticien.e.s et chercheur.e.s. Tout d'abord les enquêtes qualitatives permettent de montrer des expériences. L'analyse de leurs forces et de leurs faiblesses peuvent enrichir les collectifs ainsi qu'inspirer et guider d'autres projets. La recherche, par ses allers-retours entre le terrain et la théorie peut, dans une relation dialectique, alimenter la réflexion des collectifs et se nourrir de la pensée des collectifs pour affiner sa critique envers le paradigme dominant. Ainsi, la recherche agroécologique peut ouvrir non seulement des pistes de réflexions mais aussi d'action.

L'analyse de cas d'étude et la complexification de la pensée sont un levier pour lier entre elles de nouvelles problématiques dans une perspective active de justice sociale. Par exemple, l'analyse du Refugee Village for Freedom a permis d'ouvrir de nouveaux horizons à la réflexion agroécologique en montrant que la question de l'accueil de réfugié.e.s peut être embrassée dans la recherche de systèmes alimentaires alternatifs et égalitaires. Cette analyse qualitative a de plus entraîné dans son sillage une réflexion plus vaste sur la résistance écologiste.

Conclusion

Le Refugee Village for Freedom est un collectif de réfugié.e.s qui prône la liberté sous toutes ses formes. Pour atteindre cet idéal, le Village veut se libérer des rapports de domination/soumission intrinsèquement liés à notre paradigme capitalisme. La condition de réfugié.e.s exacerbe la soumission à ce système dans tous les aspects de la vie quotidienne. A cause de leur précarité économique (soumission financière), les réfugié.e.s dépendent de l'aide humanitaire pour *survivre*. Elles.ils dépendent de la bonne volonté administrative pour être libres de voyager. Leur situation illégale et leur manque de ressources économiques les obligent à vivre dans des squats, sans intimité et toujours menacés d'éviction. Elles.ils n'ont même pas la liberté de travailler pour au moins améliorer leur situation financière. En plus de tout cela les réfugié.e.s subissent des discriminations en raison de leurs origines et de leur exil.

Au vu de la complexité de tous ces problèmes liés entre eux, le Refugee Village for Freedom a décidé de créer un collectif qui prône l'indépendance et l'égalité absolue. Nous avons vu, à travers un travail d'analyse basée sur une recherche qualitative, ce que le Refugee Village for Freedom met en place pour atteindre ses idéaux. Il a choisi de s'organiser de manière autogestionnaire. D'une part l'organisation horizontale, qui est à la base de l'autogestion, permet la liberté individuelle : chacun.e prend part aux décisions qui le.la concerne et peut ainsi prendre en main son existence. D'autre part, l'autogestion permet au collectif d'être libre des pressions extérieures et de ne pas se soumettre à l'ingérence d'entités ou de personnes externes.

Le Village concrétise l'autogestion en passant par la recherche d'une certaine forme de souveraineté alimentaire. Il pratique une agriculture hors des circuits conventionnels pour se libérer de l'emprise financière capitaliste. La pratique de l'agriculture permet également de se soustraire à l'aide humanitaire qui ne permet pas de choisir son alimentation, qui ne propose pas de produits frais et sains mais surtout qui enferme ceux qui en bénéficient dans une forme de mendicité perçue comme dégradante. Le collectif va aussi plus loin que ses propres intérêts : il s'ouvre à la solidarité en distribuant ses récoltes gratuitement à d'autres réfugié.e.s. Cette distribution est bien solidaire et non pas humanitaire puisque il y a un rapport d'échange (chaque individu est invité à participer au projet s'il.elle en a envie). De plus, les producteur.trices et les consommateur.trices partagent la même condition sociale (de réfugié.e.s) et les mêmes intérêts (accéder à une nourriture saine et fraîche, en accord avec leur culture culinaire).

La recherche qualitative de ce travail, à travers une observation participante et des entretiens des personnes impliquées dans le collectif, associée à une recherche théorique sur les idées libertaire, s'est intéressée à ce qu'implique l'autogestion. Grâce à l'exemple de ce qu'il se passe au sein du Refugee Village for Freedom, nous avons vu que la mise en place d'une organisation parfaitement horizontale est difficile à mettre en place. Selon le degré d'implication des individus mais aussi selon leur propre expérience et leur personnalité, des relations de pouvoirs persistent. Cependant, la force Village se trouve dans son caractère affinitaire. Ce qui lie les individus entre eux, c'est l'amitié. La recherche de consensus est ainsi facilitée. Ce-

pendant, les liens amicaux rendent malaisée la prise de recul sur les tensions qui touchent alors aux sentiments. Ce phénomène freine la mise en place de dispositifs qui favoriseraient l'égalité des pouvoirs dont a besoin le groupe. Une autre force du Village se situe dans le fait que le collectif a conscience qu'il lui faut du temps pour se trouver. Ce temps est nécessaire au développement d'une pensée complexe et surtout indispensable à l'expérimentation.

À travers notre cas d'étude et la littérature sur l'autogestion, nous avons vu que malgré ces difficultés organisationnelles, l'expérience autogestionnaire permet de complexifier la pensée des individus composant le collectif. En effet, elle remet en cause les fondements-mêmes de notre paradigme social — capitaliste — basé sur des relations inégalitaires. En transformant son rapport à autrui, l'individu transforme son rapport au monde. L'expérience autogestionnaire ouvre la prise de conscience sur la complexité des liens entre les problèmes que notre société rencontre, présentés comme des « crises », et la solution devient évidente : c'est tout le système dominant qu'il faut changer.

Ainsi, ce travail a démontré, à travers l'analyse de l'organisation libertaire du Refugee Village for Freedom que l'expérience autogestionnaire est un facteur de transformation sociale. Cette expérience locale a un réel potentiel, mais elle doit surmonter un certain nombre de difficultés. Malgré ses tâtonnements, l'exemple du Village démontre que l'expérience libertaire propose des alternatives possibles au capitalisme.

Le constat des capacités de transformation sociale de cette organisation libertaire a permis d'ouvrir une discussion sur les mouvements écologistes et de poser la question de la pertinence de la tendance générale à l'écologisme réformiste — qui ne cherche qu'à *modifier* le paradigme dominant, en comparaison avec l'écologisme radical — qui a la volonté de *transformer* le système.

Cependant, des questions restent ouvertes à l'issue de ce mémoire, et il serait très intéressant de poursuivre des recherches dans ce sens. En effet, le principal problème soulevé par la plupart des personnes participant activement au Refugee Village for Freedom est le fait que beaucoup de réfugié.e.s ne souhaitent pas rester en Grèce. Ces personnes voient leur passage dans ce pays comme provisoire, il est donc difficile de se consacrer à l'investissement personnel que demande l'autogestion et le développement d'une réflexion complexe sur les problèmes sociaux. À cela s'ajoute l'idéal du monde Occidental qu'ont la plupart des réfugié.e.s, qui correspond à l'idéal de bonheur présenté par le capitalisme : la possession et l'accumulation de biens et d'argent. Ces deux problèmes que rencontre le Village sont exacerbés par l'activité agricole qui demande un travail très physique : puisqu'il n'y a pas mécanisation ni de produits chimiques, tout est fait à la main. En plus, la production agricole demande du temps : la perception des résultats du travail n'est pas immédiate. En s'arrêtant au labeur induit par le travail agricole, le Village peut être perçu, d'un point de vue extérieur, comme un travail forcé par la nécessité de s'alimenter à cause d'une situation de précarité.

Cette perception d'une « transition forcée » (Servigne, Araud, 2012, p.10) est analysée par Pablo Servigne et Christian Araud (2012) ainsi que par Miguel A. Altieri (2012) à propos de la situation cubaine. Soumis à l'embargo américain et après la chute du bloc soviétique, Cuba a dû réinventer une manière de faire de l'agriculture en se passant de pétrole et d'intrants chimiques. De l'extérieur, Cuba a réussi une for-

midable transition agroécologie. Mais cette transition n'a pas été choisie par la population cubaine qui a dû faire face à la précarité, cela a engendré des frustrations d'ordre psychologique (Servigne, Araud, 2012). Cette transition est donc vécue dans le domaine de la nécessité et non pas dans le domaine de la réalisation d'idéaux.

Pour le Refugee Village for Freedom, une première piste de réflexion porte sur la résolution des problèmes de tensions internes. En y mettant fin, le Village pourrait exposer ses idéaux égalitaires et sa démarche de transformation sociale de manière claire et concrète aux personnes directement concernées par ses actions, c'est-à-dire les réfugié.e.s habitant à Athènes. La perception de ces personnes pourrait alors dépasser la simple nécessité de devoir produire son alimentation, dictée par leur condition de précarité et ainsi mieux appréhender l'enjeu idéologique du collectif.

Le fait qu'une organisation égalitaire n'ait pas pu se mettre en place dès le début du collectif est aussi à dédramatiser. Il est peut-être nécessaire que des 'leaders et leadeuses' préparent la base du projet grâce à leur dynamisme. Il reste cependant important d'inclure d'autres personnes dans le projet, mais c'est aussi l'intérêt des groupes libertaires : chacun.e est libre de partir. Si ces personnes ne sont pas prêtes pour *ce* collectif en particulier, l'expérience autogestionnaire, même brève, peut semer des graines libertaires. Et elles pourront, plus tard, germer dans d'autres contextes.

Bibliographie

Articles et livres :

Agence France Presse (2019) : “Législatives en Grèce : qui est Kyriakos Mitsotakis, le leader de la droite qui vient d’être investi Premier ministre à la place d’Alexis Tsipras ?”, *Francetvinfo.fr*
(https://www.francetvinfo.fr/monde/grece/legislatives-en-grece-qui-est-kyriakos-mitsotakis-le-leader-de-la-droite-qui-a-triomphe-d-alexis-tsipras_3526655.html)

Altieri, M. (2002a) : “For An Agriculture That Doesn’t Get Rid Of Farmers”, *NACLA Report on the Americas*, Vol. 35, n°5, p. 29–34.

Altieri, M. (2002) : “Agroecology: the science of natural resource management for poor farmers in marginal environments”, *Agriculture, Ecosystems & Environment*, Vol. 93, n°1–3, p.1–24.

Altieri, M. (2009) : “Agroecology, Small Farms, and Food Sovereignty”, *Monthly Review*, Vol. 61, n° 3, p. 102.

Altieri, M. (2012) : “The Paradox of Cuban Agriculture”, *Monthly Review*, Vol. 63, n°8, p. 23.

Amara, K. (2018) : “Ça commence par moi’, quelle blague ”, *Le Partage*.
(<https://www.partage-le.com/2018/10/ca-commence-par-moi-quelle-blague-par-kevin-amara/>)

Beck, H.E., Zimmermann, N.E., McVicar, T.R., Vergopolan, N., Berg, A. et Wood, E.F. (2018) : “Present and future Köppen-Geiger climate classification maps at 1-km resolution”, *Scientific Data*, 5, 180214.

Butler, T. (1997) : *Gentrification and the middle classes*, Aldershot, Hants, England ; Brookfield, Vt., USA.

Casaux, N. (2017) : “L’écologie™ du spectacle et ses illusions vertes (espoir, « progrès » & énergies « renouvelables »)”, *Le Partage*.
(<https://www.partage-le.com/2017/02/lecologie-du-spectacle-et-ses-illusions-vertes/>)

Casaux, N. (2019) : “La déradicalisation du mouvement écologiste : de 1972 à aujourd’hui (par Nicolas Casaux)”, *Le Partage*.
(<https://www.partage-le.com/2019/02/un-aperçu-du-discours-ecologiste-de-1972-par-nicolas-casaux/>)

Castoriadis, C. (1979) : *Le contenu du socialisme*, Union générale d’édition, Paris, coll. Socialisme ou barbarie.

Castoriadis, C. (2018 [1979]) : “AUTOGESTION ET HIÉRARCHIE”, brochure des Éditions du Grain de Sable.

Chédin, M. (2018) : “La ZAD et le Colibri : deux écologies irréconciliables ?” *Terrestres.org*
(<https://www.terrestres.org/2018/11/15/la-zad-et-le-colibri-deux-ecologies-irreconciliables/>)

Comby, J.-B. (2015) : *La question climatique: genèse et dépolitisation d’un problème public*, Paris, Raisons d’agir, coll. Cours et travaux.

Comby, J.-B. (2017) : “Dépolitisation du problème climatique”, *Idées économiques et sociales*, Vol. N° 190, n°4, p. 20–27.

Coulaud, A. (2018) : “S’attaquer à l’urgence écologique en formant les réfugiés”, *Libération.fr*,
(https://www.liberation.fr/france/2018/11/21/s-attaquer-a-l-urgence-ecologique-en-formant-les-refugies_1691747)

Coulter, C. (2016) : *Cours “Sociology of Development”*, Maynooth University .

Descola, P. (2005) : *Par-delà nature et culture*, NRF : Gallimard, Paris, coll. Bibliothèque des sciences humaines.

- Dupuis-Déri, F. (2018) : *Les nouveaux anarchistes: de l'altermondialisme au zadisme*, Paris (Petite encyclopédie critique).
- Faure, Sébastien et al. (1939) : *Encyclopédie Anarchiste*, sur <http://www.encyclopedia-anarchiste.org/Encyclopedie%20Anarchiste.pdf>
- Favret-Saada, J. (2009) : *Désorceler*, Olivier, Paris, coll. Penser/rêver.
- Gorz, A. (2019 [1974]) : “Leur écologie et la nôtre - André Gorz répond aux entrepreneurs de la transition écologique”, *lundimatin* (<https://lundi.am/Leur-ecologie-et-la-notre>)
- Hall, E.T. (2005) : *La danse de la vie: temps culturel, temps vécu*, Éditions du Seuil, Paris.
- Hernandez-Reguant, A. (2010) : *Cuba in the special period: culture and ideology in the 1990s*, Basingstoke.
- Holt-Giménez, E. et Altieri, M.A. (2013) : “AGROECOLOGÍA, SOBERANÍA ALIMENTARIA Y LA NUEVA REVOLUCIÓN VERDE”, *Agroecología*, Vol 8. p. 65-72.
- Horn, S. (2013) : “Power Shift Away From Green Illusions”, *Truthout*. (<https://truthout.org/articles/power-shift-away-from-green-illusions/>)
- Horn, S. (2019 [2013]) : “Stratfor ou un exemple du combat du monde de l’entreprise contre les milieux activistes (par Steve Horn)”, *Le Partage*. (<https://www.partage-le.com/2019/05/stratfor-ou-comment-le-monde-de-lentreprise-combat-lactivisme-par-steve-horn/>)
- Jensen, D. (2015 [2009]) : “Oubliez les douches courtes !”, *Le Partage* (<https://www.partage-le.com/2015/03/oubliez-les-douches-courtes-derrick-jensen/>)
- Kaiser, L.L. et Dewey, K.G. (1991) : “Migration, cash cropping and subsistence agriculture: Relationships to household
- Konstantinidis, C. (2016) : “The Neoliberal Restructuring of Agriculture and Food in Greece”, *Review of Radical Political Economics*, Vol. 48, n° 4, p. 544–552.
- Lacey, H. et Lefèvre, M. (2015) : “Agroécologie : la science et les valeurs de la justice sociale, de la démocratie et de la durabilité”, *Ecologie & politique*, 51, 2, 27.
- Lafazani, O. (2018) : “Κρίση and Μετανάστευση in Greece: From Illegal Migrants to Refugees”, *Sociology*, Vol. 52, n°3, p. 619–625.
- Liesenborghs, A. (2017) : “Autogestion - Entre mythes et pratiques » *Barricade asbl* (<http://www.barricade.be/publications/analyses-etudes/autogestion-entre-mythes-pratiques>)
- Nicolino, F. (2016 [2011]) : “Du développement au « développement durable » : histoire d’une tromperie”, *Le Partage*. (<https://www.partage-le.com/2016/02/cet-insoutenable-mot-de-developpement-par-fabrice-nicolino/>)
- Olivier de Sardan, J.-P. (1995) : “La politique du terrain: Sur la production des données en anthropologie”, *Enquête*, 1, 71–109.
- OPEKEPE, Aristotle University (2015) : “Soil Map of Greece” *European Soil Data Centre (ESDAC)* (<https://esdac.jrc.ec.europa.eu/content/soil-map-greece-0>)
- Pérez-Vitoria, S. (2010) : *La riposte des paysans: essai*, Actes Sud, Arles, coll. Questions de société.
- Pérez-Victoria, S. (2015) : *Manifeste pour un XXIe siècle paysan: essai*, Actes Sud, Arles, coll. Questions de société.
- Pillant, L. (2016) : “En Grèce, une crise migratoire chronique”, *Plein droit*, 111, 4, 31.

- Pouchard, A. (2015) “ « Migrant » ou « réfugié » : quelles différences ?”, *Le Monde.fr*; (https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2015/08/25/migrant-ou-refugie-queelles-differences_4736541_4355770.html)
- Pride, T. (2016) : “Resident-Led Urban Agriculture And The Hegemony Of Neoliberal Community Development: Eco-Gentrification In A Detroit Neighborhood”, *Wayne State University Dissertations*.
- Quadrupani, S. (2019a) : “L’ennemi sur un Plateau - À propos d’une opération de guerre psychologique du capitalisme vert”, *lundimatin*, . (<https://lundi.am/L-ennemi-sur-un-Plateau-Serge-Quadrupani>)
- Quadrupani, S. (2019b) : “Tentative d’analyse d’une Forme de Vie en voie d’atterrissage sur le plateau de Millevaches”, *lundimatin*, (<https://lundi.am/Tentative-d-analyse-d-une-Forme-de-Vie-en-voie-d-atterrissage-sur-le-plateau-de>)
- Quastel, N. (2009) : “Political Ecologies of Gentrification”, *Urban Geography*, Vol.30, n°7, p.694–725.
- Reisel, R. Semprun, J. (2017 [2008]) : “Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable (par René Riesel et Jaime Semprun)”, *Le Partage*. (<https://www.partage-le.com/2017/10/7943/>)
- Roman, P. (2011) : “Les pauvres sont-ils vraiment les plus gros pollueurs ?”, *Idees économiques et sociales*, Vol. 165, n° 3, p. 60–69.
- Roy, A. (2015 [2004]) : “L’ONG-isation de la résistance”, *Le Partage*. (<https://www.partage-le.com/2015/12/long-isation-de-la-resistance-par-arundhati-roy/>)
- Sevigne, P., Araud, C. (2012) : “La transition inachevée. Cuba et l’après-pétrole” *Barricade.be* (<http://www.barricade.be/publications/analyses-etudes/transition-inachevee-cuba-apres-petrole>)
- Servigne, P. (2017) : *Nourrir l’Europe en temps de crise: vers des systèmes alimentaires résilients*, Babel essai, Arles.
- Sintès, P. (2011) : « Manoeuvres politiques et discours de l’urgence. La frontière égéenne de la Grèce au cœur d’enjeux nationaux et européens », *El Rio Bravo Mediterraneo : las regiones fronterizas en la epoca de la globalización*, Vol.11, p. 375-390
- Smith, A. et Raven, R. (2012) : “What is protective space? Reconsidering niches in transitions to sustainability”, *Research Policy*, Vol. 41, n°6, p.1025–1036.
- Spash, C. L. (2019 [2019]) : “Le mouvement climat, et après ? (par Clive L. Spash)”, *Le Partage*. (<https://www.partage-le.com/2019/05/le-mouvement-climat-et-apres-par-clive-l-spash/#post-10596-endnote-1>)
- Terre et Humanisme (2018) : “Actualité du pôle Solidarité France - 26 juin 2018”, *terre-humanisme.org* (<https://terre-humanisme.org/actualite-du-pole-solidarite-france-26-juin-2018>)
- Snipstal, B. (2015) : “Repeasantization, agroecology and the tactics of food sovereignty”, *Canadian Food Studies / La Revue canadienne des études sur l’alimentation*, 2, 2, 164.
- Swyngedouw, E. (2011) : “Whose environment?: the end of nature, climate change and the process of post-politicization”, *Ambiente & Sociedade*, 14, 2, 69–87.
- Verhoeven, J. et Wustefeld, E. (2014) : “Autogestion, transformation sociale et résilience”, *barricade.be* (<http://www-barricade.be/publications/analyses-etudes/autogestion-transformation-sociale-resilience>)
- Wallenborn, G., Dozzi, J., Cornut, P., Bauler, T. et Zaccai, E. (2007) : “Du point de vue environnemental, ne vaut-il pas mieux être pauvre et mal informé que riche et conscientisé ?” *Environnement et inégalités sociales*, Éditions de l’Université de Brxelles, Bruxelles, p.47–59.
- Weber, M. (1963) : *Le savant et le politique*, Éditions 10-18, Paris.

Youlountas, Y. (2019) : “L’opération policière « loi et ordre » contre Exarcheia et Rouvikonas serait prête à être lancée”, *Blog YY*.

Documents visuels :

L’école du Chat Noir (2018) : « L’anarchie, c’est pas ce que tu crois » *YouTube.com- L’école du Chat Noir* (<https://www.youtube.com/watch?v=U3Rs7Pjd8gM>)

Jensen, D. (2017) : « Activists to Lobbyists », *YouTube.com- Deep Green Video* (<https://www.youtube.com/watch?v=7MB51uucpto>)

Youlountas, Y. (2018) : *L’Amour et la Révolution* (documentaire à but non lucratif)

Annexes

Interview Fahed

L : So... Talk to me about the project, like if I didn't know anything. How would you describe the Village, the project.

F : ... Mh... Can describe the Project... The Village is one project project build by self-organise...with solidarity. This project... is stand, or build to help the families and refugees in squats. This was the main idea to independ ourselves to create and make our food, without waiting the... founders or donators to bring food for this building. After that, the idea get bigger and to... create or... give a chance for some refugees or some families they would like to stay in Greece to work and... like... make some money to... to... to have stable life.

L : Yeah. Who go the idea of the project ?

F : The idea started from 5th School.

L : In assembly ?

F : In assembly, in general assembly. And... Kastro, like suggested this idea, this meeting like : « guys, it's better like... to make our food and like to rent a small land and try to plant... What we need of vegetables, because the most of the donator and founder, they bring like the main stuff without look for fresh vegetables. » So it was to difficult to have fresh vegetables, so from there, ok let's go to... to plant our vegetables and let's see how we will do, maybe we will reach to level independ ourselves without need any help from government, from people of organisation. And this, in the same time, we can like, not only vegetables like another stuff food like eggs, milk and another kind, a lot of things we can do from milk, like cheese yogurt and somethings like this.

L : And you started directly with animals or you started plants and then...

F : Yeah. In the beginning you know, it's not easy to find a place, a land to rent it. So there is one friend of us, he help us to get land, or small land to rent from his uncle and after that, we started to talk with our friends, like to get some animals and... to...

L : The guy... like the son of the mayor ?

F : Yeah, yeah his father was mayor before. Yeah and, eh, he helped so much in the beginning, and until now to be honest with you, and after that we... bought sheep, chicken, goats.

L : Yeah. Goats as well ?

F : Yeah. We had last year like... four, five.

L : You brought it from the guy who is keeping them ?

F : ...?

L : The farmer, the Greek farmer.

F : Yeah, yeah yeah. From there, this man. But I don't know exactly if all of them from him or not, because we have more, more than one sheep are there, but this kind of register quote [?] is facilitated with Kastro because he speaks Greek, and it's easier to make communication and...

L : Did he knew people already in the area ? Yeah ?

[...]

F : No, no, no.

L : You met them ?

F : Yeah, we met them... when we started the project and because his Greek language and this character, it was too easy to build friendship with people in the Village.

L : Yeah... And so do you manage to have enough vegetables ? For the people here ?

F : Yes in summer season, yeah, we have enough vegetables for more one thousand people.

L : Yeah ?

F : Specially in summer, we... we have enough vegetables because it's easier with the weather, with the things, not like winter. So in the summer we have enough vegetables for squats, we were give six squatF : 5th School, 2nd School, the building of pregnant women, single men building in Themoustiklios and we were also support other squats not in Athens, like Leverlio, some families they live in apartment but their conditions too poor, and... also use some of this vegetables, like... to sell in traditional bazaars or self-organized small farmers bazaars, take part or participate with self-organized festivals in Athens so... also we take this part, these vegetables to make some money to help us to continue and also to give the boys really active in this project, to take some percent of this money for tems, like to support them, to help them or something like this...

L : And who is working in the Village ? Like who decide ? Like how does it work, how people are coming... ? Like Majed is often in the Village... It's just people who want to go, they go ?

F : Yes. Look, the project works for the people like... eh... account the people from 5th School, to be honest with you. But in *one* time, we decide in general assembly for... six squats, like this project, we show... or we spoke about this project with all these people and they were like : « Ok, we are ready to cooperate, to take the same, or to take parte like 5th School, to go to the Village, to go, to collect vegetables, then come back with them vegetables to their squats ». So... generally, the project working by 5th school, they are three... like main people, they take responsibility of this... and other people they like... weekly schedule from 5th School, go for two-three days, then come back and change groups every time. But eh, yes, in the end this is like... solidarity, you can say... volunteering, helping, I don't know what you can say this but... work like this, the boys, and not only the boys, the families, there are some families, some women, single women, they really would like to come and to... to help, to work there, to take care.. some families they come, like, to make food for the people they work there, to... clean the place... to make a lot of things like... we work like one family and... we receive a lot also of eh... volunteers from... everywhere, I think.

L : Mainly in summer, right ?

F : Yeah, yeah in summer because in winter you know, in winter they are snowing and eh... there is no work.

L : Yeah.

F : Yeah, so... our work start... we don't stop, in winter but in summer, the real work, you know, start of May. In May... and eheh December, or January. In January the things become more difficult because of snowing, raining, and... these things... we depend some vegetables, winter vegetables... and we don't need a lot of work, just plant we go like for a few times every month, to collect what we have especially for bazaars we take part of, and sometimes we support the squats because you know the vegetables in sum- in winter different in summer so... in summer we.. like, cucumber, tomatoes, eggplants, peppers, potatoes... al things, the main things, you can... the people use in main food. But in winter most of food, like... it's... I think, it's my opinion, it's not fit to support families...

L : Mmh.

F : You know, like, the most of them : green vegetables, like pepper or leaves, so it's... it's not like tomato or potato or some like that.

11:05

L : And How do you know how to... do that ? How do cultivate. Where does the knowledge come form ? You just try things or... people know about... how to...

F : You know, ok, for me... for my story in this, in... in August 2017, I heard about there is a project, like, go to help one project for...eh, Refugee Village for Freedom : go can go there, help, and the food will go back to refugees. And in August in Athens, it's empty and everything is close. So I decide to go and I don't have nothing of knowledge of this.

L : Yeah.

F : I don't have any knowledge of this. Mh. I went there, but you know, because everyone go there, like... it's different to work for money or work... because you love to help or... So there everyone share the knowledge, everyone able to learn, everyone able to give, everyone... So it's not difficult. Yes, a lot of... eh... I don't want to tell differences but... ehm... You know, ok. When the people go there to work without any knowledge, yeah, it's make the project goes hard, you know. But because they are able to help, to give as much they w- they can, so it's make sometimes balance, sometimes...

L : yeah.

F : It's difficult to be honest with you.

L : [with a little laugh] Well that's normal. But people are really motivated to work in the fields ? Like, they really-

F : No. No.

L : Cause it's a hard work isn't it ?

F : Not hard work : because the background they have.

L : Yeah ?

F : Yeah. Eeeeh... They have eeeh... Idea about Europe, they have idea about what they will get from Europe countries when they come as refugees. So they *refuse* to work, they refuse, like to take part, like ok... « I am a refugee here, so the government should pay for me, should feed me should give me a place. And they don't know the true.

L : Yeah.

F : And when speak with them and, like, to try, not to push them, to go to work in this project, just to fix this idea because I don't want to... to shake the reality here, they have other reason, or other excuse, like « Greece is not Europe. So when I get to [W]estern europe, so everything different. I to need to work, I don't need to... » So some of them, ok I am come here to work, to eat... They want everything and this is very dangerous for me. For these people, for... their future, for... the country they receive them...

L : Mmh...

F : And this is the most difficult we have. Like how to... to make them... or to try to... to... to learn, to teach... not teach, not learn, or to... to tell them « you know if you come to my country and take everything without work and be lazy... they will not respect you. » And the people why they work all the year and in the end you will take their money ?

L : Yeah.

F : Just because you are lazy.

L : Mhm.

F : Ok, you had difficult situation in your country and these... conditions pushed you to leave, ok. Stop here and start a new life ! Be useful for yourself, help yourself, help your family... Help the country to help you !

L : Mmh.

F : And this is the... the hard thing of this.

L : Yeah... How do you manage to make them understand this, then ?

F : I don't think I succeed.

L : No ?

F : [clicks tongue twice to express 'no' with a resigned smile]

L : [small laugh]

F : To be honest with you, you know...

L : But even you, now you want to leave, so...

F : Eh, this is something else, so...

L : Yeah, but it's the same for everyone, no ? Everybody has their stories, so...

F : Mh.

L : You too you want to leave because you think there is no future, in a way, here.

F : Yeah, Greece too.. too difficult.

L : yeah. So that's probably the same for everyone...

F : Yeah... The reason for me... not the... the future. This, ok, one part of, you know when you have, one, two, three, four, five reasons, like pack of reasons. But the main reason for me : the people. Like, ok spend time with them, try to make something with them and very one leaving. No one stay here.

L : Mmh.

F : So... I think we work, like... with wrong people, but... what is good for this project, after three-four years of refugees crises, now they are, like, around 10 000, I think, I guess this number, they will stay.

L : Mh.

17:10

F : They already stay in Greece. So this project... maybe can deal with them. Yeah ? Yeah. And... but for the people they live in squat... eh... their goal to live in Greece, yeah it's nice to give them like... or to offer them... a project they can go to help or make something good but you cannot independent them, like... to continue in this squat. So it's... it's... we should, like, to comparing between emergency or first reception and... help for long term or... eh... project for integration. Inside the buildings.

L : So what do you mean ? You mean that this project should be like this ? A long term project ?

F : Yes.

L : Yeah ?

F : Yeah, in the beginning, was good, was very succeed because a lot of refugees they come here and they leave [live ?] So this project was give food and... finish with this. And collect plant, collect vegetables over families they live in squats or anywhere, and work like this circle like this : plant, give food, plant, give food... And the people they live inside the buildings, they go and help collect them... with the vegetables. Yeah. But eh... the idea, as I said before, like, ok it's good, but we need people, like, take responsibility of this project so we need some families and we focus with them, like, ok families of refugees or migrants, or asylum seekers, they want really stay in Greece and this project maybe can, can help them to give a place, this project can offer... eh... a place for them. And eh... what they want food and something, but... for pocket money or for salary or something like this we use another way to, to make money... you know like, communist way : like if you work, sell this and take percent, not like... take salary in the first of the month.

L : Yeah.

19:47

F : And our people... stay, don't believe in this way. I... ok, they don't want to be partner of this project, want like... ok !... « What I will do : one, two, three and the first of the month I have this salary. And this project doesn't work like

this. Because there is no manager, there is no... all the same. So... how much you work, how much you will get. Like communist way.

L : And... so... like, you also have money from somewhere else, like from the donors as well, yeah ?

F : Yeah... Without this money, believe me, we can not continue, we couldn't continue. Because you know, what we get money of this, around 200 euro per month ? Because we take par into, in one eh... bazaar, traditional bazaar and like around 200 a month, and 200 it's not enough to pay for...

L : For everyone.

F : Y... not for one, for the rent we have, the rent of home. And every time we go to the Village and come back, it's cost a lot. So... without this money we never continue because... all produce... not produce, producers...

L : Products ?

F : Products go like free, almost free. Free. I can say free.

L : Mmh.

F : So... how we can continue ? From where can pay for... rent of land, rent of home...

L : Mmh.

F : From where ? Everything go back to people free. Last eh, last period, we created on project, like social market to help us, like because not all the time they are people give money. So we have a lot of difficult like eh, to have money for eeh diesel to go and back for the trips. So we created one market in eh... one squat to sell our products and was very fit but after the... situation get more dangerous and the police they come and... so we closed this.

L : The falafel place ?

F : Falafel place yeah, was... Falafel, not only falafel. The falafel like one traditional sandwich for... was like a mirror for the project and there we can... make some money and after that... in that time, like... was very good. They are like five to seven people they work and eeh... can... like this project help them by money eh... help the project, like don't need to ask money, don't use all money, to go to the Village, to pick the people from squat to go... they want to go to help and come back. But we... because everything illegally here, so...

L : Yeah.

F : And in the end we try to help these people to get better life, so we... we decided to close this shop, because it's not more safe for this. And when the police come or... they don't believe this project, like sharing or... something for help. They will say « you use the building for business » and they want any reason to.. to put... refugees or migrants in jail or, like, to tell the local or the world : this dangerous. So we prefer to close this because we don't want to put the people they work there in dangerous cases.

L : Mmh...

F : So our goal, to give them, like to help them in the life, not...

L : Yeah, to put them in bad situations.

F : Or to put them in the jail.

L : Yeah... And can't you ask to the... the... the mayor if you ca stay there and... make some « business » in a way... like you did for the football team !

F : Mh.

L : Like you can't ask for... for help ? Or you want to be too independent for this ?

F : Yeah you know, the...the Greek police is too bored.

L : What ?

F : Bored. Bored... And it's take a lot of time without any real results.

L : Mmh.

F : So ok, maybe they will be... like, ok, helpful : « Ok, it's a great idea and I would like to help » and eh, just to kill the time, you know, there is no meaning for the time here in Greece. So like one week, like one month, like two years... and, no problem. So ok. Maybe this will take two years, three years... and in our case we cannot, like... work in this... So but we should, like, to find way to... to open some... some shop, like, to help these families, to help these boys and to help the project. And now our new strategic, like, to... to start to open... shops, eh... in legal way but also it's not something easy, it's cost a lot, you should pay for rent for...

L : Yeah.

S : Ehh... salary... you pay electricity, water, taxes and... so... and the way we... we deal with our products like... it's without specific prices, like business : this is specific price.

L : Mhm.

F : Like, take what you want, pay what you can, so sometimes you... you give a lot without anyone pay one euro.

L : Yeah.

F : It's fine, but when you... when you rent a shop and registered in taxes and... believe me we cannot continue more three months. So we should look for, like... balance, strategy, to make balance between... the share way we... or the way we work, like to give without look for.. eh... benefit, or... benefit, and to keep this project work. And it's not something easy.

L : Mhm... and... for you, what is the project for you, what does it represent, for you ? like... what do you feel about the project, the Village ? Like... you like it, you don't... like it ?

F : Yeah, of course ! You know... the idea of the project really great, you know, something different eh... than other projects work in refugee's field. It's real project, like ok... not a [?] project, not emergency help project, not empowering by teaching or learning workshops or other projects in Athens or somewhere else, and this is not only my opinion... everyone who came and visit the project and we explain for him has the same opinion, also... international organizations they visit the project and one of them they make the same in the Thiva [Thebes] camp, IOM.

L : Mhm, what is this ?

F : Eh, International... Organization in Immigration or something like this [*for* Immigration]. IOM, American organization international, they come visit the project and after that they... rent a land, they closed on hotspot in Thiva, in the same... next the Village, the city next... there is one hotspot for refugees, they rent land, now they do the same. The Agriculture Minister of Greece they visit the project-

L : Yeah ?

F : Yes, this is in 2017 and they... he said, we will, like... we study one idea to give refugees lands... to help them, to integration and to... to have eh... there... on works... but unfortunately just speech without start give them or make real stable in this. So this project for me like... I say one serious step for the people, for bit they work and I believe the easy way for families to integration in the society by working, the the producers. And this make me, like, spend this time or be one... active... activist in this project.

L : Mmh. But you, really, *you*, what do you feel about the project ? Like, when you go there ? Like... are you happy to go there ?

F : Yeah, of course you know it's the... it's the peace for me. Like, ok leave form the... from World to my world, to my home, you know ? Yeah like, this project, like our village and I believe in one day like, will have our Village, so... will be like the new home for us.

L : Yeah... And you already feel like it's a home ?

F : Of course.

L : More than a squat ?

F : ... yes. You know... maybe because eh... you make it like, hard, to compare in between...

L : Nooo, if there is no comparison, there is no comparison !

F : Yeah ! Yeah exactly ! Squat the same : squats received us, give us everything, so... and the Village the same. But the difference between the squats and the Village : the squat we created because there is no choice for this, but the Village we... decided because, like... this our ['rêve' ? In French ?] (31:18) like, to have our place our society, our...

L : Mmh.

F : But in the end it's one squat and the Village one... another...

L : And the you say « our society », « our values », like, what do you mean by this ?

F : [especially long silences]... Eh... I mean, eh... I would like... to... to create... a place, this place... be welcoming for everyone, especially of refugees and migrants, far away of using or far away of the... the bad values... they destroyed our countries, they destroyed the... the... the normal life or... destroyed the life of people. So be far away of using, far away of eh... of benefits, of... of cheating... far away of everything, like. Just village, small village, small society... hang up, hang us [clearly wanted to say something like « to recover together » or « keep going »]... live in peace. Without all the complex of this...life. And this problem. And just with land, with nature... and I say we don't need more.

L : Mmh. And you, you would like to live... outside of the city ? Because a lot of people don't want to live outside of the city, no ? That's also a problem, isn't it ?

F : Yes. You know for the... eh... the people they are not local, they always prefer the city. Because in the city, all services and the people inside the city, like more open.

L : Mhm.

F : And especially for refugees, the city, or the center, will be the... eh... the organization of service, the... public government officies everything. So, we need to be in the city. Yeah. And this is the reason. But... in the village it, eh... something else. It's different to... to live in the village, but if you have your... you place in the village and and your people, you will not feel you are... a strange part of this, be alone and... yeah, why not ?

L : Yeah... well that's nice.

F : Of course.

L : And you, you wouldn't bother living always in the countryside ?

F : ... I don't think for me... maybe in... one point, yes, maybe I can take this decision. But because the situation now, I don't think I... Yeah, and my work, my... I need to be in the city here, close the people, access point between families, organizations, solidarity... the people they... So the work, like... make me be here more than there. But... with the... the first chance or opportunity have time to go there, I go and... don't think about it.

L : [smiling]... and when will you go ? Will you go next time ? I would like to be in the Village with you, it would be nice !

F : [laughs] Yeah... actually I don't know... Maybe. Maybe.

L : Yeah ?

F : Yes because we have this time a lot of work, maybe I will take one group... because we need like, to plant 1000 tomatoes... So we need work for few days, so should, like go, like... 8 to 12, work hard...

L : I will !

F : Yeah, me too.

L : [laughs]

F : And eh, finish this... This is the hard part of this time.

L : Yeah, plant.

F : Yeah.

36:05

L : And the other day you said you were more visualizing the place as... more like... smaller with a lot of things, to make it more... like... how I can say... likable for the people ? You said you would like, like greenhouses, on a small place, a lot of different plots and all... Because you think... you think... why ? It would be... more welcoming for the people ? Like the people would feel more like... in a space just beautiful and which has...

F : Eh, this one reason. Other reason, like, if we make this project like, small parts... like, to... I don't know in English this term... *'tagh si elaman'* [phonetic] but ok... like to give... ok, if we have six or seven small parts, you know ? It's make the people like eh... like... or want... to b... or to take responsibility, like if you have green place. This. Maybe one family take responsibility of this, another place for chicken and there will be another family will take this responsibility. Eh... Sheep : another family, eh... cow : another family, another family to make milk, yogurt, cheese, yellow cheese, everything of this milk. So will... will be more organized, you know ? But if we everything like, ok, like 50 000 meters of lands, with three cows and eh... sheep... and without organize this... will be like, confuse and the people feel « Ok, it's too difficult ». And this is what... what I feel like, what I see it's difficult. So if we make like a small land, for eh... specific, or some vegetables, another land with eh... house, like you know warm house, I don't know in English...

L : Greenhouse.

F : Greenhouse, yeah, to... to plant, like, flowers or strawberries, or something, you know... and this will encourage also the... the people they interested with agriculture... the researchers, the people interested with organic stuff, planting... So... give us more steps, but ok, as I told you, it's not something easy, like idea but eh... there is no impossible.

39:19

L : Yeah ! [laughs]. And... Have you heard about « permaculture » ? [explaining the concept of design in permaculture]

F : This is what I want but we don't know this term. [...] Actually this is the mean of when we call this project like « Village », because really, we want like the houses, the land, the small factories... everything around us create a small village and... this is the goal, actually.

L : Yeah.

F : Yeah. For the design and this we spoke actually with two, three friends... like to, to create houses with nature... item, no *aiman* [concrete], no iron, no plastic, nothing, eh... like to respect the nature, to respect the land... more like we don't want to use anything will harm the land or the nature. And this is on of the values, one of our values we believe.

L : Yeah.

F : [with a sigh] Yeah, but everything needs time. You know, everything needs time. Last year... actually we already Bed to talk about to make tree houses inside the field, by mat, build by mat, and there is one company form friends, they, they... produce bags of nature items, like...

L : Oh yes you put the bags like this and you build up...

F : Yeah, yeah.

L : And it will be houses to live in ?

F : Yes. Of this.

L : But it will be in the middle of the field...

F : Not exactly in the middle... In the field, yes but... yeah. Because we use tents in summer, you know , the weather is nice and you can ... and we live in the tents. And we need a big number of workers, so... and we have one house, the house is not enough for these people, so we put some tents... tree house... like good way, in a designing way, but ok, we said ok, this year we will try to create other houses.

[Yassin enters the room and go to sit on a bed, he will stay there, on his phone, until the end of the interview]

L : Hello !

F : And this is the idea... yeah. I think we have this chance this year but... you know this year was for us like the new born, birth, for the project. Because we go to another field, we received another place, eh... new animals, new houses, so... we should to focus again to, to organize these places... then go for 'well-being', I can say this for the project, like design, colors... Mh.

L : Make something beautiful ? Beautiful for the people ?

F : Yeah. We *deserve* have beautiful, you know... From war to street to squat, so I think we... if we should to do something, we should do something beautiful, like, to get all our... hard... hard times of us. Let's live colors and... nature, so...

L : So that's nice if you have a new house you are able to create new things.

F : Yeah, the project inepend the create... creative ?

L : Mhm.

F : Yeah, and every time, like, I... I... invite [?] people : « Guys ! Anyone has like, creative... he can create anything with the land, with this items, with mat, with wood, with... let us see ! Cause sometimes I see Youtube, I told you I don't have experience of this, like, culture but I... understand what we need, I understand what we want, to move this life [?] so sometimes I seen Youtube some videos, some beautiful ideas with land and... everything hand-making and... And really I would like to have some creative people they can, like... make anything : house, chair... tables... to do this, but unfortunately not so much we have...

L : Why ? Because they don't want ?

F : I don't know why. Maybe because we have this be willing ?

L : Mh.

F : Our life was very serious, but it's... But I... I don't know. There is one family fro Germany they come and they make a border [fence] in the old house, in the garden, with the small woods, it was very beautiful. And also we created two houses, one in tree, one up the van, in the previous field, some borders in the field also... with colors... but, ok. We reviewed this field so we will start in the new field, so we will see this summer, how we will... you know. I hope we have some creative people they... they will make this field change, really, like when anyone come to see this place, they feel really « this people respect the nature, respect the land, they are creative and they *deserve* better conditions, they *deserve* to stay... » And not something heavy for the local people, and not something not be like... I don't want to speak « bad or dangerous or... » no, I want to keep our project in a beautiful way, good side... and don't take, don't give anyone any reason to refuse this new part of the Village or... Mh. ...

L : What ?

F : Mh. [whispering] *Khalas*...

L : [chuckles]

F : Speak a lot ?

L : Well that's good... That's interesting.

F : [Speaks in Arabic to Yassin] I told him we didn't stop talking... Anything else ?

L : ... I don't know, anything else for you ?

F : I think I said everything.

L : [smiling] I'm sure you didn't say everything, not everything can be said...

F : In my mind now...

L : Well I can still ask you another time...

F : Ok, we will have another round !

L : [both laughing] « An other round ! » It's like a fight !

F : No, of course...

Interview Majed

L : So just explain to me how you organize...

M : Me ?

L : Yes you and all the people in the project.

M : Yes, me... [explaining what he has to do] Yes I need... Fix work for me. For help my family. And another person help your family. Yes, I don't like... in Greece give me money. Me, I... work, I take money. You understand ? No I have... I don't know I have one cow, here, and I have 200 meters field.

L : Just for you.

M : Yes. But eh... not write, just speak with Kastro : you stay here, you stayed there two years, give two field, this field and one cow. Yes. This good. All person staying here one year, finish one year, take one hundred meter field... But my wife don't like stay here, you want go to Germany. Me, I... not go in Germany, stay alone, now stay together with my family. Yes. Before, I don't know, after I don't know, go...

L : You would like to stay here ?

M : Yes.

L : Why ? Cause it's nice to have the field, you think it's good ?

M : Yes. Nice for the field, the same in Syria, eh... all person in Greece don't have a problem... not all, a lot of person. This my friend, friend... you understand ? Eh... in Germany have work but not good. For person Germany one hour, 12 euro. For person refugee, 7 euros. This problem. What the same ? You understand ?

L : Yes.

M : Yes eh... I work 8 hours, but... finish month, finish money, I don't have money. This here, this work for me, not work me together eh... what the name ? Big boss ? I don't like work with big boss! [both laugh] Yes. This for free work, but eh... you need work, good work you need after one year, not one year, six month, after six months, have many things money. You understand ?

L : Mmh.

M : Yes. This work like... the same work me in Syria. I have two work. Like this and fix the... water, all the water [plumber]. Yes. I like this work. This work for my family, in Syria.

L : And so you think with the field you have just for you, you can have enough food for your family, for your wife and you daughter ?

M : Yes !

L : For all the year ?

M : All time me work for my family, not for me. You understand ?

L : Yeah but I mean, you think you can have enough food to feed them all the time, all the year, every day of the year ?

M : Yes

L : Even in winter ?

M : Yes. [explain, kind of spinach] [...]

L : But this... just vegetables. It's not enough to... not be hungry. You need... bread, you need...rice...

M : I take this, give in big market, big, big market in Athens eeeh, give money. You understand ?

L : Yes.

M : Yes... But now... Not give money. Me give ! [laugh] Yes. All people need come here, work here, have field ! Have many thing field ! 15 hectares.

L : For the project ?

M : Yes ! [...] A lot ! A lot field, have water [?] have... now, have tractor.

L : Yeah, that's good.

M : Help persons form Germany, help for eh... project, eh... tractor. And new car, this car go to... Holland. Yes. Not this work for me. I need all people come here, sit [stay]. In Germany a lot people sit, stay in house eh... « please take [give] money » for German... I don't know the name... job center ! Take money for person. Aaah, person sleep, stay, sleep, stay. Me don't like this. Don't like this. Me like work eh... work for me, not for... Now, work for field. After I open market. Maybe small market, but... before ah... big market. Not me alone but together. Me I like work together. Yes. Now me and Rajeev and eh Zaid, I don't know this person, I don't need you know... your life , I don't need [laugh] Yes. But this good. Number one, now, number one, good. But for family help for me... before, I take cow for me. I don't know take money and take car. This project for... change. You understand change ? Me stay, don't have work, another person stay don't have work, come here this work not in big boss, don't have big boss, this work for... all. For me, for you, for all.

L : Yeah.

M : This is good. But stay and sleep and « please give me money, please give me food ». This not good. You understand. I Syria, not eh... don't have job center, don't have... many things. Have ... you go work, have money. Not go work « pfout ! » Nothing ! [both laugh] Yes ! Ah...

L : And do you think... you know, you said there is no, no boss. So how do you organize all together, how do you decide what to do ? [...translation]

M : Mh. All together.

L : Like you speak you say...

M : Yes speak today... we have to work this, and this, and this. Finish this... Finish, night, speak with all people eh... wait. [Translates].

L : So, [reads :] « We all talk and make the right decision aft each work is finished what will do after this work. » Mh.

M : Mh mh.

L : But like for example, the... tomatoes over there.

M : Yes.

L : They are not, like, not really good.

M : Yes after this for eeh... cow. What name this for cow ? [...]

L : Manure.

M : This manure, take all and [...] a tank of water, after five days, after water for this and tomatoes. You understand ?

L : Yes, yes.

M : This good. Not another like this, not good.

L : Like chemicals.

M : Yees ?

L : Like fake.

M : Yes, this not good, this *malakia* ! [very popular Greek insult] [both laugh] Yes.

L : Yes, because you have to pay for this.

M : Yes. [...] This is better than chemicals.

L : Why ?

17:01

M : Why ? [translates]

L : [reads : } « Chemicals damage human health ». Yes.

M : Yes.

L : And it damages the plants too !

M : Yes ! [...] For *tabiya*, what's the name for *tabiya* ? For aaaall this, aall this ?

L : Environment !

M : Environment, yes ! [both laugh] But eh... this you need work. Yes. Me I work all time ! [laughs]

L : But some people don't like to work...

M : Eh... Yes, they want stay in School, speak with girls [laugh] look on Youtube [laugh] I don't know why this... [...] « please give me one cigarette », why ? You go in work, you give cigarette, you give food, you give money... all ! Yes. This eh... not good. I don't know what name this... *Malakia* !!! [both breaking laugh]

L : So you like the project, you think it's a good thing ?

M : Yes. Yes, I like. Wait. [translates]

L : [reads :] « I make my future with my hands. Do not let anyone make it to me. As I was working in Syria, I work here because man without work is useless ». Mmh...

M : Yes. I need this. In Syria I have house, I have field, I have two motor[bikes], I have car... In Syria. But... Now many problems in Syria... don't have nothing.

L : Mhm.

21:42

M : Eh now here me work. After, I have car, after I have field... this not for me, this for my family. Yes. I help my family in Syria. Yes. One year, don't help me, my brother help. I don't like work in Austria, in Germany... Why ? My brother, work together with person in Austria. Person to Austria, finish month, take 2 500, my brother : 1 600 ! Why ? This, you refugee, this person here... don't good this. Yes. I don't need¹ work in Germany, in.. I... I need work here. Yes. I have paper from here. For work. Yes I have paper here. Yes. Eh...but eh... This work you need... not you need... not you need full work, after slowly slowly, not full work, a lot work, maybe this you need. « ah cold ! » [?] Stay. You understand ?

¹ M. often mix up « to need » and « to want », he doesn't make any difference between the two terms.

L : Mmh. So like now every thing is new so...

M : Yes ! Yes, yes.

L : And then when it will be...

M : After you take tomato, take this, I don't know.

L : Cucumber !

M : Cucumber ! Yes take...give in... for eh... [...] School 5 and... Onerou [?], another square [squat], take not little, eh good. [translates]

L : [Reads :] « Of the crops that will produce in the Village, will be a share of the loan and the rest of the building [squats] and the rest distributed to those working in the Village equally. Mh. The loan, you mean the people who have the fields ? [...] They will have a part of what you have, like the tomatoes and the cucumbers, you will give that to them people.

M : Yes. Yes. This for School and another square [squat] and this for another people work here eeeh, together and Kastro, all. Take in market. And big market. Yes. For all people work here you need money, you need... yeah. You understand ? This car you need benzine, this not car [slap on it], tractor ! [both laugh] Another car you need oil, you need petrol... in house you need... after, you need food, not just in this food : bread... yes. Me I need this.

L : Clothes.

M : What, clothes ? Yes I need clothes, new clothes, my daughter and my wife... Yes all work for person here... and money [sighs], take came [?] person. All work, take 1000 euros.

L : Mmh.

M : Here, five persons work here : 200 euros, 200 euros, 200, 200, 200. Yes. Eh... This not for square, square [squat] take tomato and... all. What work here, take to another square [squat] and School. Yes. This, wait. [translates] [His phone rings, talks in Arabic] [about the text :] Whooo, a lot ! [both laugh]

L : [reads :] « The crop that remains after the distribution of vegetables on the buildings [squats] is sold and distributed money to people who worked to spend their needs and be part of the money to cover the expenses of the Village. » Mh.

M : You understand ?

L : Yes.

M : This. Ah, wait.

L : So when there are some vegetables left, that were not distributed to the School, you sell them, you have money and this is for the workers.

M : Yes. [translates] [phone rings, he doesn't answer]

L : [reads :] So « the goal of the project is to prove to the world that we are able to rely on ourselves and that everyone has a chance to work now. The project is just starting out again and I think it will be successful. » Yeah.

M : You understand ?

L : Hun hun. And that's what I wanted to ask you as well : do you think -

M : Me and Kastro we need this. Not to stay in Athens.

L : Yes you need a project, you need to believe in something.

M : Yes, yes !

L : This is hope, like.

M : Yes. But good, not good. Good ?

L : Yes it's good !

M : Yes.

L : And I wanted to ask you - [the phone calls to the prayer]

M : I look my... [looks to his messages, call Zaid]

L : He is here ?

M : Yes. Stop this ?

L : I just wanted to ask you a question ! How do you think the project could be better ? How could it improve ? [translate]

M : Yes.

L : How ?

M : How, how much, how... ?

L : In what way ? [...]

M : Ah Zaid is here.

L : Ok, I'll ask you later.

[later, through translation : « We improve the project by being serious and we are all one person and have full confidence that we will succeed and we will initially have a little money to support our needs until the project begins production]

Interview Yassin

L : So to start you can just tell me what is the project.

Y : It's talking about the Village...

L : The Village yes.

Y : Talking about the Village, the refugees what they do... yeah it's a nice place. We take a new house in the village and we have cows and sheep...

L : And chicken !

Y : Yes chicken and dogs...

L : The baby dogs ! [laughs]

B [smiling] : Yes the baby dogs ! And we are going to... sometimes to work and sometimes to be relax and... yeah

L : How do you decide to go ? Just like this ? You go when you want ?

Y : Yeah you can go when you want... You must tell someone who go to Village and if he go, you can go with him, as you want. When you want you can go.... Mmmh....

L : Do you like to go there ?

Y : Yeah !

L : Yeah ?

Y : Yeah it's nice !

L : Why ?

Y : Eeeeh... I don't know... It's... Maybe because it's quiet. And... the... you see a lot of the... animals... yeah... And the people it's... The people was there it's... It's eeeeh... I don't know how to explain... it's very good when you're talking with them.

L : Who, the Greek ? Or the other r...

Y : Yes, the Greek people.

L : Yeah ?

Y : Yeah, and the other refugees. Yes it's a... It's a good person.

L : With who do you talk with for... the Greek people ?

Y : Like when you go to the market, cafe... like this.

L : Yes ? Do you talk with the Greek people ?

Y : Yeah.

L : But last time we went together you didn't leave the house, you stayed in the house [laughs]

Y : Yes but last time just, the last week I went to the... to the Village and I go to take my coffee... Yeah. And I sat there...

L : Yeah ? And you talked with the Greek ?

Y : Yeah.

L : They are nice ?

Y : Yeah nice.

L : They talk English ?

Y : Yeah they talk English very good.

[...] [the waitress is bringing our coffees, we talk about them]

03:54

L : So in the Village what do you do ?

Y : Eeeeh... Some families they go with us and they cooking for us and eh... we eat together, yeah. It's nice when you eat with... like a family, your family.

L : Yeah ? Why ?

Y : No it's like... I like it when you sit all us when you sit at the table and we all eat together. And we sleep at ten o'clock, eleven o'clock and we will wake up morning, it's early ! [laughs]

L [laughing :] Too early ?

Y : Yeah ! [Laughs]

L : Why do you wake up early to work or just...

Y : No, when you was in the Village you wake early, a lot [laughs]

L : But it's nice no ? Do you get some rest over there ?

Y : Yeah, it's nice.

[silence]

L : And do you like to... work in the fields sometimes ? Like to do the work outside or you don't like it ?

Y : Yeah ! Yeah I like it ! When you go to cut the...vegetables... and eh... yeah we like, I like it.

L : Yeah ? It's not too hard ?

Y : No, it's not too hard it's easy.

L : What do you prefer do do over there ?

Y : Anything, I can do anything !

L : But do you prefer eh, working with the animals or...

Y : Yeah with the cow !

L : Yeah you like the cows ?

Y : Yeah.

L : The baby cows ?

Y : Yes the baby cows it's nice.

L : Even if you have to run after them ? [laughs]

Y : Yeah [laughs] I was run with them a lot of... a lot of hours... Maybe one hour ! I will ru with them and they run on the farm...

[silence]

06:18

L : And do you like to stay in the Village for a long time ?

Y : Yeah I like, but when we was a lot of people there, maybe sometimes I want to leave.

L [laughing :] Too much people ?

Y : Yeah !

L : You like when it's quiet ?

Y : Mmmh... Because I think last week we was... I think thirteen people.

L : Thirteen ?

Y : Yeah...Mmmh.

L : But the new house is bigger.

Y : Yeah it's bigger : four room and two toilets and one kitchen and...mmmh... yeah.

L : And if it was always quiet, let's imagine it was always quiet, would you like to stay there really really long or would you like to go to Athens sometimes ?

B [with a smile] : No I would stay there !

L : Yeah ?

Y : Yeah ! Yeah you can stay a lot of... many days there. Yeah because it's quiet and when you work, you can go to work to the village.

L : To work ? In the village ? What to you do in the village to work ?

Y : Not to work, to walk !

L : Ah to walk !

Y : Yeah you can go to drink coffee, it's nice. It's not a far to the house. It's like fifteen minutes to walk.

L : Yes, it's close.

Y : Yeah.

L : And why do you prefer the Village than Athens ?

Y : I don't know, because it's quiet here !

L : Yeah, you don't like when there is too much things happening ?

Y : Yeah. And there, here it's... If you stay they want to work a lot of problems. [clicks tongue]

L : Yeah ? Like what ? With other people, or the police ?

Y : ... With all the police, with the people... yeah because the area it's [clicks tongue] it's not good.

L : Mmh...

Y : Yeah, you know it's...

L : Yeah...

[laughs] [silence]

[...]

9:00

L : When you will be in Sweden you will be in a city ?

Y : Yeah. I think I am not sure but...

L : Your brother where does he lives ? [...] It's a city ?

Y : Yeah.

L : And do you think you will try to do to the countryside sometimes ? In the nature ?

Y : Yeah ! [Laughs]

L : I think Sweden has really beautiful forests no ?

Y : Yes they told me it's very beautiful.

[silence] [talking about our coffees]

L : ... And so about the Village, do you like to eat the vegetables as well ? You know in the summer, you have vegetables : is it nice ?

Y : Yeah it's nice. Mmmh... When we go to take it, it's nice.

L : Yeah ? And when you eat it is it... satisfying ?

Y : Yeah.

L : Satisfying, do you understand this word ?

Y : No, what's this eeeeh...

L : Eeeh are you like « Aaaah that's the food we grow »...

Y : Yeah [laughs]

L : Are you proud of it, like « it's our food » ?

Y : Yeah it's our food [laughing] yeah it's nice.

L : That's nice... And... do you like to cook ? You, yourself ?

Y : Eh, sometimes, but...

L : Do you help the families when they cook ?

Y : Yeah, of course. Together, we will make the food together.

L : Mhmh... And why do you like this ?

Y : I don't know, because... eeeh... I feel it is my family.

L : Mmmh that's nice. It is a moment where everybody is together and chat and...

Y : Yeah... That's nice.

[silence]

11:23

L : And how often do you go ? To the Village ? Do you try to go once a week ? When the others go ?

Y : Yeah.

L : And you go even... even if I don't know... your cousin is not coming or... Do you still go ? Or do you prefer when they come ?

Y : No, I go ! Because last week he doesn't go and I go alone.

L : Yeah, you don't mind.

Y : Yeah. [laughs]

[silence] [laughs][silence]

L : And is there other people of your age in the Village ?

Y : No, maybe... I am the young one.

L : What ?

Y : Maybe I am the young one !

L : The youngest ?

Y : Yeah [laugh]

L : But sometimes... Last time we went together, there were young boys as well.

Y : ... yeah one boy and one girl.

L : Ah when you went, but when we went. Like three weeks ago. You know we played cards... There were two boys.

Y : Ah yeah !

L : Are they your friends ?

Y : Yes they are my friends.

L : And last time the two you people, the boy and the girl they live in the Village or they live in the School ?

Y : They live in the school but they went with us.

L : ... And would you say... a lot of people from the school are going in the Village as well ?
Y : Yeah. [laugh] I think they like to... go to the Village.
L : Are they people that don't like to go to the Village ?
Y : No... no.
L : But I think Naji he told me that he doesn't like sometimes... no ?
Y : [laughing] I will... yeah, maybe !
L : Yeah ?
Y : [laughing :] Yeah.
L : Why ? Because it is too quiet maybe ?
Y : Maybe, maybe he doesn't want be quiet and... [laughs]
[silence]
14:00
L : And... what would yo say... what could be... better for the Village ? Do you like the way it is or do you think it could be improved ?
Y : I don't know actually...
L : Do you understand what I mean ?
Y : No.
L : Do you think we could do some things... for the Village do be even better than it is now ?
Y : Yeaaaah... Maybe... I don't know...
L : Like would you like to add more things to...
Y : No I think it's...
L : It's perfect ?
Y : It's perfect yeah [laughs]
L : [laughing] Well that's nice !
Y : Yes because it's... eh.... I don't know !
[...]
Y : Yes it's nice now.
L : And do you think that yourself you could bring some things to the Village, like some creative skills... You like music for instance. Do you think you could add something to the Village ?
Y : Maybe music actually [laughing] [...] Maybe we could put speakers...
L : ... and make music ?
Y : [laughing] Yeah !
L : Do you do that sometimes ?
Y : Yeah last time I have speakers, when I go I take it with me.
L : And you cheer up the thing ?
Y : Mh ! [laughs]
[silence]
16: 53
L : And would you like it to be a kind of a really... close community... You know « community » ?
Y : Yeah.
L : Like people living together with values and their ideas... and just... live there. Do you think it would be nice ?
Y : No, I think no [clicks tongue]
L : No ?
Y : [clicks tongue]
L : You wouldn't like or you don't think it's possible ?
Y : No I don't, it's... [a small dog barks weirdly, little laugh] I don't... it's.. impossible.
L : Impossible ? Why ?
Y : ...eh, I don't know actually, maybe... Someone they want to... to miss the Athenia... and...
L : There is no people that would like to live there forever ?
Y : No, no I don't think.
[silence]
L : Do you think it's also a problem the fact that some... that when you are in Greece... like you, you are waiting to go to another country...
Y : Mmh.
L : So do you think it is a bit a problem to make this place, eeh...

Y : Just like that ? Yeah. Maybe I will stay there [laughs]
[silence]
L : And did you know anything about the countryside before coming here ?
Y : [clicks tongue] No. [clicks tongue]
L : Yes because in Gaza...
Y : Yeah Gaza is Gaza and... [clicks tongue]
L : So you were happy when you found this place ?
Y : Yeah ! [laughs]
L : Yeah ?
Y : ... In Gaza we... I think, we can't... you can't find a place like this. [engine noises]
L : You cannot ?
Y : Yeah because... it's a small space and a lot of people.
L : Yeah ?
Y : [click tongue] in Gaza.
L : So... like... even before coming here, did you think that you would like to go to the countryside sometimes ?
Y : Yeah !
L : Tired of the city ? [laughs]
Y : [laughing] Yeah !
L : Yes it's nice to have some nature around...
[silence] [talking about the coffees] [B is humming] [silence]
20:24
L : And eh... do you go to the Village even in winter ?
Y : ... Mmh... Yeah. Just one time.
L : Winter but it's not too cold ?
Y : It's sooo cold !
L : Yeah ? But you don't mind ? What do you do when you are there because there is no work to do...
Y : Nothing. Just we stay in the house, and... Mmh yeah, nothing. [clicks tongue] And when the weather it's... it's cold, you can't do anything [clicks tongue].
L : But you still like it ?
Y : Yeah.
L : And in the summer ? There is a lot of people no ?
Y : Yeah.
L : Like volunteers...
Y : Yeah volunteers and eeh...
L : Is it nice ? Do you like that ? Meeting people...
Y : Yes !
L : They are nice ?
Y : Yeah you can know a lot of people.
L : Not a lot of people ?
Y : No, you can meet a lot of people, yeah it's nice.
L : From all over the world ?
Y : Yeah like Spanish sometimes Greek and French... Germany. Yeah.
L : It's nice.
Y : [little laugh]
L : Since how long do you go to the Village ? You are in Greece since...?
Y : Seven months.
L : [at the same time] One year ?
Y : One year.
L : So you've been here last summer ?
Y : Yes it's nice then.
[silence]
L : Is there anything else that you think about when you think about the Village ?
Y : [laughing] Nothing...
L : [with a smile] Is it because it's in English ? Would you have more stuff to say in Arabic ?
Y : Mmh maybe...

L : [laughing] Yeah ?
Y : [laughing] Yeah.
L : [laughing] Try to say them things then !
Y : I don't know...
L : You can use translation...
Y : I don't know... Maybe... Nothing I think it's just...
L : Yeah ?
Y : Yeah, yeah....
L : But like if you eeeeh... If you would stay for a long time in the Village would you like to have like some classes, like English classes or stuff like that...
Y : Yeah, mmh...
L : And other stuff ? Like... Activities ?
Y : Yeah.
L : Like what ?
Y : I think they must be English class... [clicks tongue]
L : Music... ?
[Both laugh]
Y : No, English class, yeah... If they have English class maybe I will stay there...
L : Yeah ?
Y : [with a little sigh] Yeah to learn English and... yeah it's a beautiful [?] they have English class I think.
L : Yeah ?
Y : Because you can take your studying and after that you can work [?]
[Both laugh]
L : What else would you like ? Like for instance if me I was leaving in the Village I would like to learn some stuff like, I don't know, how to work wood you know, like how to make stuff with wood...
Y : Yeah !
L : Or that kind of things... What do you think ?
Y : [laughing] I don't know...
[silence]
Y : [yawns]
L : Tired ?
Y : Yeah.
L : Hungry ?
Y : [clicks tongue]
[...]
L : Do you go to play football when you are in the Village ?
Y : Y... No.
L : No ?
Y : [clicks tongue]
L : Like Ahmad he told me that sometimes he goes to play football with people of the Village ?
Y : Before ! Before another house.
L : Yeah... Not anymore ?
Y : No... The new house you can't go because it's far, yeah.
L : But before did you used to play football sometimes ?
Y : Yeah I played football sometimes.
L : With the Greeks ?
Y : Yeah.
L : It was nice ?
Y : Yeah, is nice.
[silence]
26:03
L : Anything to add ?
Y : [with a sigh] No...
[Both laugh]
[...]

I stop the recording as I feel that Y. Is a bit tired by the interview but then the conversation come back and I turn on the recording again.

L : Would you like to learn more stuff about agriculture ? Or you don't really...mind ? You just like to be in the Village to be in the Village not really for... agriculture really ?

Y : Mmmh [clicks tongue]

L : No ? [B. is laughing] You are not very interested about, like how to plant vegetables and make them grow better...

Y : Naaah, I know how I can, because in Gaza we have... my family, we have a... farm.

L : Ah you have a farm ?

Y : Yeah. We... we have to make eh...

L : Do you have animals as well ?

Y : Yeah we have... horse and eeh... I don't know...

L : Donkeys ? With the long ears ?

Y : No, no not donkeys... eeeeh... I don't know it's flying...

L : Chicken ?

Y : No, not chicken.

[...]

1:53

L : How big is your farm ?

Y : Maybe just like this. [clicks tongue, showing the space of the small terrace]

L : This ?

Y : Yeah. It's small.

L : Small more like a garden.

Y : Mmmh... [silence, B. looks on his phone for the animal]

[silence, B. looks on his phone for the animal]

L : Pigeon ! Ah... and you eat them ?

Y : Sometimes.

L : Or what do you use them for ?

Y : Nothing, just to see them.

[both laugh]

Y : And we have kitchen...

L : Chicken.

[Both laugh]

Y : Chicken !

L : Oh so you can eat eggs ?

Y : Yeah.

L : Oh and the pigeons, do they do eggs ?

Y : What ?

L : The pigeons... *hamama*, do they do eggs ?

Y : [laughing] Yeah !

L : And you can eat them ?

Y : [laughing] No, we can eat the baby *hamama*.

[Both laugh]

L : And what vegetables do you grow in your farm ?

Y : Eehmmm... Tomatoes, oignon and... we have ehh... Olive trees.

L : Olive trees ? Oh so you make olive oil ? Or you just eat it ?

Y : Yeah, we do two, we eat it and we do...

L : Olive oil.

Y : Olive oil.

L : *Zayt Zaytun* !

Y : [laughing] *Zayt Zaytun*, yeah.

[both laugh]

L : And so you already knew how to grow vegetables, before coming here. Did you help your family to grow vegetables ?

Y : Yeah.
 L : You were helping helping in the garden ?
 Y : Yeah.
 L : Yeah...
 Y : Me and Father we wat.. watermelon !
 L : Oooh yes, that's nice.
 Y : Aand.... Mmmmh.... *Maukhia* [?]. [looks on a translator but there is no translation] Nothing it's *mauhkia* [?].
 L : Maybe look at pictures on internet ?
 Y : Oh yes pictures... [looks for it]
 L : Oh it's a bit like spinach, it's leaves... nice... And the horses they are also in this little garden ?
 Y : Yeah it's not...
 L : But they need to go out no ?
 [...]
 L : And how do you feed them ? Do you buy food for them ?
 Y : Yeah...
 L : How many horses do you have ?
 Y : One.
 L : One ? Do you know how to ride it ?
 Y : Yeah...
 L : Yeah ?
 Y : Yeah it's... very good.
 [...]

L : And did you like to help your father in the garden ?
 Y : Yeah.
 L : Yeah ? Like what do you prefer to do ?
 Y : Maybe put the water in the...
 L : Yeah, water the plants ?
 Y : Mmmh.
 L : That's nice.
 [silence]
 End of the recording, I feel that B. starts to feel tired.

Interview Ibrahim

Ibrahim asked me if we can do a first interview and do a second one so he can « talk good » for me but I tell him that I understand him perfectly so we start the interview. In order to make the interview readable, not all the hesitations on the vocabulary (and so the interactions with the interviewer to look for the right word) nor every mistake are kept, even though the transcription tries to stay close Ibrahim's way of speaking.

L : So... explain to me what is the Village. Like if I don't know what is the Village, what would you say about this project.
 I : We go to the Village we help... we help in the Village Freedom...
 L : Mmmh...
 I : And another group, a group for Netherland and for German he help for... he take cow and sheep an we... plant tomatoes and... *lakhano*... mmh salad ! We make salad and eh... now, we give from Village, milk from cow and cheese, we make cheese in the Village. He give here in the school... Not just 5 School, we talk eeh Onuro [?] you know, a school like this...
 L : Mhm.
 I : And eeh for refugee, we help refugee, take milk, cheese and yogurt.
 L : Mhm.
 I : But we... we... I don't now go to... every week in the Village but... eeh... I don't like go every weeks.
 L : [laughing] yeah.

I : [with a smile] Yeah ? Eehh...

L : Why ?... Too much work ?

I : I have a problem for me, for... I wait my passport... no the Village. Village is good for sun, for animals, for tree, for... oxygen [laugh].

L : Yes, yeah...

I : In the Village, good form Athina. Yeah. I like Village. But... In Syria I don't live in a city, I live in a village, I have village.

L : Yes.

I : With my family in live. This like village here. Ehh yes. We work, we help, we make mmh vegetables and eh... I don't know work with animals.

L : Yeah ?

[both laugh]

I : In Syria everyday go to school.

L : Yeah.

I : Yes and in mein familia... we don't have animals. But I know... make a little bit for vegetables.

L : You have a garden in Syria ?

I : Yes we have a garden but... small garden for my house. My mother he... he work in the garden, we make tomato and salads... Yes, make. Yes ! But he... all refugee... He want go Netherland... he don't stay everyday here, he don't live in here. Yes. Mmmh...

L : So you, why don't you go often to the Village ? Because you prefer to stay in Athina to wait for your passport and all ?

I : Why ?

L : You prefer to stay in Athina to wait for your documents ?

I : Yes. Yes ! I wait my passport, I wait telephone for a... for embassy, embassy German.

L : Mmh.

I : I wait now. Before weeks he telephone for me, I was sleeping... I don't... answer.

L : Ah yes, ah...

I : I... But... after I want to go after week, after two days maybe, I go to another man for embassy. Yes. I like Village ! Here Village Freedom is *gut*. Is good ?

L : Good yes ! [laughing]

I : Yes... no work more. A little work but we work... we work happy.

L : Happy, yes.

I : Yes... Not stress.

L : Mmmh.

I : Yes. I speak with you, I don't work with animals.

L : Yeah.

I : I don't like animals, yes. [Both laugh] I like vegetables, for work vegetables. And eeh... Mein work is nurse yeah, but why no like animals, normal yeah ? Mmmh, yes. No I want... I know make cheese.

L : Ah you know how to make cheese ?

I : Yes. I work two m...

L : Months ?

I : No mmh [gestures] tac-tac.

L : Steps ?

I : I work two step cheese.

L : And you like ?

I : But i don't k now good, oh no, I don't know.

[both laugh]

L : And the other day you were saying you don't want to go in the Village when there is Kastro because there is too much work [laugh].

I : [smiles] Yes I want go to the Village, maybe mmh... another of the week, I want go.

L : But you don't like when there is too much to much work ?

I : Mmmh no... I don't... I don't have problem for for work. I like work ! Here in school, everyday sleep, on internet... We have now problem.

L : Mmh.

I : For sleep, for internet, for no go, no... [slap his thigh in sign of powerless]

L : Mmh.

I : Yes, we want go to the Village for.. the Village is work a little, we walking... Yes.

L : And in the Village you like when everybody is together, eat together ?

I : Yes we eat, we make eat together, I and all persons and familia. He go familia from Pakistan, from Afghanistan, from Iran, he go with me in the Village. Yeah, we make breakfast, all together we eat... and work all together. Yes.

L : Since how long do you know the Village ? When do you first start to go to the Village ?

I : I... I don't understand, I come here... in Athina just six months.

L : And did you arrive straight to the School when you arrived in Athina ? You went directly to the School ?

I : I ?

L : Yes.

I : I come for Turquia here, Athenia. One day and come to the 5th School. And Athina for six months.

L : Yeah. And when you arrived in the School, you knew straight away about the Village ? People talked to you about the Village ? When you arrived in the School.

I : No, no. Kastro speak with me : « you want go to the Village ? » « yes, I want go. »

L : Mmh.

I : He don't... « you come to the Village », he don't speak. I come : « where are you from ? » « I am from Syria ». « You... *Wen* [= where] live ? City or village ? » I speak with Kastro « in a village » « Ok, we have Village Freedom, you want go ? » « Ok I like village » Yeah... I don't like city for all person, all cars, all... Yes. I go to the Village... the Village Freedom I like, I speak with you... mmmh. Yes. [giggle]

L : And do you think it's a good project to do this ?

I : Yes.

L : Yeah ?

I : Yes, good project. I like... eh... this.

L : Yeah.

I : I like we work all together. We work, we come food for refugee, this I like, we help.

L : Mmh.

I : I... I am... happy for help, you know ? Yes.

[...]

11:35

L : And do you think it's... good values... to do this, you know like good for the mind as well ? To have the Village. Do you think eeh... the fact that the Village exists is helping for you to wait here.

I : Yes, yes.

L : Yeah ?

I : I want to help, I want... not just help. I want go. To Village, to Omónia, to... I don't like every day wait in the School. It's problem this, eeh. Ok. I go to School, go to my room. I live with two persons [say their names]. Every day eeh... sleep and on internet, speak with my friends my family... Yes, I want go to Village. In the Village I look animals, I.. no like but I look. I look trees, mountains... And we work... good, we walking... Playing !

L : Yeah ?

I : Yes we playing for football. And we dancing...

L : Yeah ? Really you dance ?

I : Yeah, yeah.

L : I never seen that [laughs]

I : We have stereo. You know ?

L : Yeah.

I : We go to... in the... with Yassin we have stereo, we dancing, we... playing. Yes in the Village for me it's good. For another person I don't know.

L : Mmh.

I : My friend he live in city, he live in city. He don't live village. He don't like go to the Village.

L : Yeah.

I : He live and family they live in the city, he don't like village. But I live in Syria in village : I don't like city. I like vil-lage more. Yes.

L : So why don't you go that often in the Village now ? now, you never to the Village !

I : Yes, I... Now we work group, with Yunani [...]. Yes I want go but not now, I work.

[...]

16:10

I : And you like Village ?

L : [...] Every time I go we don't do work, and I want to do work !

I : Yep ! All work now just in the house. You know ?

L : Yes. Because there is the new house.

I : Finish work in the house and after work in the...

L : Fields.

I : What this name ?

L : Fields.

I : Yes, fields. [...]

17:17

L : But it's nice that you have the new house no ?

I : Yes, nice.

L : And do you think it's good that you have the new house ?

I : Yeah, big.

L : Big ?

I : Before we have house in the Village, small. Two rooms, just two rooms. And we go just three persons, four persons. No good work, work a little. Now, big house : good.

L : And who decide the work you have to do ? Everybody ? Or Kastro.... ?

I : Everybody. Ehh... All. What you...?

L : Like who say « Ok today, we have to do this, and tomorrow we'll do this. »

I : In the Village ?

L : Yes.

I : He give vegetable for bazaar. We have bazaar. Kastro, he have bazaar. In Exarcheia. Eeéh. Oil. He give oil, original... olive oil. And he give... vegetables.... And he make cheese and yogurt and milk. And Kastro he make cheese Syrian, with *zatar* and he good, nice and yeah. [...]

L : And so when you are in the village he says « we have to do this and this » ?

I : No, no no, Kastro he speaks with me, with... Majed... we want four person. You know ? Kastro he speak with me « I want four person, we want work ». Ok, I go to my friend : « You want go ? » « Ok. » Ok, I go to another : « You want go ? » « No, I have a...an interview » Ok, I go another... [...] Maybe he want three person, we go three. I speak with you maybe all he live in city, he don't like work. All in city, work. What work ? He work for school, for office... You know ?

L : Yeah.

I : But all person in village he work in vegetables, with animals. You know. I don't have problems. I live in a village. But my friend he live in city, he don't like work with animals.[...] My friend « I don't good sleep in the Village. Why everyday 'wouwouwou' dog, why everyday 'aaaouu' cow ? ».

L : [...] Do you think it's often like this ? [...] Or do you have also people who come from villages and they are like : « No, not anymore village » ?

I : No, no, no. I have another friend, he live in the city but he go with me in the Village.

L : Who ?

I : [...] Now he is in England. [...] He work every day. He like go to the Village. Kastro every weeks « Go to the Village ? » He want go to Village. [smiling] Kastro he like him. He do good work. He like work in the Village, with animals, with... He live in city but he like work in the Village. He speak with me « I like sleep in the Village. I sleep in the Village, one hour good for five hours in the city.

L : [laughing] Yeah !

I : You know ? This oxygen good. Here I speak all cars, all trains, all fabrica... oxygen no good. In the Village, big trees, all... this oxygen good. You know ? A little cars...

L : [laugh]

I : Yeah. [...] And there is river, it's nice. [...] In the school, now we have 200 persons. And the school is small. I like in Syria, in my room, just family... I don't like listen « blah blah blah », you know ? I like this, I don't like everyday « blah blah blah ». He we have 200 persons, you sleep and you hear « blah blah blah » and the children is playing football everyday... I want go to the Village for this problem.

L : Yes... It's quiet.

I : Yeah.

L : Less stress.

I : Yes. Now we don't want stress for all refugee. I am nurse, my friend he is doctor... Before we have in my room two doctors from Syria. Everyday stress stress stress. He speak « I doctor, why I wait here ? » Here go to Netherland by foot.

L : Walking ?

I : Yes ! [...] I am doctor, why I wait ? I want go to school, I want go to hospital... He cannot wait. (26:10)

[...]

28:35

L : Is the wait less hard when you are in the Village ? Because here you would see the time passing ?

I : Ah ! I... With me no problem, with me no problem. I like here for... go to the restaurant, go the shop. I go walking with my friends here. I don't everyday I go my friend with in the Village. Eeem. Yes. But I like wait here. I speak with another person, with you, with my friends, with my family. Yes. He don't have in the Village, he don't have shop. Shop in another village, not for...

L : Mhmmh.

I : The house in the village, the other house is between the two village. Yes. I don't go... Maybe I... Maybe I go one hour walking to the village. Now, I... cannot... I don't have smoke, you know ? Now, I want smoke, yes, now I go one hour walking... Go one hour, come one hour : two hours walking for... ah. [laughing] I don't like walk. Ok...

L : [laughing] Yeah. [...] So it is not always good to be in the Village ?

I : I don't understand.

L : The Village... sometimes not good, sometimes good.

I : Sometimes... With me ?

L : Mhm.

I : With me, good. Not very good, but with me is good. I live with my family, in village, this good for me.

L : But you say there is no shop...[...]

I : But we take food, ...with me, we go, we take here food. You know ? We smoke, we take. There is in the village.. smoke... eh shop. But I don't like go everyday, we don't have paper, we don't have ID. This problem. You know ?

L : Mh mh.

I : This problem I don't go to the shop. I don't have ID.

L : Mmh. So it's more a problem to not have ID in the village than in Athens ?

I : No problem for this we go to the Village Freedom, Refugee Village. The police don't stop. But I don't's... go to city, to another Village. I wait in the house, I work in the fields... Here in Athina I don't go another. Just in Exarcheia [...] We cannot give paper here. I cannot give my fingerprints. I make this, I cannot live in Netherland. I want passport Netherland, or Germany, or Sweden, or France... But we don't like passport Greek. Why ? He don't work good. All person Syria... maybe Arabi... [...] we like work, we want work. Here in Athina, no good work, no good money, no good... Ok, all food, a little money, but we don't like. [...] Greek not really Europe. Not good for refugees. [...] After, for my familia, I want my children to go the school good, you know ? St...

L : Studies, high studies.

I : Yeah.

[...]

I : Can you see here in Athina all smoking hachich, cocaine... Is no good for children. I want my... son he don't see this, you know ?

L : Yes.

[...]

I : I want my familia... he... sleeping and you know and he know... tomorrow more good than yesterday.

L : Yeah...

I : You know ? [with a smile] And you and I.

L : Yeah...

R [laughs and gives a high-five]

L : That's nice mmh...

[...]

37:20

L : Back to the Village... Do you... do you like the way it is organized ?

[...look for « organise » on a translator...]

38:18

I : Yes ! No good no organise, but we... we can make organise.

L : What do you mean ?

I : Yes, organise. I like here organise.

L : [laughing] But you were saying... for now it's not good.

I : For me I don't know, I don't have problem. « Ibrahim, you can come with me to village ? » I don't have work, I don't have interview in Athina, I go, I want go. Eeh yesterday he speak with me : « You want go to the Village ? » « No. I cannot go. I work with group Yunani for this, for job. Yes.

L : But I mean the way it is organized... like you decide what work you do... [...]

I : In summer we work in vegetables, we make vegetables. And now he have cow. We make cheese.

[...]

L : You say « in summer we do this, we do that ». But you never been in the Village during summer, so how do you know ?

[...]

43:22

I : My brother he come here before.

L : Aaaaah !

I : My brother now in Netherland. He come here before. He can go to the Village with Kastro. He speak with me all.

L : Yeah...

I : Everyday I... before I live in Turquia, everyday speak with me for WhatsApp : « What you are doing, what... »

L : Yeah.

I : « I go to the Village with Kastro, he my friend, I work this, I work this... » Yes. He wait here one year, my brother.

L : He was in the School ?

I : Yes.

L : Ok. So when you arrive in Athens, was he still here ? Or was he in Netherland ? [...]

44:42

I : Yes. Netherland.

L : But he told you about the School ? And that's why you went to the School ?

I : Yes...[...] He send me photos with the cow, with the sheep... Yes he work, he like sheep, I don't like.

L : [laughs]

[...]

I : My family we come from a village [...] no problem. Another person maybe he don't like. Not just Village Freedom for the work. He don't like nothing. He like city. He want go nightclub, he want go to... Platia, he want drink bira in... bar.

L : Yeah.

I : In Syria, all, not just Syria, all land, in city he have bar, he have disco, he have nightclub, he have platia... In the vil-lage he have nothing, just house, house, house... he don't have party, he don't have... Yes ! Just school, and shop.

L : [laugh]

I : Yes. We don't go to the nightclub, we don't... I don't like ! You know ? This Village Freedom... Maybe... My village in Syria and this no... not the same. Good... eeh... [gestures]

L : Both of them are good.

I : Yes.

[...]

47:58

I : Finish ?

L : Do you have anything else to say ?

I : [sight]

L : If no, it's ok [laughs].

I : I want go wallah ! [in the Village] But now I work here.

[...]

L : No you speak good english, look we spoke for almost one hour !

I : [laughs] Welcome everyday !

L : Well, *shukraan kthyr* !

I : *Afwan kthyr* !

Interview Naji

L : So, If I don't know the project, how would you explain it to me ?

N : Eh, the Village.

L : Yeah.

N : I don't know actually, really. I know it's a new place for eh... who don't have... place. Like here. No have work, no have place. This is the idea of the Village. Eh...I think it's like creating new world for refugees. In this. [...] And from their work in the land, they must earn money to help the people here. In School and other squats. This is the idea of the project. Eh... The refugees so they don't need other people. [...]

L : And when you arrived in the School [6 months ago] they told you about the project ?

N : Yeah, they told me about it. I like the idea but... I didn't like eh... how... work... how they do the idea in real [laugh].

L : What do you mean by this ?

N : The idea, about the Village, it's eh... very beautiful. But... How I do it, it's not beautiful.

L : Because how they do it ?

N : The responsible.

L : The responsible ? Eh... why it's not good ?

N : For me ?

L : Mh.

N : I don't like go the Village 'cause... eh... [translate a word on his phone] because I feel exploited. For example, I going work work work but I... don't... I don't feel the other person or the other responsible eh... [look for a word]

L : Estimate ? Like feel that you have-

N : Yes.

L : -done something. Mh.

N : So I don't go there.

L : Why this ? Why do you feel they don't appreciate your work ?

N : ... Why. [chuckles] Hum. Because when you go... you go like a worker. Not like a volunteer there. You are going volunteer but you are working like a worker. Not as a volunteer.

L : You mean you work a lot ?

N : Yes.

L : And you don't have something at the end. Like you don't have money.

N : No, no, no. Mh.... Not money and not respect, [it's not that they] don't respect *you* but eh...

L : Mistreatment ?

S : Yes. I feel that. I didn't go there but I feel that.

L : You didn't go ? Never ?

N : No.

L : So how do you know this ?

N : I listen. From the people they go.

L : And why do you say that, do you know ?

N : No, I don't know.

L : And when you say the responsible, who are the responsible ?

N : Kastro.

L : Only kastro ?

N : I know just Kastro.

L : ... And so you think for the project to be better, the people who work there should receive something ? In exchange of the work ? ... Like a salary ? Money ?

N : Maybe will be in future. Maybe in the future will be a salary and maybe every family have a house there and a land to grow and work there. This is the idea of the project. But... [chuckling :] I am not sure it's a good idea, in real or not.

L : It's because in the beginning it's hard work I think you have to... to start...

N : Of course will be hard ! Because you want to make something from nothing. Of course will be hard.

L : But you worked in the Falafel shop, yes ?

N : Yes.

L : And this was a part of the project too.

N : Yes. [...]

L : And how did you feel about the work in the shop ?

N : In the shop was good. [...] Because when you are tired and get your money it will be [?] Of course it was little money, but ok ! It's my money so I will be happy. And not salary : how much we work, we get. [...] It's different system. [...]

L : And what do you think about this system ?

N : it... was good. Not bad. And also in the shop the system was « pay what you can » so... some people don't pay and some people pay less, some people pay more. So it was... Not if you work in an other shop with salary but was good. [...]

11:55

L : And do you think we should open the shop again ?

N : No. Will not open it because there is... some problem with the people who is living in the same building [a squat of refugees]

L : Why ?

N : They don't want us open again because I think that first thing they have a problem with Kastro. And they are Kurdish people. And I think they want to make a center [for Kurdish people], like a place for meeting or something like that.

L : Why do they have a problem with Kastro ?

N : I don't know but it's from a long time.

[...]

L : And you wouldn't like to go to the Village even for... holidays ?

N : Mh no.

L : No ? You don't like countryside, you prefer city ? Or...

N : No. If I want go to Village like a holiday I want go to relax. Not to work. [laughing :] So I will not go.

L : [chuckling :] you wouldn't take the risk that people say « go to work » ?

N : [laughing :] Yeah !

[...]

L : And is there a lot of people that say they are exploited in the Village ?

N : They didn't say « exploited ». I feel that.

L : What did they say ?

N : About the work and how Kastro... Talking with them and thing like that. [...] All the day work, they don't rest, they don't have enough food...

L : Yeah it's not good...

N : It's not good.

L : But you said the idea was a good idea.

N : Yeah.

L : So... how could we do to continue this idea without the « exploited » then, do you think ?

N : There is... Many ways to created this idea. In real. There is another way.

L : Yeah ? What way ? If you ever thought about that.

N : Mmh... you cannot create great things from nothing. It's... almost impossible. And eh... if you want do something.... If you want fix anything anything in your house, you must pay the workers. [...] No one work without money. But eh...

L : So you think if people had money it would work better ?

N : Yeah. If you give him money, he will work better. And fast also. [both laughing]

L : And do you think it will be possible to give money for everybody ?

N : Now, yes. [...] there isn't a lot of stuff to sell it, to give money to people.

L : So that's the big problem of this ?

N : Yes. [silence]

L : And don't you think just believing in this idea and... being like « ok I will work a certain amount of time without having money but one day it will work better and we will have money », don't you think it's possible this ?

N : Mmmh, maybe.

L : But not for you.

N : Not for me. Because I don't like this way in work. [...]

N : [the problem with with Kastro is that] he say something and do other things.

L : Like he says he will do things and he actually doesn't do them ?

N : Yes. [silence]

L : And... you don't think that other people can... also... say « no we should do this in the Village or we should do that » ? He doesn't let them ?

N : Yes. [silence] [...]

L : But how do you know that ? [...]

N : For example, anything you do with Kastro, if he didn't told you to do that, you will be wrong. Anything. Cut this tree and Kastro he comes to shout at you 'cause you cut it. But if he come and told you cut it, it's ok. [...] You are right but he will say you are wrong. And shout at you [laugh] Every time. For everything [laugh] [silence] This is in my mind, how I think. [...] Socialism. Kastro says always that, we are socialist, but he is dictator [chuckles].

L : Like what happened in Russia ! [both laugh]

N : Yeah. The same system. The same school. [chuckles] [...]

L : But he is the one who had the idea, in the first place. So it's a nice idea, from him

N : Yes. I told you, it's... a great idea. [laughing :] to build an empire. [both laugh]

L : Just the way he is working is not...

N : Yeah. The way it's not good.

L : And if the way was different you would be a part of the project.

N : Yes. [...]

[taking the exemple of two people who went in the Village to work :]

N : And he told them he will give them for everyday work twenty euros. It was before maybe three months. Until now they didn't take anything. [...]

L : And did they ask Kastro to give the money ?

N : Yeah. « Later, I don't have now». [...] [silence] Maybe I feel that because I am not with the socialism. [...] the socialism it's... in the paper, it's very good. But in real it's very bad. No one can do it.

L : Yeah ?

N : I believe, yeah. [...]

L : So you think the money makes everything work ?

N : Yeah. Exactly, we are... This time, or this... [translate] This time now is liberalist. Not socialism. [...] [silence]

L : Oh and also, a bit different, but what do you think about the fact that they don't use chemicals ? [...]

N : Yeah, it's better.

L : For what it's better ?

N : For Earth it's better. Because, in the past. Or in Syria, we was growing vegetables. And we didn't use... chemicals. It's different taste. Really when you eat tomato or other things you feel in the taste. But with eh... Chemicals, you don't feel anything ! [chuckles]

L : So you had lands in Syria ?

N : Yes.

L : With you family ? A lot of land ?... How big ?

N : About... 150.... I don't know [...] one *donum* : 1 000 meter square [...] Acres. 150 acres. [...] We were eat and sell these vegetables.

L : And did you work in the fields ?

N : Yes.

L : And did you like it ?

N : Yes. But it was in a long time. Before about 20 years. [...]

L : And is it good to grow your own food ?

N : Yes, it's good. But it's hard. It's very hard. And if you don't have a lot of lands... you'll be poor. And you cannot stay, you will look for another job.[...]

L : And you didn't want to work in these fields anymore.

N : No.

L : That's why you became a math teacher ?

N : Yes. I look into the future, not the past. What is the new. I must go to the new, not to the old. So... also in our land now... almost there is not water so we didn't grow anything. Just eh... Olive. [...]

L : So when you say you look in the future , that means you don't want to do farming anymore ?

N : No, for me... I refer in future I have... land, villa... there in the land. And... and go to relax. Not to work.

L : Yeah.

N : This is my want.

L : Yeah. [both chuckle]

N : [...] Maybe in Asia. Like in Thailand. Maybe in Brazil. I like this. [...] before you travel you think your country is beautiful. More beautiful than other countries. But in real it's not [chuckles].

Interview Kastro

L : So first can you just present the project like if I didn't know the project ? [...]

K : We start to do this project because... we believe the refugee they must fix what they want. Because we believe in the auto-organization... And eh.. I think it's two different thing about when you are in squat and make auto-organization and you with the food from anothers. Another thing I believe when you give the people food you make them [mimes someone who can't move with a stupid face]

L : You mean like dependent ?

K : Like [does the mimic again] Can't make nothing. [...]

K : And we started from three years... to plant chickpeas, wheat, *vasolia* [beans]... and vegetables... and we asked from all the squats to make organization about this to... organize all this, and first years we give vegetables for all the squats.

L : How many squats ?

K : City Plaza, Notara [26], 5th [School], 2nd [School], [Acharon] 22, single men [Themistokleus 58], [Hotel] Oniro... Lavrio Camp.

L : So how much people is this ? 1000 ?

K : 1300.

L : And you gave them vegetables everyday ?

K : No. Look, sometimes, the car he go two times the day.

L : Yeah ?

K : Yeah. And from this we can have work for refugees because, we believe in two things ...

3:20

K : And from the Village, some people they started to work because we opened a new... social market, we opened one restaurant in [kalsenoun], after we open one falafel shop and market in Exracheia and eh... in two market, three market, not two, before we go to one, two, three markets and in all this, some families from refugees they work. And now we are three years... And last time we have some animals, we have... cows, so we can... we fix cheese, we fix yogurt... we give milk to squat, not all the squats, two, tree squats. But eh, it's not enough.
[...]

L : And when you say « we started the project », who is « we » ?

K : ...Eh... Some volunteers and some refugees... Now we have, two families.

L : But who had the idea first ?... Where did the idea grew ?

K : You want names and address ?

L : [chuckles] No.

K : No...

L : But names...? Like... to just you ?

K : From 5th School.

L : The people living in the 5th School ?

K : [with a sight] Volunteers and refugees form 5th School.

L : And not from the Collectiva you work ?

K : No, in the Collectiva we... have work ere for the Collectiva but... the idea started from School, but the Syrian Solidarity House they help... about this. ...Mh.

L : And now they are still here the people with who you had the idea three years ago ? [...]

K : Some refugees they leave. [...]

L : And so why now it is not as big as before ? [...] Because you had to move to another field ?

K : No, because... It needs people to believe in this. Have more... Many refugees they want leave from Greece and it's... difficult. It's not easy, you see. It's too difficult. It needs time and... it need some people who they can wait. Because... you don't... take money from the first day. You give time, you give time and you take little money. And be-

cause we have cars, houses, benzine, petrol... It's not easy... [...] Little people believe. Majed, ok ; Yazan family, ok ; Mira, ok... Some volunteers they believe but... many refugee they can't... they don't believe. [silence] some refugees they learn to wait from another. [...]

8:50

L : And the people who give the money, who are they ?

K : Eh ! Sometimes some friends and the same volunteers who work... [long silence]

L : And sometimes ?

K : And from the market.

L : Yeah but the market is not a lot of money, is it ?

K : No but it help for petrol, you know. Before we have Themoustiklios, very good but they make *malakis* and they stopped.

L : Who « they » ?

K : The guys, there, they stopped to fix, and... !

L : But it's not because of the police ?

K : No, no, no, they stopped to fix. And after, because we don't fix, they say about the police and... [...]

L : So what do you think we should do for the project... to be good again ?

K : Eh ! We must have more market to sell... and more people go with us, together.

L : And how can you do that ? To interest people ?

K : I don't know, it's better if they see... [...] Majed and... it's better : they work, they have money, they have good things... eh... after they believe. Because difficult. Have some psychological difficult to believe. [...]

L : But sometimes they don't want to come to the countryside, no ?

K : Eh, they don't born in Athens, you know... You come from another country, you don't come from Athens. Ok the people who want leave to another country its far form them because in Athens they wait for smugglers... *malakias*...

L : So if the people wanted to stay in Greece it would be easier...

K : Yeah, of course. [...]

L : Do you think people have the same ideas about the project ? Like that it's goo to be autonomous ... or do they have other ideas ?

K : Other ideas ?

L : Like coming here for holidays or...

K : Yeah we start to take some families fro 5th School and from Oniro for holidays because in the squats it's... exactly now... in the summer it's... [sighs] hot...like this... And they take about thirteen families... every week another family. And yeah we want to do this, to show them how better than Athens.

L : Mh. And that works ? They like ?

K : Yeah, of course.

L : All of them ?

K : Yes and some families they ask about to come.

L : That's good.

14:52

L : So how do you do for the organization, for the decisions ? [...]

K : Eh, from meeting, because we do meetings, the people who are here, and the people who work in Athens.

L : And is it easy to take the decisions ? Or not easy ?

K : Eh, you need time, and work... [long pause] It's not easy, I know. You need to believe and... stay there... [long pause]

L : Because sometimes it seems that only you and Majed are... leading the project.

K : Because we believe more from another people, you know ? Majed now he have house here, for him. Because... this is not little. Any family stay in the Village, they have them house.

L : Yeah.

K : And field ! An other guy he asked for 5 000 meters.

L : Who, Yazan ?

K : Yea. To do something for him.

L : Yeah.

K : Not for the project. Wy not ? And Majed asked about make *bangez*, you know *bang* ?

L : No.

K : You see tomorrow, because he plant tomorrow. Why not ? Because we work the project but if some refugee he want to do something alone, you must help him.

L : Yeah.

K : You understand ?

L : Yeah.

K : We don't want just « Eeah work in this ! » [authoritarian voice]. It's free. If he want other thing maybe he have good idea for... he fix him life, you know.

L : And do you talk about the project to every person coming to school ?

K : Yes, of course. And I speak in the meetings, many times. [...]

L : Do you think people really understand this project ?

K : I don't know if they understand but... I speak to understand. And difficult to find some people who they want live in Greece.

L : Yeah.

K : This problem. This is big problem. [...]

L : Even during the summer, when they see ? [...]

K : Yes, yes it's better because, every summer we have more refugee in the Village. Cause have more volunteers. You know. And difficult to live in Athens. [...] Very hot. And in summer we have everything.

L : So people can see that you actually have food.

K : Yeah. They can stay, they don't need nothing. Now more form last year. Last year we don't have cheese and milk, and yogurt. This year we ave more tings. And the... this year we want open this shop. Up the room, in the street. Something happen, some money. And we have planned to go to Erythres market and *Tiva* [Thebes] market. You know. It's not far market in Athens. To this, from car they can make some work.

L : And the greek people around here how to they percive, see the project ?

K : Where, in the village ?

L : Yeah. Or around...

K : Look, in the Village, you see, we work together with some neighbors. This in the programme. Not because wee need... we want to have good contacts with the neighbors. And we rent... And we rent fields, and we help some families.

L : Greek families ?

K : Yeah. In the clothes, in the food... like this. And eh... this very good for us. Why ? Because... you know, you can't have solidarity in the village. The people... they don't believe in solidarity, it's difficult. They want have with you... good work. Good business. And the first thing you do it's good... we don't come to take them their work. It's different, we *give* them work.

L : Yeah.

K : We don't come take their money. We give them money because we rent and we ask some... Thouteris, you see Thouteris and his brother... they come to work with us and they take money about the tractor. [...] Yes and for this we have good... They can understand this. When some person from the project walk in the street, the cars stop, to ask him « where you go ? ». If you walk in the street and you make autostop maybe they don't stop for you. But because they know this from the project, they stop and they ask. [...] This happened many times... Or when they go to coffee, to supermarket : « Heyyyy ! Hello ! How are you ? And... » You know. I'm not sure if because have solidarity but more because... Have something to do together, you know. They wait. Many people they wait to do with us some work. I see this and some people tell me, you know. The first year, we have problem to rent. From second year, aaaall the people in the coffee... « Eh you want ? I have, I have, I have » you know, if you want rent... because they know, they don't have and we pay... the second, have many fields without work, believe it. You understand ?

L : Yeah.

K : And in the programme, after we want see the... immigrants here, who... work in the fields. Maybe we can do together something. We helped them many time, but we don't want just help, we want to do something together.

L : You mean all the... Pakistanis people we see...

K : Yeah. How we can them believe in this, first thing, and... how we can have good contact with them.

[silence]

L : And what about the fact that you... try to work with organic things...

K : Ah ! This, it's... eh... You see we have everything organic, we don't have pharmacy and like this. And we do three times meeting in the Village with the Greek people about... how it's better for the people... for... and economically. For economic, it's stupid, the people they make with pharmacy, for me stupid. Because one day I make for them... about chickpeas exactly. We plant chickpeas... eeh... ok... maybe we have little from them, kilos in the 1000 meters. But,

first thing, we don't make chemicals, who... it's cost. And don't, when you make chemicals, you need some people to do this. And the people they want money. And... One time, one neighbor he make twelve time in one year chemicals.

L : Twelve time...

K : Twelve time two persons, it's 24-30 euro. Just for the worker. And about 1000 euros chemicals. This too much. And he sells 1,30 euros. [Chuckles :] The organic it's 4 euros ! It's stupid ! For economic, it's not better and for us, for health it's big problem ! But ok, because they don't worry about health, make economic... eh...

L : Mathematics.

K : Yeah, mathematics. You loose. Wy ? Because they take some Mexican chickpeas and it's not from here, they can't live, you know ? It's very different climate like this and this another thing they must to do... they must save the... *razza*... the Greek *razza*.

L : A plant ?

K : Yeah... the chickpeas, they different, the Mexican and the... Ok the Mexican more nice and more bigger, but it's not form here, it's difficult... to live here... they need more chemicals, more... and all this it's bad for the health you know.

L : But... Are... are... there people ready to buy more expensive chickpeas or whatever...

K : Yeah, many people who...

L : But even in the villages or in Athens ?

K : No, in Athens. Now, we don't go to market in the village, we don't go to Thiva. We ask to go.

L : But do you think people would be ready, in the villages, to pay more money to have organic food ?

K : Ok little people, but have some people, yeah.

L : Mmh... But also if you don't put chemicals you need a lot of work, like we did today...

K : Yes, of course. Yeah we speak about this...

L : So you need to pay these people as well...

K : When we are in the project ?

L : No, I don't know, if you explain to... to Greek people.

K : No, it don't take... More work when you have chemicals !

L : But you need more time of work, no ? If you want to remove the bad weeds from one field, maybe you will need few days? But if you just... take you tractor and your pesticides, you spend one hour...

K : You seen Majed with the small tractor. One time you take, another time, two... It's finish, you clean two times. ... You understand ?

[silence]

L : And so the decision of making organic is for the health and the money ? Or also for the... environnement in general ?

K : [yawn] Why we make organic ? Because we believe in this, and for the heath, and for the clim[ate] and for everything...

L : Mmh... But when you say « we believe », who is « we », again ?

K : Me, *farizle*, *gaz* [?], and the cows... Rafika [his dog]...

L : [chuckles :] Yeah ? They believe in this ? ...

K : Yeah.

L : And how did you manage to tell the Greek people to come to you meeting ? [silence] Because you know them ? [...]

How did you say to people « come » ?

K : In the coffee.

L : And they were interested ? Interested straight away ? [...]

K : Yeah, some people [noise between grumble and puzzling] and they come !

L : [chuckles] Why do you think they come ?

K : Because they want to listen what *malakia* this is [both chuckle]... or... what this people they do... form... you know like you and Maria you want to know... many things, what's happen [both chuckle]. But eh ! Some people, five, six people they want to know. Sure.

L : And did some people changed their way of doing work ? Because of this ?

K : [chuckles] In two years, one person.

L : It's better than nothing...

K : Yeah... But first year, five persons. But now in last two years, father from Vasilis he changed, he start organic.

[silence]

L : And sometimes the soil, the Earth, is not good when you put chemicals and then you need few years in order to have... good vegetables... without chemicals. No ?

K : What ? I don't listen nothing.

L : [laughs and repeats]

K : Yeah, but we rent field who they don't work for long time. We don't go to field who last year have chemicals, like this. We find fields who maybe... Fifteen years they don't work. And it's clean.

L : And do you know how many hectares you have in total ?

K : Look, first year we have 100... no, we start with 10 000 meters.

L : Meter square ?

K : Yeah. And second year we have 100 052. Now, we have 6... and 18... and 40.

L : 60 ? Or 6 ?

K : 6.

L : 6 meter square ? That's small.

K : It's night, I can't tell you « go outside » no ?

L : [laugh] No, you can't.

K : Six *thousand* meters

L : Ah, ok.

K : 6 000, 18 and 40.

L : Ok. And how do you do for the water ? Cause now, it's difficult, no ?

K : Yeah. Some field, I take from one neighbor and now... we have... in new field some water, and will see how... [yawn] this field have. Have water.

L : And do you have to pay for the water ?

K : No, for the electricity we pay. [clicks tongue] When have water, pay more from... because 70 euros in the year about 100 meter without water and 120 with water.

L : Ok... [silence] [...] And... Would you say this project is politically engaged or not so much ?

K : Good politic. Big politic, ok. Politic about... you know...about auto-organized. About... no boss... You understand ? You don't work for anothers, you work for yourself. And about the system who have change everything. In the seeds and like this. [...] And we work with another groups who save some seeds. Eh... [silence] And about we are open, in the crisis. About, I think, the crisis is not physical phenomena like raining, like, you know. The crisis... The system fix [make] any crisis... for they can control the people more.

L : Mhm.

K : Easy, like this and... Too difficult have to eat... and and difficult to live with house... Ask the system many things. And when you can find your food, I think, it's... two things : first, you don't pay from supermarket and second, you can't ask for the system more things. And this the thing politics. For this we are open to any person, no just refugee, greek, anyone.

L : But when you present the project, you don't present it as a... political project or you present it as something... engaged in politics ?

K : Look, the refugees it's some... something from the war. The war is politic. And what's happen anything, what's happen with the refugees, it's politic. From the refugee, with the refugee... It's politic. Anything. And... like this work. Yeah. Because have refugee of something... from many thing, it's... pff... the... true. And really.... [sight] I don't know in English. From the...

L : You want to translate a word ? We can...

K : Yeah.

[translating, cut the recording for the translation]

Recording 2 :

L : So you were saying : anyway, the fact of working with refugees is politic. So... do you think when people come in this project it's for politics ?

K : Some people, yeah. Refugees no. No politic. If they have ideology yeah but if they don't have ideology, no. They come for to live better. But eh... from Greece people... yeah. Politic.

L : But you really have greek people in the project ?

K : Dimitra yeah. Debora... [...]

L : Vasilis ?

K : Vasilis, not in...

L : Why not in ?

K : To know he don't believe 100%. He wait. To see if... [chuckles] We can. Many people like Vasilis. He wait you. They can't work... To fix the win. They want the win and after... you understand ? [silence] they need ready think.

L : it's a problem, no ?

K : A psychological problem.

L : But I mean it's a problem for the project as well, no ?

K : Have many problems ! [both laugh] [...] [Silence]

L : What do you want this project to be ? Really ?

K : You can have more people who they work, you can have market, you can have, shop... you can have... and give for more. Eh... social kitchen in the street, more refugees they can eat from this... Work and eat ! Not just eat. And I think... We can do but... Need one... you don't take help from everywhere, you need more time, you know. And we need more time.

L : Do you think if you would have more money know, you would do more things ?

K : Yes, of course.

L : Like what ? [silence]

K : More tools, more houses, more people...

L : And more people because you would be able to pay them ?

K : Pay first time, you need to pay for the house, not pay for the people. We don't have in the Village to pay...

L : No, but pay for them in order to... I don't know buy cigarettes or to buy coffee...

K : Ah ok, yeah. Sure. [does something else]

L : But also.. eh... different people told me the same thing, that a lot of refugees when they come in Europe, they think that the state will give them money, will give them a house and they will have cars, and... actually a capitalist way of life. So... What do you think about that. According to the project. Because the project is not this. It's not about being able too... accumulate money...

K : We don't give. They make. We help to... they can make money. But this not capitalism. Not capitalism if you can make money. If you work more and you can... if you want make... better life, you work more. You understand ? No person give you, you give for it takes, for your work. [...]

L : No, but what I mean is that some people maybe they don't want to stay here because... Like... it's not very « comfortable ». Well, it's more comfortable than... than squats but it's not comfortable in... the way we see « comfort » now. Do you understand what I mean ?

K : No.

L : Ok. So. Let's say in a very general idea of what is... a « good life »... would be... to have a house, with a car... and you have money so you can buy loads of crap from the supermarket, have a TV...

K : Where ? In other countries in Europe ?

L : Yeah. And don't you think it's what people want ?

K : Yeah maybe.

L : So maybe when they come here they see... You have to work all day long in the fields under the sun : they don't like it, no ?

K : Look, some people they go to another country and they come back. Two time we had this. Majed he go to Europe and he come back. One person he go to... Danemark. He lives there three years and he come back to Greece. And he come to Village. He work some time and maybe he come back... after, we see. [silence] [...]

11:30

L : For now, there is no food, now, really.... except milk. So maybe they don't see that all the work is actually good because we will have food, and... it's not only just for eat but also to... get free from receiving food from organizations, things like that, no ?

K : Eh, this... we must stop this. Ask many times, I don't know it's very stupid, if you eat from the organizations, from... it's not good.

L : Why do you say it's not good ? [...]

K : Ok, the people who they give you food, they never believe you are the same. When I give you food, sure in somewhere in feel [stick out the chest] and you feel [bend the back], you never feel the same.

[...]

L : But if all the food you make, you give it to squats, how can you after make money to be able to...

K : Ah, no problem, we take to market, we take to...

L : It's enough ?

K : For the people who they work here, yes. If we have more people we have more market. So, now, last meeting we start to ask about in the village, in Erythres have market...and in *Thiva*... maybe good idea to fix one shop there...

L : But then you need more cars : to go to Athina, here, to Thiva...

K : Yeah, more people, more people.

L : And more car !

K : Yeah, yeah. [sighs]
L : You look tired...
K : Now I feel a little bit... Do you remember another something ?
L : No...
K : If if you remember something, tomorrow we speak.
L : Me, I believe in this project.
K : You believe ?
L : Yeah.
K : Thank you very much. Sometimes you are very good person.
L : [burst out laughing :] Sometimes !?
K : [with a cheeky smile :] Yes the times who you believe in the project.
L : I always believe in the project so I'm always good !
[keep going on the same tone]

Interview Erika

[...talking about her NGO HulpKaravaan naan Girekenland [Aid Caravan to Greece]

L : And this is with this organization you met Kastro ?

E : No, with my girlfriend and then I started to help. I am the owner of this organization. I started this. So I had to make it from containers and sending [...] and if you have an organization you don't pay tax in Holland, so it was practical. And also I was in danger with my own home, if I didn't pay bills they could sell my home [...] And now I can cover also legally my own private life, so... that's why I did it. But the lawyer school they investigated this idea for me [...] and they gave me advice. Also was volunteering. Thousands of volunteers the first years in Holland. [...] 6000 square meters of aid.

L : Yes ?

E : Full ! Diapers, baby food, shoes, clothes, everything ! [...] All companies helped the trucks [transporting aid] for free. [...] We had so much ! The Greek ones need this. So I said « ok we only do with the Greek ones ». We don't help refugees, we help the Greek refugees. This is our statement. I didn't know what to do here, they know what to do here. Their country. So who am I to tell them what to do ? [We asked] Greek : « what you want ? » Ok we send this. Nothing less. Nothing more. We don't put garbage here. Only what you ask for. [...] This is where we started.

L : What year did you started ?

E : 2015, August. Before the biggest crisis. Before the baby picture in Europe came. I was already...on my way. That helped the baby photo came. One week or two weeks later and then you get... before that I had hundreds emails a day. At least. After that I posted a Facebook post « I want to go with my camper van to Greece, to see what's going on and take some stuff, I need money for the benzine... Like this. And... so then hundreds of people liked to do some thing about this. Also I am not going negative things. I give positive some things. We could do something positive. Instead of the debate « Holland let them drown... » this kind of comments... « They didn't fight that », you know. If you fight that... No use, they are not going to listen anyway but they give the answer to my organization : « Oh you talk like this ? We do the opposite. » As a statement. So it was *amazing* what happened. More than 10 000 people bring clothes. More. In one month ! [...] Sixteen containers we bring here, from the first month ! Two containers we send to the garbage, cause it was bullshit. We get money for this. We did concerts, we did all volunteering. I didn't do nothing, I only organized. Twelve hours a day I organized [sighs]. With seven people, they helped me. It was amazing. [...] From the stress, I had to recover.

L : And now I guess less people are giving ?

E : Now we don't need all this things from the time. [Talking about how it's working now in Holland and how groups can use her organisation with the bank account, advices, contracts etc...] I think more people maybe have good idea. Maybe only one time, short period. They can use me for this. And when they finish, they finish. We stop this project. Now we have a project pregnant women home, and we bring last month hospital beds here. Because some body in Holland called me : « I have space in my truck, can we bring something for you to Athens ? » And that day we were just talking about the beds ! And... it was offered like ! The energy ! The wind bring it to them ! You know this... This happen all the time. When it's good idea, it goes. Of itself. I really believe that. Don't fight too much.

L : Yeah, good things come from good things.

E : Yeah ! And if you speak about it, you bring it in a group, some people might pick it up or... feel it, I don't know how to call that, but eh... it works ! It's amazing every time !

L : Yeah... And in the Village, do you do that as an individual or do you do that with your organization as well ?

E : Yes, we deliver but in Holland they are working and I come here most of the time. Three times somebody covered for me and it's not working. Because they have other ideas, they have another view. [...] Like when they have to rent things or organize things, it's not done. Or not done like we want, like have it from the Greek people, have a voice... eh they want their ego thing, you know ? And from me, most of the time I don't care if they call my name, it's necessary for donations but most of the time people don't even know who I am. And we don't have no logo, we just help. Nobody knew I was there maybe. I don't care ! No need. For the money we need it but that's it. Not for myself. I forget always pictures, people are like « did you make pictures ? » « Oh I forget ! I'm so busy. » More important ! [...] But when people go for me, every time goes wrong. [...] If there is a problem, call. Let me know ! Then we can figure out what to do with it. I don't know : problem. I need to trust people. [...] He [a man sent by her] didn't do his job [...] Not many people can work on their own.

8:30

E : When I found Kastro. This is really what I want to make bigger, this man needs some... help. Eh... to bring this bigger, to make this... to make this work. And we help for what he cannot do, and it's a two way street. It's a cooperation. Because when I need something in Athens from him, he help me with this. I want that too ! Otherwise I become aid again. I don't want to be aid.

L : Yeah. ... Because aid is temporary...

E : This is only in a start necessary. This is a growing system, economy, it's... greek people. And we are Caravan to Greece [HulpKaravaan naar Griekenland] So we help and support also the Greeks, so we need the both. For me now it's important that the Greek and the refugees get the board. That they roll together in this community. They get economy back. Because they had no economy anymore. The children left all the villages... and nowadays, start to help each other. And it's very nice to see... And it's only possible cause it goes slowly. And we don't buy all the lands for low price. We rent. So they keep that land. Maybe for the children in the later future. Maybe they don't need and they want to sell but for normal price, not for low price. We see. But you don't steal from them. Like they still the airports, low price, Germany... this is robbery. This is robbery, we shouldn't do that.

L : It's better to cooperate.

E : Yes cooperation. And when people feel safe, in the village also they feel safe because we don't... rob them. We bring something. Also to them. This is amazing. So... And it's also because Kastro has the same idea. He start with this. He makes bond with people. So when something bad happens, like this accident with the car, they break something in the village I right away say « this might happen. This we do first. We fix. We pay, the rent from the homes we pay it first, this is very important. So... Athens it's ok, I don't care so much. But that... We need this trust. If you destroy something, fix it right away. Do let them possible « Oh they destroyed, they do that... ».

L : Yes because after the news spread...

E : Very fast. Negatives things go faster than positive things. And it's very difficult to... to get over this. And... Kastro and I both experienced this.

L : Yeah ?

E. Yeah. Negative news... you know. In Holland also, my organization... High trees get high winds. So if you stuck you head over the field and they see it, they want to cut it. Because of jealousy or because they think they know it better, you know... An one of my volunteer he wanted to take over the farm from Kastro.

L : Really ?

E : Yeah and they wanted my support, I said « hun hun hun, I cannot do this ! I am not gonna put Kastro aside because you have an ego ! » This is the project for the refugees, not from Kastro and not from me. It's our *idea* to do this, but it's not *ours*. It's from the refugees. [...] He wanted me to put Kastro down because he was angry with him. But I said « sorry we are not making war, we are not political here. You should be more considerate of this. So I stopped his job. I cannot trust these people. That's why I came back myself now. And now I am two weeks here and everything smooth. Because I know what Kastro wants, his ideas. We think the same. [...] And I think for my self, I have my own garden, I built my own home, so I know what is needed in a home, what I can do. What's... good for hygienic to sell the products in market, maybe in Holland, eh ecological products maybe label it in Holland, so the products can be sold really ecological products. With label. So... it's future music but... it's the goal we want to go to. A higher goal, not today, tomorrow, no, no. Maybe more homes, maybe more refugees want to go there. And they want to stop the cash cards for the refugees. What's gonna happen ? [...] Because refugees work for low price, for food only, they gonna fight with the greeks, they gonna be really angry. So we create worrying with this. [...] European Union decide these things. Every-

thing for bad : European Union, sorry. [...] So I have a responsibility as a European citizen. I was politician in Holland and I say only talking, talking, talking : What you do ? Nothing. I'm gonna do something. And then it became big so I quit politics. I had no time anymore. [...] I was chairman for a new party [...] an ecological party : environmental, animal rights... human rights, very high standings, like spiritual... But I believe in the power of spirit, not only flying you know ? I am rooted in the floor. « I am born in the clay » we say. So... very practical. I am not flying with my head, I am practical.

L : Mmh. So you had to act.

E : I just wanted to go I went to Tunisia, I ran also from the police there, I went to Egypt went it was crisis, and it was all *lies* in the television in Holland. So that's why I also wanted to come here to see what's going on. This was the reason, politic reason. [...] And here I didn't leave. [...] The farm was the reason I think I started again to work for Greece. Because the Hulp Karavaans] finished. I don't want to do my own project. I want to support Greek project or the Refugee project. It's not my own thing. In my mind it has to fit with my own ideas, of course, and this is what it is. [...]

17:00

E : I have a base in the farm to work for, and at the same time I have contacts here, through the farm to do also other things in Athens [...] When I need something I know all these contacts so... yesterday I make free food for the women squat. For... the future. From the farm they have free food from Kastro. Because we rent two floors and he can use half of one for the machines we gonna make for old clothes textile. So we start create jobs here for refugees. So they can be independent and get maybe rent for the ones who don't go to the farm, to the Village, who have no skills for this. Maybe they can make clothes, from recycled clothes. We believe in recycling also, very much.

L : When you say « we », who is « we » ?

E : Kastro and me. [...]

18:20

E : We have lot in common. Somethings totally not but some recycling ideas and environment ideas... artist way of looking at things. Kastro is an artist, so... All come together I think. In energy. It was no coincidence I find him.

L : Yeah ? It's nice to think this way.

E : It's no coincidence. My girlfriend know me, and she said : « you have to meet this man. It's the Erika from Greece. » [laughs] [...] And he trust me I think. And it's very important.

L : And you, what do you think about this project ? Do you think it can go really far ?

E : This project is growing. It's endless. This is the answer for the future. For Greece. Not this only, but this is the beginning from one. If they do this exemple in many place, slowly, binding with the local eh... people. Not too fast, buying lands like governments want to do now, they wanna do the same but they do different, not building up slowly and so that the people integrate slowly. I think if they follow the same idea, in the same tempo, we have have to take two-three years for this. To build. Not buy five houses and ten hectares of land and bring ten thousand of refugees in a population [in the villages]of five-hundred : then you get problems. This is slowly build, the people get used to it. If they do the same thing, I think this is the future for Greece, this is the most safe. Because they can take care of themselves, they don't need you anymore... Not the refugees, not the greeks. I think this is the answer. Because you can give free food, for the homes, for the groups who cook in the streets. Healthy food.

L : Yeah.

E : Because I speak with many doctors and they say all these people here on the street they have sickness because the lack of vitamins, minerals, things like this. So it's an answer to even health care system. [...] You have less people in the hospitals. They don't have money for this. [They are too much pressions] on the system, they cannot deal with it. [...] We cannot compare Greece with the rest of Europe, they have no social system anymore. [...] And also the mind gets better, psychology gets better if you have healthy food. [...] [talking about the fact that not all people in the streets are refugees] But everybody in the streets have human rights. And I believe in economic refugees also. I believe if my family have no food in my country, I will also go to where there is food. And many Dutch people go abroad for their own benefits, to start their businesses because it's... economic gets better, they have lower taxes... For their own benefits ! Why the people from the Middle East are not allowed to do the same ? Because be are scared of them ? Because of their religion or... what ? And we are responsible, you know. We sell weapons to them. Holland only makes one million a year on weapon sell, and they don't know where these weapons end, where they are going. They sell it to a safe country but the safe country maybe sell it to others. So I think if you do that, you also have the responsibility to... take the people who flees from these weapons. From the war. We bring them, we should destroy them. We should destroy the factories. The we can say « we didn't sell the weapons, ok, we didn't create the problems. » But when we do, you have to take the responsibility. If the government no, as people have to do. We don't have to think of government fix everything. I believe in what Kennedy said, I think it was Kennedy : « Dont' look at your country... » to the world, I make « to the world » : I don't believe in countries, I believe in open borders. He said : « Don't see what you can do for you

but what you can do for your country » I think it was Kennedy. And I believe the same but only in world wide. So don't wait 'till the world take care of you, you see what you can do to make the world better. It starts with you. [...] And iI-think if the parents start with the children, the world change. [...]

28: 17

[talking about a journey in an old camper across Europe where the camper broke but people helped her]

E : So now, when I go, I have always the confidence : when something goes wrong, also the... there is an answer to fix it. So this is what this trip taught me. So now I am never scared to go. And I like to recognize these fear in myself to see : « Ok I have here some fears to overcome. » Because fear is here, in the mind. Not here in the heart : there is trust, the confidence. The mind is always spinning all the time with all the things, ideas the government, school, parents... bring into you mind. But I studied Plato and Socrates and they say « no, you have to go over this mind. Because it's all perception. [...] When I came here I realized I was already busy with people from Greece, from the past. [laugh] This is what I mean with energy. When you focus to something, I think it comes. Because... in the end, you wok to that. Even unconsciousless. Without the mind. It's working some directions. You walking a path. Always. If you know it or not know it. You do it. And I want to know it. [...]

31:42

E : I love to travel. I have to come here, to go home. Do what's necessary here. [...]

E : We gonna buy a normal car for the Village also. Because if the van is here, they have families who cannot go to the hospital... [...] And they gonna have market too, if Kastro is not there with the van : who are you gonna bring the stuff for the market ? [...]

L : And the money you will use is from yourself ? As an individual ?

E : From the NGO. Yeah, I always give my money first and the I ask back. [laugh] When my money is finished I say « Kastro, my money is finished, I first raise money again ! » But I always do the opposite : I never asking front ! It's... I don't know why... I trust it. I but three times with the beginning 10 000€ in it. It was a load from the bank. I put it in, and I get it back. I put it in, and I get it back. So I have trust to get always back. When I do the right thing, the money comes. That way the cows. I asked money for food and we had much more money for the food for Christmas, so we buy from extra money the cow, the second cow. The first one a woman from Austria made a post for Facebook and WhatsApp I she buy one cow, she bring us the money. And for the second cow, the money for the food I say to the people who send this money : « You still giving from your money food to the people now ! Cause this cow gives milk and we make cheese and this. » So it's like the story of Jesus, you know. He had one fish and he made hundred of fish, to give to the people. They give one money and we make a looooot of food from it. Still. 'til today. And people think, maybe, « you give only ten euros, how can you still give food from that ? » Because we invest in the right things. We don't gonna buy food for 10 000 for the squats, no : we make this farm who bring this food continuously ! Needs. This is the answer. For me it's the answer. Also for Athens.

L : For me too ! I believe in that...

E : I believe in that... I believe in agriculture. And Kastro also, and vegetarian farm : we don't eat meat. Maybe they can make a high tea garden or something [laughs] in this garden you know. I cleaned every thing up last week when I was there. You went after me, yes ?

L : Yes !

E : You see who clean it was ?

L : Yeah !

E : I was three days only shuffling. And the guys came later to help me because they were embarrassed.

L : [laughs]

E : I am a starter you know. When I see something, I start. I'm not like « ooh I'm a woman my nails ! » [...] And I feel really good if I clean. When I see result. For my psychology it's good. So it's my selfishness.

L : [chuckles]

E : Give me some dirty house too clean and I will be happy ! [...] I like to make things nice again, or re-used again !

L : But about the money as well... Kastro told me that they don't want money from NGOs but actually you take money from NGOs...

E : Eeehm... yes... They... he don't want to get the money himself. He wants me to buy stuff myself and I give it. So he don't get money. When I go buy car : I buy car and I give the car. But the money from my NGO is not from governments and not from subsidies. Only from particulars. We only collect it. And we have no salaries. No one in my NGO has salary. [...] And i want to make this statement also : 4% of... eeh...the money we collect the first two years eeh... was for business and insurances, for the volunteers, because my volunteers have insurance, when they come here also [...] And the rest went to Greece. 96%. And normal NGOs work with total other amounts. Because we know eh... [?]when they get 125 euros, one refugee and only one euros spent on the refugee. Only one. The rest for the five star

hotel, for their salary, for their...[slaps the table] so I make the statement you also can do that for solidarity. With trading. You know : I eat for free in the farm, I work for it. This things. I don't need salary. Some of my expenses are payed when I have to fly, because I have no income, very low income, so... the organization pay this. But this is also for cause. Because if I'm here, I make more money.

L : You make more money here ?

E : If I live here and I make one post, people send money. If I'm in holland and asking, they send no cent. [...]

L : Why this, you think ?

E : Because they see right away results : when I have this money, I do, I make pictures, a post... So they know the money, where they spend there. And in Holland if you collect... I think the energy is not there from me [...]. And I know when I'm here I get 2 000 euros. Just one post. [...] If I say : « oh next week I go, we need this, this this », they send it. [...]

40:30

E : And everybody can see what we do with the money. With any bill.

L : Yeah, transparency.

E : We need, or I loose my government licence. I have government licence so people can donate to me and... take it off the tax. Instead of paying to the government they can pay to me.

L : Mmh.

E : So it's very good because I want this government in Holland not have money, [with a smile :] so I steal from them myself... You know, in a legal way. And they cannot spend this things on bad things, I can spend the same money on good things here. So it's the same time... I have low incomes for these reason. If I have high income, with 5 000 euro job... I can have ! But I don't want cause I pay 2 000 euro tax. To this government. To war ! So my principle is low income, live slow...eh cheap. So I don't pay tax, I get tax back for my son, so I get legally more tax back than I ever pay to them, so I let them having short. Let them collapse financially, let them. Really I don't care. I will survive. Because I can eat from the land. I know what to eat and not to eat. [...] I work for friends, built houses. This money is not... I always say « pay half of the price of professional, and send that donation for the foundation. So I work for the foundation. Also job. So I don't pay tax. And I can do something for the farm. So... it's for me also. My life is a circle. Where everything is correct. [...] And everything is legal. So... this NGO is different from normal NGOs. Everybody who works has a voice. [...] This is the goal : wherever you wanna go, go there. When we come there you know, we don't use violence, we don't do... make bad environment. End goal goes there, it's ok.

L : And about self organization, what do you think about the organization of the Village ?

E : Like ?

L : Like, it's supposed to be self organized but from what I see, it's mostly Kastro, Majed... who organize the things.

E : Ehm... so ? And also the other farmers they organize themselves. Only somethings they cannot organize because they cannot put the lands on the name of... or electricity things. Kastro has to do on his name... Eh... What they do, they decide together, they gave meetings, when they unhappy they speak together. Now they want the car. They decide [...] the car I buy goes on Majed's name. Not on Kastro's name. Because everybody needs too... be equal. I speak about this with Kastro. But... if everything is on his name he decides « oh, I bring the car there. No. I said no. You also need to give Majed some responsibility. He can handle it. With the animals also, he is always responsible and he... is a hard worker. [...]

44:56

E : We work with many groups, also with NGOs, small NGOs. Not the NGOs like UNICEF, Red Cross... it's all eh... eh... grassroots NGOs I call them. Like anarchist NGOs. They are based on money of particular people who... like what they do. [...] yeah because for the money we need some NGOs. Because this year I think it's the last year you need too... I call a « start up help ». Hum, next year I think we can make enough money form what's come from the land, because they work very hard : put everything themselves in the land, last weeks [...] So they are working, this is self-organized, they wanna go.

L : Not all of them.

E : Some of them.

L : Some.

E : They don't have to, freedom to say no, so... It's freedom. If it's not your thing ok, don't go. Because they wanna go to Europe. But the people who want to stay here, they self-organize themselves. I think they have the same voice as Kastro. But sometimes he is so busy, he has no time to listen. So I say « calm. » In the Village, when he is calm, then we sit at the table and we make list, say « this is important, this is important » Think about, listen to them, let them speak to you. When he is here : « babababa » he has no time. I understand that, I have the same attitude. When I'm busy and stress I « eeeegt » ! [mimes choking] And people get scared from me and Kastro the same. But I know this.

L : [chuckles] yeah...

E : So I say : listen, have a good... once a week dinner so you can speak everything you have in your mind this week, what you are not happy about, what you are happy about... Start also with thing you are happy about. [...] It's time you can... you have time to listen to each other. When you are not busy. And you make... If they can make this time for everybody in the Village necessary. [...]

48:01

L : And some projects have less support because they are less known. And how do you think this project is know enough ?

E : I think it's good it's not know enough too big. You know. Not very famous yet. Because we are still building. And most people cannot see the end, how it has to come, it's in our minds what's necessary to do. For exemple, we have to make now in the next farm the cheese place. You know with hygienic rules from Europe. If you wanna sell it in Europe. We know what we gonna do. But if there is a camera coming now, they think « oh, this is not good enough for the market yet. » So they gonna speak maybe negative. So it's goo there is only small articles on this project fro people who really eh... love this project. They speak about it with a warm heart... And it's necessary to bring the money to make the thinks good enough so we can make it famous. I think in a year we ready [...] This year when they start to harvest the lands they can make enough money for the rent and everything for next year and also to invest and also give free food here... And from the next year only emergency help from us, from Europe. Or growing help, if they need more farm homes. Then we can assist to grow. But... what is now can be self sustainable, already, after this year. After the harvest. They are now investing because we buy plants and this money was not there so we invest in this, but it comes back to us. Because when the tomatoes come we sell them, we give them... will be enough money for the rent, we believe. [...] And some people can give 5€, some people can give 150€... This is different. It depends if they believe in what you are doing or what you are going to do. If you speak with the heart. So every time it is very important to find the right tone and the right eh... methods. [...]

52:06

E : I think if you believe in what you do, the right things come. And... last night I was dreaming about maybe if we had millions, you know. Maybe it's good we didn't had this money right away. So this slow grow is very important. Sometime it's an agony because you need. [...] But maybe it's a good thing because we can be careful with what we have, choose wisely with everything we have to do, what comes first, what's next, what is important, not important... So... maybe it's a blessing we don't have these funds too much. [...] And yes sometimes you go three step forward and one step back. And it can be disappointment but...[...] even if something bad happen it can be a gift. Can can be something we can learn something from. Maybe it's a message. Maybe they have to take a... slight different position. In what we are doing. Maybe we need something else first. So it makes you also stand still and not run run run run. I think he [Kastro] needs that too. So maybe he creates this crises himself maybe. Uncounciously [laugh] Who knows ?

L : Who knows ?

E : Now I feel like I'm flying... because I can't explain tat very well.

L : maybe we don't need to explain either.

E : No. You have to feel it, yeah. Not with the mind, with the... with your heart. [...]

54:59

E : You know in the beginning it was very difficult to find families. Because they don't wanna stay, they want to go to Europe... Now they come back from Europe ! This is a state this is very important to me ! They come from Germany, from Holland back to Greece ! To be in the land... [...] With these people we can grow. To new houses. [...] Everybody get his own piece of land also. They can sell their own things and after that they can rent a home. From this money. It's not so expensive in the villages to rent a home. And eh... I think we can slowly grow. [...]

L : And... what about the Greek people in the village, do they see that with a good eye that foreign families are coming and rent the houses ?

E : Yeah, they start to give them cheeper because they... because the house was empty and the children gone and these houses, empty houses, destroy themselves [...] if you don't do maintenance. So if they have no rent we promised also we fix the homes. And give them a good state. So they have benefit in the future [...]. And they [the refugees] can that a family their, with roots. And I think the villagers have very open mind now. In the beginning I think they were suspicious a little bit [...] And scared maybe from negative new. [...] The farmers work together, them give them also job for the job times they don't have jobs. [...] So... It's gone very well. Very well. I believe. [...]

L : And also about organic, I know organic is not big in Greece... do you think people are ready to pay a little bit more for organic ?

E : Eh... if we can give it for free, we don't have to do that much more. So we can introduce it. They also make eh... bring it to the European market if it's enough. To make more money from the Northern countries and bring back here.

Maybe label it organic. I can label it. I am working on it. They need to follow protocols in the farm. They need to know where the cheese come from, the land he have the label also : 15 years empty... We have sample from the grand that were tested in labororium and the ground is clean [...] So it's very healthy ground for organic. So this for first rule. Second rule is organic seeds, the... total is to compost yourself, so to bring back to the land what comes from the land. And there is a system for it and I will teach them to do this. Eh... also for the cows, the baby cows drink from the mother cow. In Europe they give powder so they have more milk. So here everything keeps... respect. Also the baby cos is respected, the mother cow is respected. One of the cows doesn't even give milk to us, when he don't have the son ! If you respect this, the farmer who... Majed understand cow. [...] so he has eyes for this. This his value. Even to animal life. [...]

60:42

E : And sometimes we have big ideas and... not happening this year and then... suddenly, this year maybe it's happening. So I always say : Spread your ideas, we don't have to start them yet. But tell them, maybe someone will pick it up and... the right thing to do at the right time, it comes. [...] And we want to buy one piece of land. For the trees. Because the trees you can't take it with you. The tomatoes only one year. And empty field finish, you can go. [...]

L : So you gonna plant trees : what kind of trees ?

E : Hem... I suggested almond tree because in three year they give almond and this for the ecological sector very important because they make milk from it, hem... many products for the vegan... vegan is coming up very fast in Europe. And it's a very healthy life style and they eat a lot of these nuts for it eh... and also fruits. Like apples, pears, madarina... and they have olive to make olive oil eh... They work together with field, they have half field, they work together they put half for them and half for the other farmers. It's like cooperation already in the village ! They share land already, they share work. They share the refugees, we share with the Greeks, we give it to the squats... They share with the foreigners when they come to help... So it's already cooperation, form everywhere. When I have an idea, my idea is as valuable as the idea of Kastro or a small child. So I don't ever feel I have no voice and they don't have to follow my idea but... they... But sometimes you can see : "ok they understand what I mean, they think about it ». It's enough ! When the time is right and it's a good idea, it will follow. If not, we'll not follow. ... And somethings you have to do yourself. Like the cleaning of the building. Someone has to start this. And i have oversight very far so I think « ok, if the cameras come here, we need this clean. So I think always further than today or tomorrow. Also I look for European Union perspective how they see this farm. So next week I want to make a kitchen [for the cheese] [...] And next comes the sleeping place for the volunteers who come from abroad, who come only a few days. [...] I think it's better growing in this way than a post in New York Times. [...] It's not an opportunity, not something to investing to make money from. Like many investors want. So I think this is very good if you find people who have the heart for this thing. And that many ! I was there too weeks and there was a woman form England to bring things and she bring her friend from Greece « Oh » she said, « i have things and friends to volunteer » and she started to bring everything. [...] So... [silence] What, what you see... Can I ask one question to you ?

L : [chuckling] Yeah of course !

E : It's the opposite ! How do you see this place in three years ? [...] I learn form this. What you think can happened. What's possible ?

[Talking a bit about that, the rest of the conversation is lost because the recording stopped but the conversation stayed on the same subjects]

Vasilis

Vasilis a exprimé le souhait que je ne communique pas son interview.